

Magdeleine du Genestoux

Mademoiselle Trouble-Fête



BeQ

Magdeleine du Genestoux

Mademoiselle Trouble-Fête

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 431 : version 1.0

Louise Pierrette Marie Magdeleine Calemard du Genestoux (née à Lyon en 1873, morte à Paris en 1942), aussi connue sous son nom de femme mariée Madeleine Arrigon, est une éditrice et un auteur français de romans pour enfants. Souvent qualifiée d'héritière de la Comtesse de Ségur, elle est l'auteur de soixante-deux titres entre 1918 et 1942, année de sa mort, notamment pour la Bibliothèque rose des éditions Hachette.

Mademoiselle Trouble-Fête

Édition de référence :

Hachette.

Illustration de M. Duvergier

Résumé

Quatre jeunes garçons, modèles de sagesse et de bonne éducation, voient soudain surgir dans leur paisible intimité une jeune cousine endiablée et indisciplinée.

Il serait assez difficile à croire que cette « Mademoiselle Trouble-Fête » devienne jamais la sœur rêvée par ces quatre garçons. Mais que de péripéties avant qu'elle ne découvre que ces « empotés » n'ont pas toujours tort...

I

Quatre petits garçons modèles.

Drelin ! Drelin ! Drelin !... Drelin ! Drelin !
Drelin !

La sonnette retentit jusqu'au fond de la grande maison de la rue Joseph-Vernet, à Avignon. Un pas se fit entendre, un pas lourd et tranquille, et la porte s'ouvrit pour laisser entrer quatre petits garçons qui revenaient du lycée. Il pleuvait à torrents ce soir-là et ils s'abritaient sous des imperméables.

« Mes pauvres enfants, que vous êtes mouillés ! Oh ! vos vêtements sont ruisselants d'eau... Vite... vite, entrez dans la cuisine, s'écria Mariette, une vieille bonne à cheveux blancs. Là... Voilà... Monsieur Pierre, placez votre capuchon ici... Monsieur Henri, voilà vos

pantoufles. Monsieur Louis, ôtez vos chaussettes pour en mettre d'autres, et, toi, Nicolas, il faut même que tu changes de culottes, elles sont trempées aussi. »

Les quatre petits garçons âgés de douze ans, de dix ans, de sept ans et de six ans, obéissaient ponctuellement aux avis qu'on leur donnait. Ils étaient blonds avec des yeux bleus. Quoiqu'ils fussent assez grands pour leur âge, leurs figures fines et délicates n'indiquaient pas une santé robuste. Ils étaient vêtus d'élégants costumes gris dont le col bien dégagé laissait voir leur cou mince. Ces quatre petits garçons étaient les enfants de M. et M^{me} Saint-Clair qui habitaient à Avignon une très ancienne maison, dont leur famille était propriétaire depuis plusieurs générations.

M. Saint-Clair était occupé du matin au soir par les soins que réclamaient ses vignes et la culture des terres qu'il possédait sur les bords du Rhône et en Camargue.

M^{me} Saint-Clair sortait rarement, très absorbée par les soins de sa maison et l'éducation de ses

enfants. Car la maison de la rue Joseph-Vernet était une maison modèle. Pas une demeure dans tout Avignon n'aurait pu rivaliser avec elle pour le brillant de ses parquets, le luisant de ses cuivres et de son argenterie, pour la netteté de ses carreaux, pour l'excellence de ses confitures, et par-dessus tout pour l'éducation de ses enfants. On les citait en exemple dans toutes les familles qui souhaitaient que leurs garçons fussent aussi obéissants, aussi travailleurs que les petits Saint-Clair.

Tout était minutieusement réglé dans cette maison. À sept heures, été comme hiver, lever, toilette à grande eau dans le cabinet aménagé à cet usage, au premier étage de la maison ; huit heures, petit déjeuner ; huit heures un quart, départ pour le lycée. Promenade sur les remparts à la sortie du lycée, retour à la maison. Déjeuner à midi et demi, puis récréation jusqu'à l'heure du lycée. Le soir, à quatre heures et demie, pendant la belle saison, les jeunes garçons faisaient une promenade au jardin des Doms. Puis, au retour, étude des leçons et devoirs jusqu'à l'heure du dîner ; après le dîner, partie de dames ou de loto

et coucher à neuf heures. Jamais il n'y avait le moindre manquement à ce règlement.

Pendant les vacances du Nouvel An, la famille au complet se rendait cérémonieusement chez de vieilles tantes qui habitaient rue Saint-Agricol, ou chez une autre vieille tante, M^{me} de Magloure, et chacun des enfants recevait une étrenne qui consistait invariablement en un volume d'un auteur classique : Molière, Racine, Corneille, etc.

« C'est pour constituer votre bibliothèque future », déclarait la plus âgée des demoiselles de Saint-Exipère, l'une de leurs tantes.

Les enfants remerciaient chaleureusement. Du reste, ils étaient très contents de recevoir ces livres ; ils les trouvaient très beaux et jamais il ne leur serait venu à l'idée que d'autres étrennes auraient pu être plus en rapport avec leur âge.

Ces enfants si bien élevés étaient du reste joyeux comme le sont les petits garçons de cet âge ; ils s'amusaient et riaient comme les autres, et d'ailleurs ils ne pouvaient imaginer une existence différente de la leur. Une fois par an, M. et M^{me} Saint-Clair réunissaient chez eux, vers

le milieu de mars, tous les enfants de leurs amis. C'était une belle fête dont on parlait toute l'année. Puis les Saint-Clair étaient invités à leur tour dans quelques familles ; mais ils ne prenaient part à ces réunions que lorsqu'elles se donnaient un dimanche et si elles ne se trouvaient pas trop rapprochées les unes des autres...

Quand Pierre et ses frères eurent changé de chaussures et se furent lavé les mains, Mariette les fit goûter dans la salle à manger.

On était au commencement de mars, on mangeait donc encore de la confiture. Inutile de dire que Mariette mettait toujours une bonne couche de confiture sur le pain. Pierre, armé de sa tartine, s'assit sur une chaise et se plongea dans la lecture de *L'Auberge de l'Ange-Gardien*, le roman de M^{me} de Ségur qu'il avait commencé quelques jours auparavant.

« Monsieur Pierre, monsieur Pierre, cria la vieille Mariette, il ne faut pas lire comme cela en sortant du lycée. Vous devez vous reposer... Vous entendez, monsieur Pierre ?...

– Oui, oui, j'entends, mais tu comprends,

quand veux-tu que je lise ?

– Ce soir, monsieur Pierre... Allons, Nicolas, voilà que tu te mets de la confiture sur les joues...

– J'en veux encore, prononça Nicolas dont les bonnes petites joues étaient tatouées d'un beau rouge vif.

– Oui, mon petit, en voilà encore... »

Mariette plongea une grande cuiller dans un pot très haut placé sur le buffet, qui contenait de la confiture de cerises, et elle couvrit la tranche de pain que Nicolas lui tendait.

« Moi aussi, dit Louis, je veux de la confiture... Tu sais, Mariette, Nicolas ne mange pas son pain ; il lèche seulement la confiture qui est dessus.

– Veux-tu bien te taire, Louis. Est-ce que tu deviendrais rapporteur ?

– Oh ! non, répondit Louis tout confus... Je voulais dire seulement... C'est parce que moi aussi j'aime la confiture... alors... tu comprends, Mariette...

– C'est bon, ne recommence pas... Tiens, en

voilà encore.

– Eh bien, mes enfants, avez-vous fini de goûter ? dit une voix très douce.

– Oui, maman ! » crièrent les quatre petits garçons en se précipitant vers M^{me} Saint-Clair qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte.

Ils embrassèrent leur mère avec tendresse. C'était une mince jeune femme à l'air un peu délicat qui sembla faiblir sous l'assaut de tant de baisers.

« Maintenant que vous avez goûté, vous allez travailler... Mais, Nicolas, tu as de la confiture sur tes doigts. Toi, Louis, tu en as sur le bout du nez ; quant à Henri, il en a orné le parement de sa veste. »

Les trois interpellés se précipitèrent vers le lavabo de la pièce voisine et en ressortirent bien vite ayant enlevé toute trace de confiture sur leurs habits et sur leur figure.

Ils rejoignirent leur mère dans la salle d'étude. M^{me} Saint-Clair et ses quatre fils s'assirent autour d'une grande table d'acajou recouverte d'une

glace, de sorte que l'on pouvait impunément y faire des taches ou même renverser un encrier. Sur la table, se trouvaient quatre buvards, quatre encriers et quatre plumiers. Les trois garçons s'assirent chacun à sa place habituelle ; Nicolas resta près de Mariette : il avait pris sa leçon de lecture avec sa maman après le déjeuner ; il demeurait rarement à l'étude du soir, à moins que ce ne fût pour faire une « patience », car il lui était interdit de parler, afin de ne pas distraire ses frères. M^{me} Saint-Clair commença par examiner les notes.

« Pierre, tu as une bonne note de récitation et d'histoire... mais ce n'est pas fameux en arithmétique. Qu'est-ce qu'il y a eu ?

– Je n'ai pas su expliquer le problème posé au tableau.

– Tu t'es troublé ?

– Non, maman, mais je ne le comprenais pas...

– Tu repasseras cette question, ce soir, n'est-ce pas ?

– Oui, maman. »

Le ton de M^{me} Saint-Clair n'était pas sévère, mais il montrait une fermeté qui était pour les enfants une réelle punition.

« Et toi, Henri ? Tes notes sont excellentes. Tu as été très sage aussi... C'est bien. Louis, ton cahier ? »

Louis le tendit en rougissant. M^{me} Saint-Clair le parcourut rapidement.

« Louis... Tu as un zéro pour dissipation...

– Oui, maman.

– Qu'as-tu donc fait ?

– Maman, répondit d'une voix hésitante le petit garçon, nous... je... enfin... on s'est amusé à verser de l'encre dans une boîte et... voilà, un hanneton enfermé dans la boîte a sauté sur le papier de Leroy ; il a fait des taches d'encre... Nous avons ri... le professeur nous a entendus, il nous a grondés...

– C'est toi qui avais enfermé le hanneton dans la boîte ?

– Oh ! non, maman ! »

Louis se tut. Il n'aurait jamais reconnu que c'était son voisin qui avait fait toutes les bêtises et que, si lui avait eu une mauvaise note, c'était uniquement parce que le professeur l'avait entendu rire et parler trop fort.

Lorsque Louis eut terminé sa confession, sa mère dit simplement :

« Tu travailleras un quart d'heure de plus après l'étude.

– Oui, maman », dit d'une voix voilée de larmes le petit garçon.

Les enfants commencèrent leurs devoirs. Le plus grand silence régna dans la pièce. On n'entendit que les plumes qui grinçaient sur le papier. De temps en temps, l'un ou l'autre demandait une explication à M^{me} Saint-Clair. Celle-ci tenait un ouvrage dans ses mains. Elle le posait et expliquait le passage difficile, ou faisait réciter une leçon. Une heure et demie se passa ainsi. Les leçons étaient apprises, les devoirs faits. M^{me} Saint-Clair plia son ouvrage, se pencha sur chacun de ses fils qu'elle embrassa avec tendresse avant de les quitter.

Pierre et Henri se levèrent, rangèrent leurs cahiers et leurs livres. Ils pouvaient maintenant s'amuser comme bon leur semblerait jusqu'à l'heure du dîner.

Louis, ce jour-là, resta à sa table de travail comme il lui avait été prescrit. Sa maman n'avait pas eu besoin de le lui répéter, et il n'oubliait pas sa punition. Il ne lui serait jamais venu à l'idée de ne pas la faire. Pierre s'était précipité sur *l'Auberge de l'Ange-Gardien*, après avoir pris le temps de se laver les mains, de se recoiffer et de changer son col qui devait être très blanc pour le dîner. De cette façon, il allait pouvoir lire jusqu'à la dernière minute. Quant à Henri et à Louis, le quart d'heure de punition terminé, ils firent un concours de « patiences ». À sept heures et demie, sur un appel de Mariette qui vint prévenir que le dîner allait être servi, les quatre petits garçons se rendirent au salon, où se trouvaient leur papa et leur maman.

M. Saint-Clair était très grand ; des cheveux blonds surmontaient son visage aimable et ses yeux bleus exprimaient beaucoup de bonté.

Lorsqu'il rentrait chez lui, son grand bonheur était l'arrivée de ses quatre fils qui venaient s'installer autour de lui, les deux plus petits sur ses genoux.

Alors, c'étaient des questions sur l'emploi de la journée, sur les animaux, sur les courses dans les vignes, sur les leçons et aussi sur les jeux. M^{me} Saint-Clair n'avait plus l'air sérieux qu'elle montrait pendant les études. Non, c'était maintenant une autre maman, gaie et riieuse.

« On a bien travaillé, mes chéris ? demanda M. Saint-Clair en caressant les cheveux de Nicolas à cheval sur ses genoux.

– Oui, papa, répondirent ensemble Pierre et Henri.

– Moi, pas trop, papa, dit plus bas Louis en cachant sa figure dans le gilet de son père.

– Hum ! hum ! rien de grave, n'est-ce pas ? fit une voix qui s'efforçait d'être sévère.

– Oh ! je ne crois pas, commença Louis. Figure-toi, papa, que Dubois, tu sais, Jean Dubois ? Voilà qu'il avait mis une grenouille

dans le pupitre de Mériet, André Mériet... Alors, quand celui-ci l'a ouvert, la grenouille a sauté... André a eu peur et j'ai ri... Et puis après, il a sorti un hanneton qui avait les pattes pleines d'encre... il s'est promené sur les cahiers, alors...

– En effet, ce n'est pas très grave.

– Sûrement, papa, tu aurais ri si tu avais été à ma place.

– Hum ! hum ! peut-être bien...

– Et papa, tu as vu Diane ? Comment va-t-elle ? » demanda Nicolas.

Diane était une chienne de chasse de M. Saint-Clair qui restait dans la maison de campagne des Saint-Clair, située en Camargue, et que les enfants aimaient beaucoup.

« Oui, elle vous envoie ses amitiés et un coup de langue sur le nez de Nicolas.

– Oh ! elle aurait été ravie tout à l'heure, car le nez de Nicolas était couvert de confiture.

– Moi, dit M. Saint-Clair, je n'ai rien mangé de toute la journée et j'ai joliment faim... Bon ! voilà le dîner. Allons, mes enfants, à table ! »

Toute la famille passa dans la salle à manger.

« Ah ! mes enfants, dit M. Saint-Clair, tout en dépliant sa serviette, tandis qu'Antoine, le vieux domestique, se préparait à servir, j'ai une nouvelle à vous annoncer...

– Oh ! dis-la papa, vite... vite...

– Non, mes chéris, je ne la dirai qu'au dessert... ou plutôt non, après le dîner.

– Mais, papa, tu sais bien que tu dois faire une partie de loto avec nous... Tu l'as promis hier, quand tu as perdu.

– C'est pourtant vrai... Comment faire ?

– Eh bien, au dessert, votre papa vous dira la nouvelle, décida M^{me} Saint-Clair en riant.

– Papa, on peut te poser des questions ?

– Oui, si cela ne vous empêche pas de bien dîner.

– Papa, est-ce une surprise sensationnelle ?

– Papa, de quelle couleur est-elle ?

– Papa, est-ce une promenade ?

– Papa, est-ce que ce sont des gâteaux ?
demanda Nicolas.

– Non, ce n'est pas un gâteau, ni une promenade ; c'est noir et blanc et ça vient de loin.

– Ah ! s'écria Pierre, je crois que je devine.

– Mon petit, tu ne peux rien deviner... Et puis mes enfants, je vous conseille de bien manger et de ne pas chercher ; vous ne trouverez pas. »

Il y eut quelques instants de silence. Les jeunes convives semblaient réfléchir, sans toutefois cesser de dîner avec plaisir. Nicolas seul n'avait pas l'air de se préoccuper de la nouvelle annoncée par son père.

« Est-ce que Mariette connaît la nouvelle ?
demanda soudain Pierre.

– Naturellement, dit M. Saint-Clair, Mariette l'a sue en même temps que nous.

– Mariette, est-ce une heureuse surprise ?

– Hum ! hum ! murmura la vieille bonne en hochant la tête, ça, il faudra voir. »

M. et M^{me} Saint-Clair se regardèrent en riant.

« Ah ! maintenant que nous voici au dessert, mes chéris, je vais vous annoncer la grande nouvelle, dit M. Saint-Clair. Mardi soir arrivera à Avignon, venant de Paris, votre petite cousine Suzanne.

– Ah ! ah ! ah ! ah ! s'exclamèrent ensemble les quatre garçons.

– Vous savez que Suzanne est la fille de votre oncle Pierre, mon frère, que j'aimais tendrement et qui est mort il y a quatre ans. Jusqu'à présent, elle vivait chez sa grand-mère maternelle, car elle n'avait pas de maman non plus. C'est une pauvre petite orpheline.

– Oh ! dit Nicolas, ne plus avoir de maman !

– Tu as raison, mon petit, c'est affreux. Mais voilà que sa grand-mère vient de mourir. Elle est seule au monde. Je suis son tuteur. Je vais la prendre avec nous. Je pense que vous l'aimerez bien.

– Nous n'avions pas de petite sœur, dit Pierre, en voilà une !

– Mon enfant, tu as une bonne pensée.

J'espère que Suzanne sera heureuse avec nous et que notre existence continuera à être aussi douce et paisible qu'auparavant. »

Sur cette réflexion, on passa au salon et M. Saint-Clair fit avec ses enfants la partie de loto promise la veille.

À neuf heures, les quatre petits garçons se levèrent, embrassèrent leurs parents et montèrent dans leurs chambres. Pierre, en sa qualité d'aîné, avait le droit de lire une demi-heure avant de se coucher.

Mais ce soir-là, aucun des quatre garçons n'avait envie de dormir, à l'exception de Nicolas. Songez donc, une cousine qui allait venir habiter chez eux, qui allait partager leurs jeux, leurs distractions, qui sortirait avec eux ! Et puis une fille, ça devait être quelque chose d'extraordinaire ! Il faudrait être joliment gentils avec elle, pas turbulents et bien élevés. Mon Dieu ! quelle surprise que cet événement ! Tout en se déshabillant, les trois aînés causaient avec animation.

« Papa ne nous a pas dit son âge.

– Je crois qu'elle a dix ans comme toi, Pierre.
– Est-elle grande ?
– Sera-t-elle triste ?
– Aimera-t-elle Avignon ?
– Oh ! tu sais, à côté de Paris !
– Voudra-t-elle jouer avec nous ?
– Sûrement, elle ne jouera ni aux barres, ni aux billes, ni à saute-mouton, ni avec les soldats de plomb de Nicolas.

– Une fille, ça doit faire comme maman, broder, jouer du piano, puis avoir des tas de poupées.

– Pourvu qu'elle ne s'ennuie pas avec nous... Pensez donc, rien que des garçons !... Dis, Mariette, qu'en penses-tu ? »

Mariette hocha la tête d'un air indigné. S'ennuyer avec ses garçons dans une aussi belle ville qu'Avignon ! Non ! mais quelle idée avaient-ils donc ce soir ?

« Je pense, moi, que ce petit diable se trouvera très bien ici, murmura Mariette.

– Pourquoi dis-tu « ce petit diable », interrompit Henri qui enlevait ses chaussettes et les lançait en l'air.

– Parce que, ma foi, on m'a raconté qu'elle n'était pas toujours très raisonnable... qu'elle était un peu turbulente... mais...

– Bah ! Mariette, tu parais croire qu'elle est moins sage que nous ? Une fille ! Ce n'est pas possible ?

– En tout cas elle ne jetterait pas ses chaussettes au bout de la chambre, comme vous, monsieur Henri ; vous ferez bien de les ramasser et de les ranger. »

Ce qu'exécuta Henri immédiatement en réunissant avec soin les deux chaussettes sur la chaise placée au pied de son lit.

Les quatre garçons firent leur prière et se couchèrent. Bientôt Nicolas dormait à poings fermés. Dans leur lit, une fois Mariette partie, les trois aînés continuèrent à parler jusqu'à ce que le sommeil vînt calmer leur agitation.

II

Une petite fille extraordinaire.

Les quatre petits Saint-Clair sont allés ce matin au lycée comme d'habitude ; ils se sont levés exactement à la même heure qu'hier ; ils ont pris leur petit déjeuner, ont embrassé leur maman qui a un très gros rhume et ne peut sortir de sa chambre ; ils ont bien travaillé en dépit de l'événement mémorable qui va s'accomplir en cette journée, sous leur toit.

Leur cousine Suzanne va arriver !

Elle sera accompagnée par une institutrice obligée de repartir presque aussitôt. M. Saint-Clair doit aller au-devant d'elle à la gare. Tous ces détails ont été donnés aux enfants par Mariette pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner. Aussi les questions ne tarissent pas.

« Mariette, est-elle aussi grande que moi ?
questionne Henri.

– Est-elle blonde ? s'enquiert Louis à qui l'on dit toujours qu'il a de jolis cheveux.

– Dis, Mariette, est-ce qu'elle m'apportera du chocolat de Paris ? demande Nicolas.

– Voyez-vous, tous ces petits curieux ! Ils veulent tout savoir... Moi, je ne peux rien vous dire car je n'ai vu votre cousine que lorsqu'elle était petite, toute petite, grande comme une poupée.

– Oh ! oh ! » dirent les garçons étonnés.

Et Mariette dut leur expliquer pour la centième fois qu'elle avait été à Paris avec M^{me} Saint-Clair quelques mois après la naissance de la petite Suzanne.

En sortant du lycée, les petits garçons firent leur promenade habituelle au jardin des Doms ; leur impatience grandissait à mesure que l'heure s'avançait.

Lorsque l'heure du déjeuner sonna, Pierre, Henri, Louis et Nicolas, les mains propres et les

cheveux bien peignés, descendirent à la salle à manger et, comme à l'ordinaire, se placèrent debout derrière leur chaise.

À peine étaient-ils entrés que M^{me} Saint-Clair parut, donnant la main à Suzanne Saint-Clair. Les quatre petits garçons ouvrirent de grands yeux ; ils ne s'attendaient pas à voir une semblable cousine !

Suzanne Saint-Clair avait des cheveux bruns, courts, qui retombaient en boucles sur ses oreilles, sur son front, sur ses yeux ; quelques mèches se dressaient, droit sur le sommet de sa tête.

Si elle s'était recoiffée avant de se présenter, elle avait dû tenir sa brosse de telle manière que toutes ses boucles avaient été rejetées à droite et à gauche, à « la va comme je te pousse ». Elle était vêtue d'une robe noire garnie d'un col d'organdi blanc, dont un des revers était rentré dans son corsage, ce qui donnait un aspect désordonné à tout l'ensemble de son costume. Ses petites chaussettes claires faisaient plusieurs plis au-dessus de ses souliers.

Elle était de la même taille qu'Henri.

Tout en considérant ses cousins avec curiosité, Suzanne mettait un doigt dans son nez.

« Ma chérie, dit M^{me} Saint-Clair, voici tes petits cousins : Pierre, Henri, Louis, Nicolas. »

Tandis qu'elle présentait ainsi chacun de ses fils, ceux-ci s'avançaient et tendaient la main à leur petite cousine. La fillette les observait en silence.

Aucun n'osait l'embrasser.

« J'espère, continua M^{me} Saint-Clair, que vous vous entendrez bien tous ensemble et que tes cousins, par leur affection et leur gentillesse, te rendront doux ton nouveau foyer. »

Suzanne n'ouvrit pas la bouche. Elle ne cessait de fixer successivement ses regards sur les quatre petits garçons.

« Eh bien ! s'écria M. Saint-Clair, en s'asseyant, est-ce que Suzanne a un peu d'appétit ?

– Non, répondit la fillette, je n'ai pas faim. »

En prononçant ces mots Suzanne se renversa sur sa chaise, la tête très basse sur le dossier, de sorte qu'on ne la voyait presque plus au-dessus de la table ; dans cette position, elle tirait ses cheveux sur son visage qui s'en trouvait presque entièrement couvert.

Les quatre garçons semblaient terrifiés. Se tenir ainsi à table devant leurs parents ! Non, ils n'avaient jamais imaginé une chose semblable !

M. et M^{me} Saint-Clair ne semblaient pas s'apercevoir de cette attitude négligée.

« Suzanne, tu ne veux pas prendre un peu de purée de pommes de terre ? demanda doucement M^{me} Saint-Clair.

– Je n'aime pas les pommes de terre, répondit Suzanne d'un air maussade.

– Alors, Mariette va te faire deux œufs à la coque ?

– Oui, mais un seul... j'aime pas deux œufs.

– Aujourd'hui Suzanne est fatiguée, mais il faudra qu'elle suive le régime commun dorénavant, prononça très fermement M. Saint-

Clair ; mes fils s'en trouvent très bien et je ne doute pas qu'il ne soit bon aussi pour ma chère petite nièce. »

La « chère petite nièce », pour l'instant, n'avait pas l'air très content ; elle grignotait un morceau de pain tout en regardant ses cousins à la dérobée.

Lorsqu'on lui présenta son œuf, elle voulut le casser en donnant un grand coup sur la coque avec son couteau, ce qui fit jaillir le jaune sur la nappe. Alors, elle murmura quelques paroles tout bas, mais son oncle et sa tante ne semblèrent pas l'entendre, et elle mangea son œuf avec un air dégoûté.

En revanche, elle fit honneur à l'entremets, une crème, et aux petits gâteaux secs qui l'accompagnaient. Mais elle n'hésita pas — horreur ! — à se lécher les doigts couverts de crème.

Ses quatre cousins n'en revenaient pas !

Enfin, le repas prit fin, et tandis que M. et M^{me} Saint-Clair allaient au salon, les enfants se

réunirent dans la pièce qui leur était réservée, où se trouvaient leur table de travail, leurs jeux, leurs livres, toutes choses qu'ils aimaient et avec lesquelles ils passaient leur vie.

Il y eut un moment de silence ; les enfants s'observaient. Les petits garçons, qui n'étaient pas d'un naturel timide, restaient interloqués par cette fillette dont ils ne pouvaient comprendre les manières. Elle, de son côté, ne les comprenait pas du tout.

Elle saisit une touffe de ses cheveux qu'elle dressa tout droit sur sa tête et s'écria en éclatant de rire :

« Est-ce que vous êtes toujours aussi empotés que ça ? »

Les garçons, surpris, ne répondirent pas un mot.

« Non, mais, êtes-vous donc des serins, des ânes ou des dindons ? Ah ! Ah ! Ah ! »

En prononçant chacune de ces épithètes désobligeantes, elle tirait une mèche de ses cheveux et la dressait menaçante ou la faisait

pendre sinistrement jusqu'à sa bouche, ou encore, d'un air de révolte, s'en entortillait une oreille. Enfin Pierre, qui n'avait rien dit jusqu'ici parce qu'il considérait que sa cousine était leur invitée, Pierre enfin se décida à parler.

« Ma cousine, nous avons peut-être l'air empoté, comme vous dites, mais c'est parce que nous ne voulons pas dire ce que nous pensons.

– Ah ! Ah ! Que pensez-vous donc que vous n'osez pas dire ?

– Mais que... vous... enfin...

– Enfin... vous... mais que, répéta la fillette en imitant la voix de Pierre... Dépêche-toi, mon ami. Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria Suzanne en se couchant brusquement sur le tapis, où suis-je tombée ? »

Devenus muets et abasourdis devant une personne aussi extravagante, les quatre petits garçons se décidèrent à prendre leurs jouets. Pierre se mit à lire, Henri à arranger son « meccano », Louis à édifier une maison avec un jeu de patience, Nicolas à aligner des soldats de

plomb.

Suzanne les regardait du coin de l'œil. Elle s'était couchée à plat ventre et agitait ses jambes en donnant de grands coups sur le parquet.

« Eh ! s'écria-t-elle tout à coup, Nicolas, tes soldats d'infanterie doivent être placés derrière l'artillerie. »

Henri s'arrêta brusquement :

« Je ne sais pas.

– C'est pour cela que je te le dis...
Qu'apprenez-vous donc à Avignon, petits nigauds ?

– Tu pourrais être plus polie, dit Pierre qui avait interrompu sa lecture en entendant parler sa cousine.

– Je ne tiens pas à être polie.

– Eh bien, nous ne te parlerons plus.

– Oh ! moi, je m'en moque ! »

Louis regarda sa cousine avec stupeur et, d'un geste trop brusque, fit écrouler son magnifique édifice.

« Plouf ! tiens, tu vas voir ce que je sais faire avec un jeu de construction. »

D'un bond la fillette fut sur ses pieds et, poussant Louis, elle s'empara des morceaux épars, et, sans plus s'inquiéter de son cousin, elle commença une construction. Tout en la combinant, elle chantonnait :

Tur lu tu tu, chapeau pointu

Tur lu tu tu, tur lu tu tu...

Les quatre petits garçons s'étaient rapprochés d'elle et l'entouraient. Au fond, ils commençaient à trouver qu'elle était joliment drôle ; elle était sans gêne, elle n'était pas intimidée... C'était vraiment dommage qu'elle employât de si vilains mots et se tint si mal à table.

Tout en continuant à chanter, elle posa quatre montants, un plafond, puis encore des montants, et un plafond ; la maison avait quatre étages, c'était vraiment superbe ! Au moment précis où elle allait achever son œuvre, elle donna un coup

de pied au beau milieu de l'édifice, et tout s'écroula avec fracas. Les morceaux s'éparpillèrent aux quatre coins de la chambre et Suzanne partit d'un éclat de rire moqueur en voyant la mine déconfite de ses cousins. À ce moment la porte s'ouvrit et Mariette parut : « Mes enfants, j'entends des rires, j'espère que vous avez fait connaissance et que vous allez être de bons amis.

– Hé ! hé ! s'écria Suzanne en se plantant devant Mariette et en mettant ses petits poings sur ses hanches... Comment veux-tu qu'on devienne amis avec des garçons qui ne parlent pas... qui...

– Mes garçons ne parlent pas ? s'écria Mariette stupéfaite.

– Non... et puis ce ne sont pas tes garçons. Ils ne sont pas à toi, vieille fille.

– Dis donc, Suzanne, s'écria Pierre avec indignation, ne parle pas comme ça à Mariette ; tu n'es vraiment pas polie.

– De quoi te mêles-tu, toi ? Est-ce que je te parle ? Tu es muet et soudain tu retrouves ta

langue. Tu l'avais sans doute avalée avec la purée de pommes de terre.

– Non ! mais qu'est-ce que c'est que cette petite fille ? s'écria Mariette. Où a-t-elle été élevée ?

– Bien sûr pas à Avignon... Moi, chez grand-mère, je disais tout ce que je voulais, je faisais tout ce que je voulais et je mangeais tout ce que j'aimais. Voilà, ma vieille. »

En terminant ces mots, Suzanne fit un pied de nez à Mariette ; cette dernière hocha la tête.

« Eh bien, ma petite fille, ici ce n'est pas pareil. On obéit et on ne fait pas ses trente-six mille volontés ! Mes petits, en tout cas, n'imitiez pas les manières de Suzanne. Vos parents en seraient bien tristes.

– Oh ! Mariette, s'écria Nicolas, en prenant la main de la bonne, sûrement nous ne ferons de la peine ni à papa, ni à maman, ni à toi, parce que nous t'aimons trop.

– Tu es un bon petit, va ! Votre cousine ne m'a pas fait de peine... Elle ne comprend pas ce

qu'elle dit.

– Oh ! oh ! oh ! tu me crois bête ? Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne celle-là ! Ton Nicolas, tu dois lui donner des confitures en cachette, tu le mets peut-être tout entier dans une grande bassine de confitures pour qu'il t'aime tant ! »

Pierre et ses frères éclatèrent de rire, mais Nicolas devint rouge de colère.

« Tais-toi, je n'aime pas Mariette parce qu'elle me donne de la confiture, mais parce que... parce que... »

Et Nicolas éclata en sanglots, en cachant sa figure dans la jupe de Mariette.

« Ah ! Ah ! un homme qui pleure ! Je n'ai jamais vu ça, s'écria Suzanne en riant aux éclats.

– Allons, veux-tu te taire et laisser ce petit tranquille.

– Oui, dit Suzanne d'un ton condescendant, je laisse ce bébé. »

Tandis que Mariette essuyait les larmes de Nicolas, M. Saint-Clair entra dans la pièce.

« Mes enfants, voulez-vous venir chez votre maman. Nous avons une nouvelle importante à vous annoncer. Ma petite Suzanne, passe devant... T'es-tu un peu amusée avec tes cousins ?

– Oh ! oui, mon oncle », répondit Suzanne d'un ton très doux, ce qui fit grommeler Mariette.

Suzanne et ses cousins entrèrent dans le cabinet de travail de M. Saint-Clair. C'était une vaste pièce dont les murs étaient garnis de bibliothèques remplies de livres.

M^{me} Saint-Clair était assise dans une bergère, près d'une fenêtre ; elle prit Suzanne sur ses genoux, tandis que ses fils se groupaient autour d'elle.

« Voilà, dit M. Saint-Clair, nous venons de recevoir une dépêche du notaire de la pauvre grand-mère de Suzanne. Il y a de graves intérêts à régler là-bas, en Algérie, à propos de ses vignobles. Étant le tuteur de Suzanne, je dois m'occuper de cette succession. Nous sommes obligés pour cela d'y aller passer quelques semaines. Nous partons ce soir, votre maman et

moi. Nous ne pouvons vous emmener, car cela interromprait vos études. Du reste, nous espérons ne pas rester longtemps loin de vous.

– Oh ! oui, papa, revenez le plus tôt possible », dit Pierre en s'approchant de son père, tandis que Nicolas et Louis se glissaient sur les genoux de leur maman.

M. Saint-Clair donna de petits coups affectueux sur les épaules de ses fils en continuant :

« Nous vous confions à Mariette et à Antoine ; avec eux, vous êtes en sûreté. Vous leur obéirez, je n'ai pas besoin de vous le recommander. À toi aussi, Suzanne ?

– Oui, mon oncle ! »

« Quelle petite farceuse hypocrite », pensèrent ses cousins.

« Pour vos études, notre ami, M. Rouzerolle, répétiteur au lycée, viendra chaque jour, de cinq à sept, pendant que vous ferez vos devoirs. Il sortira aussi avec vous les jours de congé et vous accompagnera dans vos promenades. Vous lui

obéirez complètement. Quant à toi, Suzanne, nous demandons à M^{lle} Moule, une institutrice extrêmement distinguée d'Avignon, de te donner des leçons chaque jour. Je ne sais où en sont tes études ; elle jugera et te fera travailler en conséquence. Tu seras bien attentive, bien docile et bien sage, ma chérie ?

– Oui, mon oncle !

– Et j'espère qu'à notre retour tu seras devenue pour mes fils la petite sœur qu'ils ont souhaitée. »

III

M. Rouzerolle et M^{lle} Moule.

« Non, non, non, je ne me lèverai pas. Non, non, non ! »

Cette phrase était dite par Suzanne le lendemain matin du départ de son oncle et de sa tante. Mariette, en entrant dans la chambre de la petite fille, pour la réveiller, avait vu la fenêtre grande ouverte et trouvé Suzanne dans son lit. Les couvertures et les draps retombaient à droite et à gauche. Les cheveux ébouriffés, la fillette était en train de déchirer en mille morceaux un grand journal étalé devant elle. Elle poussa un léger cri en apercevant la vieille bonne qui ne laissa pas paraître son étonnement, car elle ne voulait pas brusquer ce petit diable.

« Mon enfant, il est l'heure de vous lever, vos

cousins sont déjà partis pour le lycée... Pourquoi déchirez-vous ce journal ?

– Couic ! couic ! couic ! Sont-ils toujours aussi empotés, mes cousins ? »

Mariette fit une grimace et détourna la tête ; parler ainsi de ses petits, c'était un peu fort !

« En tout cas, ils sont obéissants, répondit-elle simplement.

– Alors, ce n'est pas comme moi ! » s'écria Suzanne.

En disant ces mots, elle bondit de son lit et, en chemise, courut à la fenêtre qui donnait sur la rue Joseph-Vernet ; elle se pencha et cria :

« Psitt ! Psitt ! Psitt ! »

Elle jeta du balcon des morceaux du journal déchiré qui voltigèrent de tous les côtés avant de tomber sur le pavé, à la grande joie d'enfants qui se trouvaient dans la rue. Mariette, revenue de sa surprise, se précipita sur Suzanne, la saisit à bras-le-corps, et, malgré les mouvements désordonnés de la petite fille qui agitait bras et jambes, elle la posa sur son lit, puis courut refermer la fenêtre.

« Non, mais quel démon êtes-vous donc ? Vous êtes une petite fille mal élevée et je vais me fâcher si vous ne m'obéissez pas. Qu'est-ce que ça signifie de se mettre à la fenêtre en chemise... dans... dans une maison comme il faut !... »

Suzanne cacha sa tête dans son oreiller. Puis, brusquement :

« Mais, j'ai faim... je voudrais mon chocolat.

– Votre chocolat ? Vous l'aurez à la salle à manger lorsque vous serez habillée. Aucun enfant ne prend ici son petit déjeuner dans son lit, excepté lorsqu'on est malade.

– Eh bien, moi, je le prendrai dans mon lit ! s'écria Suzanne en froissant ses draps avec ses petites mains et en secouant la tête selon son habitude.

– Je ne vous le monterai pas... et personne ne vous le montera. »

Suzanne resta quelques instants immobile. Mariette rangeait les vêtements, allant et venant dans le cabinet de toilette.

Quand elle rentra dans la chambre, Suzanne

n'était plus dans son lit et avait disparu. Mariette s'élança vers l'escalier. Elle aperçut la fillette qui avait posé sur ses épaules un grand plaid et qui, pieds nus, descendait les marches rapidement. Mariette ne pouvait, avec ses vieilles jambes, se précipiter aussi vite. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, elle vit avec stupéfaction Suzanne bien installée devant son bol de chocolat fumant que lui servait avec déférence le domestique, le vieil Antoine.

« Hé ! Hé ! cria Suzanne, je n'ai pas besoin de toi. Hé ! hé ! tu peux crier. Hé ! hé ! mon chocolat est très bon... et, si je le veux, je le prendrai dans mon lit... Le bon Antoine me le montera... Tu peux me croire... n'est-ce pas, Antoine ? »

Antoine hocha la tête en riant. Pouvait-il résister à une aussi mignonne fillette ? Mais Mariette continuait à grogner.

« Tiens, te voilà, espèce de phénomène, s'écria Suzanne en voyant entrer Nicolas. Voyons, quelle tête as-tu ? Ressembles-tu à tes frères ? Veux-tu une rôtie, un peu de chocolat ?

Non... je suis sûre que tu n'oses pas... Ah ! Ah !
quelle maison ! »

Tout en parlant, Suzanne, à chacune des questions qu'elle posait à son petit cousin, tirait une mèche de cheveux, clignait d'un œil, tordait sa bouche dans un sens et puis dans l'autre. Sa figure était tellement drôle que Nicolas, qui se tenait droit vis-à-vis d'elle, se mit à rire.

« Hé ! hé ! tu me trouves amusante ? Bon, regarde ça ! »

Suzanne mit ses pouces dans sa bouche, avec un autre doigt elle écarquilla ses yeux, avec deux autres doigts encore elle étira sa bouche qui sembla atteindre ses oreilles.

« Ah ! ah ! ah ! quelle figure ! s'écria Nicolas, médusé.

– Et ceci ? »

Cette fois elle se mit à loucher effroyablement.

« Dis donc, conduis-moi au jardin, petit cloporte ; j'ai fini mon chocolat.

– Mais il... Mariette a-t-elle permis ?

– Permis quoi, nigaud ?... Reste ici... moi je vais aller seule et saurai bien m’amuser sans toi. »

Suzanne ouvrit la porte-fenêtre de la salle à manger et se trouva dans un petit jardin, entouré de murs couverts de lierre. D’autres hôtels, semblables à celui de M. Saint-Clair, se trouvaient à droite et à gauche, et comme les murs n’étaient pas très élevés, des fenêtres de ces maisons on pouvait voir très bien ce qui se passait dans le jardin. Pour l’instant, Suzanne ne se préoccupait pas des voisins : elle descendit les quelques marches qui menaient au jardin. Sur ce perron, qui s’étendait sur toute la longueur de la maison, donnaient le salon, le cabinet de M. Saint-Clair, le billard, la salle à manger, la chambre d’étude, enfin, une belle bibliothèque. Il avait plu pendant la nuit, de sorte que le gazon de la petite pelouse était encore mouillé. Suzanne y posa ses pieds et courut vers un vieux banc de pierre qui se trouvait au fond du jardin ; c’était un banc en hémicycle avec un haut dossier, dont les deux extrémités étaient ornées de vases de marbre ; de beaux géraniums rouges y

fleurissaient.

Suzanne monta sur le banc pour atteindre les fleurs.

« En veux-tu une ? » cria-t-elle à son cousin.

Celui-ci, qui était resté dans la salle à manger, le nez collé contre une vitre, ne quittait pas des yeux sa cousine.

« Entends-tu ? Viens donc prendre une fleur... ou mieux, jouer avec moi. Si tu voyais comme c'est amusant d'être assise sur le haut de ce banc ? Tu n'es qu'une poule mouillée.

– Je ne suis pas une poule mouillée, s'écria Nicolas en se redressant sous l'injure, mais je ne suis pas un petit garçon désobéissant.

– Moi non plus. Qui m'a défendu d'aller dans ce jardin ? Qui m'a dit de ne pas cueillir les géraniums ? Dis, parle, allons...

– Oui, à toi, personne ! Mais maman ne veut pas qu'on touche à ses fleurs. »

En parlant Nicolas s'était avancé peu à peu dans l'allée recouverte de sable humide.

Tout à coup, il constata que sa cousine cessait de rire et prenait une attitude stupéfaite. Il n'eut pas le temps de s'étonner... un tourbillon passa contre lui et il vit Mariette saisir Suzanne, la mettre sous un de ses bras, tandis que de l'autre elle le prenait, lui, Nicolas ; et malgré les cris, les gestes de fureur de la fillette, le tourbillon retraversa le jardin, monta les trois marches du perron et déposa ses deux paquets sur le canapé de la salle d'étude, tandis que la vieille bonne criait d'une voix courroucée et un peu haletante :

« C'est trop fort ! A-t-on jamais vu des enfants pareils ? Marcher dans l'herbe mouillée, cueillir les fleurs de madame ! Mais c'est un diable que cette petite fille ! »

Suzanne était fort en colère ; elle commença par trépigner, puis elle se roula par terre, tirant le tapis, envoyant les chaises aux quatre coins de la chambre et hurlant à amener les voisins. Mais les murs des vieilles maisons d'Avignon sont épais et Suzanne put crier sans que personne vînt à son secours. Mariette avait renvoyé Nicolas et attendait que la colère de Suzanne se calmât. Elle

observait la petite fille par-dessus ses lunettes et, en elle-même, se promettait d'écrire à M^{me} Saint-Clair, car, vraiment, il lui paraissait difficile de prendre la responsabilité d'une pareille fillette.

Quand Suzanne se fut roulée par terre pendant quelques instants, et qu'elle vit que Mariette ne prenait pas une figure alarmée, elle s'arrêta, essoufflée, et attendit en tirant ses boucles selon son habitude.

« Maintenant, il faut monter vous habiller. Vos pieds sont mouillés, vous n'êtes ni lavée ni coiffée... Vous aurez juste le temps d'être prête pour le retour de vos cousins. Et puis, vous savez que M. Rouzerolle doit venir déjeuner ce matin.

– Je n'ai pas envie de m'habiller.

– C'est bon. »

Mariette commençait à être agacée par les caprices de Suzanne. Elle se pencha, saisit la fillette et l'emporta à travers la pièce.

Dans l'antichambre, elle rencontra les trois aînés qui revenaient du lycée. Nicolas leur racontait avec animation la dernière farce de

Suzanne.

« Bonjour, Suzanne, bonjour, comment vas-tu ce matin ?

– Assez bien », répondit la fillette d'un ton maussade.

À midi, tout le monde était à table. M. Rouzerolle, le répétiteur des enfants, venait pour la première fois. Les trois collégiens le connaissaient bien, aussi n'étaient-ils pas intimidés par sa présence. Quand Suzanne entra dans la salle à manger, Pierre, qui croyait devoir remplacer son père en l'absence de celui-ci et jugeait qu'il fallait observer des manières correctes, présenta Suzanne à son professeur.

« Monsieur Rouzerolle, voici notre petite cousine qui vient désormais habiter avec nous. Nous n'avions pas de sœur, elle en sera maintenant une pour nous.

– Mademoiselle, dit le professeur, je suis sûr que vous serez très heureuse dans une famille qui vous reçoit si affectueusement. »

Suzanne se disait que le professeur avait bon

air, mais qu'il paraissait bien jeune et qu'on pourrait sûrement faire avec lui tout ce qu'on voudrait. Ce n'était pas le vieux professeur qu'elle avait pensé voir.

Elle ne parla pas beaucoup pendant le déjeuner ; elle mangea de chaque plat sans faire la capricieuse et n'esquissa aucune des grimaces qu'elle avait imaginées la veille pour se moquer de ses cousins. De temps en temps pourtant elle regardait de côté M. Rouzerolle en fermant ses yeux à demi ; mais M. Rouzerolle ne semblait pas le remarquer. Il causait tranquillement avec les petits garçons d'un air amical ; il ne montrait pas l'air sévère et pédant que, pour Suzanne, tout professeur devait avoir.

À la longue, cette indifférence blessa la fillette, et au moment où l'on apporta le dessert, un plat de pruneaux, elle se rejeta en arrière sur sa chaise en déclarant qu'elle ne voulait pas en prendre, car elle détestait les pruneaux. Mariette déclara : « Ma petite fille, si vous ne prenez pas de pruneaux, vous n'aurez pas de dessert, car je ne vous donnerai rien d'autre.

– Eh bien, voilà une chose dont je me moque un peu. Si vous croyez que je tiens au dessert ! »

Il y eut un silence. Suzanne jeta un coup d'œil sur les convives. Elle crut apercevoir un éclair d'ironie dans les yeux de M. Rouzerolle. « Toi, tu es drôle ! » pensa-t-elle. Est-ce que vraiment le professeur avait trahi cette impression fugitive ? Mais du moment que l'enfant avait cru la discerner, son autorité était perdue pour elle. M. Rouzerolle ne prononça aucune parole.

« Dis donc, Suzanne, dit Pierre d'un petit air raisonnable, il ne faut pas parler comme cela à Mariette. Nous l'aimons beaucoup ; maman nous a confiés à elle, nous devons lui obéir et ne pas lui dire de grossièretés...

– Il faut lui obéir et ne pas lui dire de grossièretés, répéta Suzanne en imitant parfaitement le ton de Pierre... ta... ta... ta ta... ta ta ta... ah ! ah ! ah ! »

M. Rouzerolle ne prit pas part à la discussion.

Le déjeuner était fini. Tandis que les enfants se levaient de table, le vieil Antoine glissa un

fruit dans la main de Suzanne ; comme celle-ci se retournait, il mit un doigt sur sa bouche. Suzanne rit et, s'approchant de lui, elle lui dit tout bas :

« Merci, vieux Pouf », et elle entra dans la salle d'étude à la suite de ses cousins.

M. Rouzerolle prenait son café tout en lisant un journal. Suzanne se mit à aller et venir, étendant les bras, bousculant ses cousins, touchant à tout, renversant ce que ses mains rencontraient. Louis avait disposé par terre un magnifique chemin de fer marchant sur des rails et pourvu d'une gare, d'un tunnel, de disques, d'ouvrages d'art, etc., enfin, un de ces chemins de fer merveilleux que tous les petits garçons rêvent de posséder. Aussitôt ses frères s'approchèrent de lui pour l'aider à le faire marcher. Suzanne commença par les regarder ; puis elle trouva plaisant d'avancer son petit pied et de pousser un rail à sa jointure avec un autre.

« Fais donc attention, Suzanne, cria Nicolas.

– Bah ! »

Pierre releva la tête. Il commençait à trouver

sa cousine vraiment insupportable.

« Écoute, Suzanne, laisse-nous nous amuser comme il nous plaît. Un autre jeu t'amuserait-il ? Nous y jouerons bien volontiers avec toi.

– Non, je veux voir marcher votre chemin de fer.

– Alors, ne dérange pas les rails, recommanda Henri.

– Non, je ne bouge plus », dit Suzanne en tirant la langue.

En silence, les petits garçons achevèrent de monter le chemin de fer. Lorsque les rails furent placés à la suite les uns des autres, le train et sa machine posés sur la voie, Pierre mit le chemin de fer en marche. Mais Suzanne, à quatre pattes sur le tapis, saisit le tunnel, le renversa ; les rails se détachèrent et la locomotive lancée à toute vitesse tomba sur le côté, tandis que les roues dressées en l'air continuaient de rouler. Un « Ah ! de consternation fut poussé par les quatre petits garçons, tandis que Suzanne éclatait de rire. Alors ce qui arriva fut aussi imprévu que rapide.

M. Rouzerolle, qui, du coin de l'œil, avait observé le manège de la fillette, se leva, posa son journal sur la table et, s'approchant de la fillette, la prit par la main en disant froidement :

« Puisque vous ne pouvez laisser vos cousins s'amuser tranquillement, sortez d'ici. »

Et il la conduisit hors de la pièce en refermant la porte.

Suzanne, surprise, n'avait opposé aucune résistance. Elle ne comprit la honte qui venait de lui être infligée qu'une fois dans l'antichambre. Alors, pleine de rage et de colère, elle s'écria :

« Vieux pédant ! Je me vengerai ! Je me vengerai, tu verras ! »

Et Suzanne, selon son habitude, fit derrière la porte un magnifique pied de nez à M. Rouzerolle.

Comme elle se retournait, elle entendit un coup de sonnette. « Oh ! une visite ! quel bonheur ! »

Et d'un bond elle fut à la porte. Elle se haussa sur ses pieds et ouvrit la porte.

Elle se trouva en présence d'une dame âgée,

vêtue de noir, avec des lunettes d'or sur le nez, un chapeau posé très haut sur la tête et un voile de tulle tombant par-derrière.

« M^{me} Saint-Clair... je... me trompe... sans doute...

– Non ! non ! dit précipitamment Suzanne, c'est ici...

– Mais... »

La dame semblait interloquée. À ce moment Antoine parut :

« Voilà, mademoiselle, c'est M^{lle} Suzanne... qui a ouvert ! Que mademoiselle m'excuse. »

Tout en parlant, Antoine prit le parapluie de la vieille dame et ouvrit la porte du salon.

« Voilà, mademoiselle, c'est M^{lle} Suzanne...

– Ah ! c'est... dit la visiteuse d'un air étonné.

– Oui, c'est moi, répondit Suzanne en serrant ses lèvres et en faisant gonfler ses joues, vous êtes mademoiselle Puce ?

– Mademoiselle Moule, dit la vieille demoiselle d'une voix solennelle, en se

redressant avec dignité.

– Ah ! dit Suzanne, je croyais que c'était Puce. »

Antoine était partagé entre l'envie de rire et la crainte que M^{lle} Moule ne s'offensât des manières de Suzanne.

« Si mademoiselle veut s'installer dans la chambre d'étude pour donner sa leçon ?

– Oui, je veux bien. »

M^{lle} Moule marchait majestueusement. Elle s'approcha de la grande table, s'assit, quitta ses gants, prit un carnet.

« Asseyez-vous en face de moi, Suzanne. Madame votre tante a bien voulu me charger de vous donner des leçons pendant son absence. Elle m'a dit aussi de vous faire faire vos devoirs et de vous aider à apprendre vos leçons. Je resterai donc ici chaque jour de deux à cinq heures. J'espère que, pendant son absence, qui sera très courte, vous profiterez bien de mon enseignement. »

Suzanne ne répondit pas un mot. Elle suivait

tous les mouvements de l'institutrice.

« Je veux savoir d'abord quelles sont vos aptitudes et où vous en êtes de vos études. Nous allons faire une dictée.

– Je ne sais pas écrire, dit tranquillement Suzanne.

– Vous ne savez pas écrire ? » s'écria M^{lle} Moule stupéfaite.

Devant le regard très net de l'institutrice, Suzanne n'osa pas persister.

Elle murmura :

« Je veux dire... je fais un tas de fautes.

– Eh bien, c'est justement pour vous apprendre l'orthographe que je vous fais faire une dictée. Prenez une plume, du papier et écrivez. »

Le ton de l'institutrice était tranquille, mais n'admettait pas de réplique. Suzanne obéit. Elle commença à écrire, mais elle agissait nonchalamment.

Les lignes montaient, puis soudain, lorsque la fillette parvint à la fin de la page, les lettres se

serrèrent les unes contre les autres, s'entremêlèrent, de sorte que les mots devinrent tout à fait illisibles.

« Mon enfant, n'écrivez pas ainsi... Tenez, laissez-moi guider votre main. »

La main ferme de l'institutrice s'appuya sur la petite main de Suzanne et aussitôt les lettres se détachèrent, les lignes se redressèrent et la page devint lisible.

Finalement, la dictée fut un désastre. Elle était pleine de fautes ! M^{lle} Moule questionna ensuite la fillette sur l'histoire.

« Oh ! dit Suzanne négligemment, je ne connais que l'histoire de France.

– C'est déjà quelque chose.

– Oui, je vais vous dire, j'aime Bayard, Henri IV, Jeanne d'Arc, Napoléon et Foch.

– Si vous connaissez tout ce que ces hommes illustres ont accompli de grand et d'héroïque, je vous félicite. Dites-moi donc un mot sur chacun d'eux.

– Eh bien... voilà... »

Suzanne se dressa et, debout derrière la table, commença :

« Voilà... Bayard ne disait jamais de mensonges, il était très brave et on l'appelait « le chevalier sans peur et sans reproche ». Henri IV aimait beaucoup son peuple et il voulait que tous les dimanches tout le monde mange du poulet. Jeanne d'Arc a chassé les Anglais de France. Napoléon, avec ses grognards, a gagné des tas de batailles, les Pyramides, Austerlitz, Iéna, Wagram... »

Suzanne s'arrêta à bout de souffle.

M^{lle} Moule se tut un instant. Elle essuya les verres de ses lunettes.

« Oui... Oui... tout ce que vous dites est exact, dans l'ensemble, mais...

– Mais ? questionna vivement la fillette.

– Ils ont fait encore d'autres choses.

– Hé oui ! répondit Suzanne d'un air supérieur, en donnant une légère pichenette sur le tapis de la table, mais ce que je dis c'est le principal.

– Oui... oui...

– Du reste, c'est grand-mère qui me l'a dit. »

M^{lle} Moule ne répondit rien. Elle pensait : « C'est une drôle de petite fille, bien difficile à instruire. »

Quant à Suzanne, elle se disait simplement qu'elle avait complètement étonné la vieille institutrice.

Les jours suivirent. M^{lle} Moule continua de donner des leçons à Suzanne qui se montrait plus ou moins docile selon son humeur. Tantôt, elle s'appliquait à écrire correctement, à écouter avec attention les explications, mais le plus souvent, les coudes sur la table, les jambes lancées à droite et à gauche, dans un mouvement aussi rapide que désordonné, ou bien complètement enfoncée dans sa chaise, les mains dans les cheveux, elle répondait négligemment... L'institutrice lui faisait des observations sur sa mauvaise tenue, inscrivait de mauvaises notes sur son carnet « que M^{me} Saint-Clair verrait avec tristesse à son retour », et sa patience était mise à une rude épreuve. Elle trouva enfin le moyen de tenir

l'intérêt de la fillette en éveil : il suffisait de lui raconter des histoires. Alors Suzanne était toute oreilles et gardait l'immobilité la plus parfaite.

Un jeudi matin, huit jours environ après le départ de M. et M^{me} Saint-Clair, le déjeuner commença d'une façon orageuse. On servit des pommes de terre à la maître d'hôtel, or, Suzanne détestait ce mets. Comme elle refusait d'en prendre, le vieil Antoine n'insista pas ; il se promettait de donner à la petite fille un beignet de pommes supplémentaire pour qu'elle n'eût pas faim ; mais Mariette ne pouvait admettre ces manières d'agir. « Ses quatre garçons, à elle, avaient-ils de tels caprices ? S'en portaient-ils plus mal, les chers enfants ? Sûrement cette petite fille ne ferait jamais rien de bon. » En hochant la tête, elle se pencha vers Suzanne et, en mettant une pomme de terre sur son assiette avec un morceau de beurre, elle lui dit :

« Ma petite fille, il faut manger ce que je vous donne, sans cela vous n'aurez pas de dessert.

– Ah ! ah ! ah ! Pas de dessert ! » cria Suzanne en s'enfonçant dans sa chaise selon son habitude.

M. Rouzerolle crut de son devoir d'intervenir :

« Mademoiselle Suzanne, dit-il d'un ton très doux, montrez-vous obéissante. Vous savez qu'aujourd'hui nous devons aller au Château des Papes et dans le jardin des Doms ; vous devez venir avec nous... Alors, il faut prendre des forces. »

Suzanne ferma les yeux à demi. En elle-même elle pensait :

« Nigaud, heureusement que tu ne m'as pas menacée d'être privée de promenade, sans cela... Mais je t'en ferai voir cet après-midi même ; ça, tu peux en être sûr. »

Cette idée l'ayant mise en joie, elle mangea sans trop de grimaces une moitié de pomme de terre. Elle eut soin d'en cacher l'autre moitié dans une des poches de sa robe.

« Dis donc, Pierre, dit-elle tout à coup, toi qui sais tout, parle-moi un peu du Château des Papes.

– Oh ! petite cousine, tu veux t'instruire ?

– Oui, grand cousin, répondit Suzanne en imitant le ton de Pierre, il paraît. »

Elle avait posé ses petites mains sur la table, s'était redressée et, penchant la tête, attentive, elle semblait pénétrée du plus vif intérêt. Son attitude était si comique que toute la table éclata de rire, même M. Rouzerolle.

« Eh bien, va donc, Pierre.

– Voilà, le Château des Papes a été construit de 1317 à 1333 sous Benoît XII, qui fit élever les tours des Anges, de la Glacière, du Consistoire, de la Campane et de Trouillas. Mais Clément VI, son successeur, agrandit considérablement le palais. Il édifia tout le corps du bâtiment qui regarde la place du Château, puis la tour de la Gâche, la salle de l'audience qu'il fit décorer de fresques et la tour de Saint-Michel. Urbain V fit tailler dans le roc la grande cour d'honneur. Le château souffrit pendant différents sièges et Léon X dut le faire restaurer. Cependant, le palais continuait de se dégrader et, au moment de la Révolution, il était en très mauvais état. Au XIX^e siècle, il servit de prison et de caserne. On a commencé il y a une vingtaine d'années à le réparer et on peut voir dès maintenant des salles

restituées dans leur état ancien, telle la salle d'audience.

– Ce qu'il est étonnant mon grand cousin Pierre ! s'écria Suzanne d'un air comiquement admiratif.

– Mais, Suzanne, demande le précepteur, vous souviendrez-vous de tous ces détails ?

– Oh ! aussi bien que Pierre ; je ne suis pas plus bête que lui.

– Je sais que vous êtes très intelligente, mais...

– Merci ! interrompit Suzanne.

– Mais cela ne suffit pas et comme vous me semblez un peu étourdie... »

Suzanne pensa : « Pédant ! »

« ... étourdie, alors...

– Alors ? interrompit Suzanne en réprimant un bâillement.

– Je ne pouvais croire à une telle attention de votre part.

– Eh bien, s'écria Suzanne en posant son doigt sur son front, il ne faut pas juger les gens trop

vite ! »

Sautant en bas de sa chaise, elle fit au professeur une magnifique révérence et sortit en courant de la salle à manger.

Cinq minutes après, les quatre garçons se trouvaient réunis au bas de l'escalier, prêts à sortir. Comme leur cousine les accompagnait, leur toilette était encore plus soignée qu'à l'ordinaire.

IV

Une visite chez la fée.

Le dimanche qui suivit le départ de M. et M^{me} Saint-Clair, Pierre annonça que, dans l'après-midi, lui et ses frères se rendraient chez leur tante, M^{me} de Magloure, pour lui présenter leur cousine Suzanne. Pierre et Mariette s'étaient regardés, car ils avaient eu la même pensée : « Ne disons pas à Suzanne de bien peigner ses cheveux, de mettre sa plus jolie robe, car sûrement elle ferait exprès de tirer ses boucles dans tous les sens, de chiffonner son col, etc. » Leur ruse réussit. Aussitôt après le déjeuner, Suzanne disparut. Quand Pierre appela ses frères pour partir, Suzanne apparut en haut de l'escalier vêtue d'une jolie robe blanche, coiffée d'un petit feutre blanc au-dessous duquel les boucles de ses cheveux sortaient bien correctement. Elle mettait

ses gants ! Un sac de daim blanc pendait à un de ses bras.

« Oh ! que tu es belle ! » s'écrièrent ses cousins à sa vue.

La fillette sourit. Elle avait bien deviné ce qu'on avait craint d'elle.

Henri et Nicolas se précipitèrent vers leur cousine et saisirent chacun une de ses mains, ce qui la fit rire follement.

« Avec qui sort-on ? avec la Toupie ou avec le Crustacé ?

– De qui veux-tu donc parler ? demanda Pierre sans rire.

– Eh ! eh ! homme sérieux, de Mariette et de ton cher Rouzerolle.

– En effet, j'aime beaucoup M. Rouzerolle qui...

– ... Est ton professeur, qui remplace ton père, qui est chargé de te faire travailler, boire, manger et dormir.

– Écoute, Suzanne, tu as tort de parler ainsi de

M. Rouzerolle. Du reste, c'est Mariette qui vient avec nous. Nous allons goûter chez notre tante Stéphanie qui nous attend.

– Tante Stéphanie ? Connais pas. Elle est vieille ?

– Je ne sais pas.

– Comment, tu ne sais pas !... Mais vous êtes vraiment quatre nigauds comme je n'en ai jamais connu de ma vie !

– De ta longue vie ! dit Pierre en riant.

– Oui, monsieur, de ma longue vie. Et dans ma longue vie, j'en ai vu plus que toi qui ne vois pas plus loin que le bout de ton nez. »

Puis, se tournant vers Henri, elle ajouta :

« Dis-moi un peu comment elle est, la tante Stéphanie ? »

Tout en parlant, les enfants étaient sortis et suivaient la rue Joseph-Vernet. Pierre et Louis marchaient en avant, puis Suzanne, escortée à droite et à gauche d'Henri et de Nicolas. Celui-ci, les yeux braqués sur sa cousine, ne perdait aucun de ses gestes et l'écoutait d'un air ahuri.

« Tante Stéphanie, dit Nicolas, est très, très vieille. Je suis sûr qu'elle a connu les fées autrefois, car elle nous raconte toujours leurs histoires.

– Tu crois ? demanda anxieusement Suzanne qui aimait passionnément les histoires extraordinaires.

– Oh ! je n'en suis pas sûr.

– Je le lui demanderai... Allons, marchons vite, car j'ai hâte de le savoir. »

Alors Suzanne descendit sur la chaussée, entraînant ses petits cousins dans une course folle à travers la rue.

Pierre s'élança pour saisir ses frères par les bras, alors Suzanne les lâcha et continua à courir en sautant du trottoir sur la chaussée.

Mariette était suffoquée. Les passants, rares heureusement, se retournaient amusés et un peu scandalisés. Mais, étaient-ce bien les enfants Saint-Clair qui se conduisaient d'une façon aussi bruyante dans la rue ? Ils n'en revenaient pas. Bon, voilà Suzanne qui se cache derrière un bec

de gaz et qui bondit en poussant un cri perçant lorsque ses cousins arrivent près d'elle.

« Seigneur ! Marie ! Joseph ! s'écrie la pauvre Mariette désespérée, mes petits si bien élevés ! »

Et voilà que Nicolas, enchanté de tant de choses inattendues, et trouvant bon d'imiter cette cousine si amusante, prend ses jambes à son cou et se met à sa poursuite. Nicolas ne s'arrête que devant la porte de la maison de tante Stéphanie, vieil hôtel de la place Crillon. Les deux enfants riaient à gorge déployée. Suzanne avait ses cheveux au vent et Nicolas son col de travers. Horreur ! horreur ! La vieille Mariette, lorsqu'elle les rejoignit, étouffait de colère et d'indignation.

« Petite désobéissante, vilaine petite fille ! insupportable démon ! Vos cheveux !... Votre col, Nicolas !... Eh bien, est-il possible d'entrer ainsi chez M^{me} de Magloure ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que diraient monsieur et madame !

– Mais ne criez pas comme cela ! s'écria Suzanne en tapant du pied, nous entrons chez une fée.

– Une fée ? Elle est folle, cette petite.

– Mais non, ne t'en occupe pas, Mariette, dit Pierre, et entrons chez tante Stéphanie. Toi, Nicolas, voilà ton col remis droit, mais au retour tu me donneras la main. »

Un vieux domestique ouvrit la porte.

« Ah ! Messieurs arrivent bien. Madame parlait de ces messieurs. Ces messieurs veulent-ils entrer ? Ah ! voilà la cousine de ces messieurs, sans doute ?

– Oui, dit Suzanne en le regardant fixement. Et toi, vieux bonhomme, as-tu vu aussi les fées ?

– Mademoiselle... je...

– C'est bon, tu ne sais plus, tu es trop vieux...

– Oh ! oui, mademoiselle, je suis trop vieux. Si ces messieurs veulent entrer chez madame... »

Et le domestique à cheveux blancs, toujours cérémonieux, ouvrit à deux battants la porte d'un immense salon où tout au bout, assise dans une bergère, se tenait M^{me} de Magloure.

« Ma tante, dit Pierre en s'avançant, je vous

amène notre petite cousine Suzanne, papa n'a pu le faire lui-même avant son départ. »

Pierre avait pris la main de Suzanne, ses frères s'étaient avancés derrière lui.

M^{me} de Magloure était une très vieille dame à cheveux blancs. Elle portait une robe de soie noire. De belles bagues ornaient ses doigts, une broche en or retenait le col de son corsage et elle avait au cou une superbe chaîne d'or qui retenait un face-à-main d'écaille blonde. Sur une petite table, placée à sa droite, étaient réunis un bouquet de fleurs, deux ou trois bonbonnières, un livre et des lunettes.

Suzanne, à sa vue, fut saisie d'admiration et elle pensa immédiatement qu'elle était une fée ou avait dû l'être autrefois.

« Bonjour, mon enfant, soyez la bienvenue. J'espère que vous vous trouverez heureuse parmi nous, surtout avec mes neveux qui sont de si parfaits petits garçons.

– Madame, est-ce vous qui avez été la marraine de Cendrillon ? »

M^{me} de Magloure saisit son face-à-main et regarda la fillette avec surprise.

« Marraine de Cendrillon ? Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, oui, s'écria avec impatience Suzanne. Nicolas m'a dit que vous étiez une fée.

– Oh ! je comprends. Il a voulu dire que je connaissais bien les fées, que je racontais leurs histoires. N'est-ce pas, Nicolas ?

– Mais oui, ma tante.

– Dieu que ces garçons sont bêtes ! Ils expliquent tout de travers. »

Suzanne prit une figure boudeuse et mécontente.

M^{me} de Magloure souriait. Elle regardait attentivement avec son face-à-main la fillette assise en face d'elle ; Suzanne n'était pas intimidée, mais elle ne faisait ni grimaces ni gestes désordonnés.

« Vous ne vous ennuyez pas trop sans vos parents, mes chéris ? demanda M^{me} de Magloure.

– Oh ! si, beaucoup, ma tante. Heureusement que leur absence ne sera pas longue et que nous avons Suzanne.

– Est-ce que vous vous entendez bien avec vos cousins ?

– Très bien, madame, mais il y a M. Rouzerolle.

– Qui est M. Rouzerolle ? demanda la vieille dame.

– Notre précepteur, répondit vite Pierre.

– Un pédant, madame, je vous assure... Et puisque vous êtes fée, ne pourriez-vous pas le changer en... en... Eh bien, en petit cochon par exemple ?... »

Les quatre cousins ne purent s'empêcher de rire et M^{me} de Magloure sourit légèrement. La vieille dame pensa qu'il fallait faire quelques remontrances à cette fillette un peu trop délurée vraiment.

« Ma petite fille, je crois que vous ignorez ce que c'est que la discipline ; il faut être plus raisonnable et obéir à ceux à qui vous êtes

confiée, surtout quand vos parents sont absents. Je vous verrai avec plaisir, si vous êtes bien sage...

– Oh ! madame, avec vous, je serai toujours douce et gentille, s'écria Suzanne impétueusement.

– Alors, je vous raconterai des histoires de fées, répondit M^{me} de Magloure en riant, et si vous êtes sage... je vous changerai en... en quoi voudriez-vous être changée ?

– Oh ! madame, en oiseau, afin de monter tout en haut des arbres et voir le ciel et, très loin, la mer...

– En attendant, vous allez goûter... Martin va vous conduire à la salle à manger.

– Martin ! Martin, votre vieux domestique s'appelle Martin... Comme un âne ! s'écria Suzanne en éclatant de rire.

– Suzanne, dit M^{me} de Magloure d'un air sévère, je vous défends de vous moquer ainsi des gens, et particulièrement de mon vieux serviteur.

– Madame ! Madame ! Pardonnez-moi – et

surtout pour me punir ne me changez pas en crapaud ou en vipère.

– C'est bon ! mais ne recommencez pas. »

Les enfants, sous l'œil de Mariette et du vieux Martin, goûtèrent avec appétit.

Un peu avant la fin du goûter, Suzanne, qui pourtant était gourmande, se glissa hors de la salle à manger et se dirigea vers le salon. Elle frappa un léger coup à la porte. N'entendant pas de réponse, elle se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre la poignée, tourna tout doucement le loquet et ouvrit la porte. Elle pénétra dans le salon et regarda. M^{me} de Magloure, la tête appuyée sur sa main, contemplait les arbres du jardin. Des oiseaux voltigeaient d'une branche sur l'autre en poussant de petits cris aigus.

Suzanne atteignit sur la pointe des pieds le fauteuil de M^{me} de Magloure.

« Ils sont joyeux, dit la fillette en désignant les oiseaux, sûrement ils vous appellent. »

M^{me} de Magloure tressaillit en entendant la voix de Suzanne.

« C'est vous, ma petite fille ? Vous avez fini de goûter ?

– Oh ! oui, madame, j'aime mieux être avec vous.

– Mais je suis bien vieille !

– Oh ! non... je veux dire, vous êtes si belle.

– Non ! non, répondit M^{me} de Magloure en caressant les cheveux de Suzanne ; mais vous avez envie de causer avec moi ? »

Suzanne hocha la tête en signe d'affirmation.

« Eh bien, asseyez-vous là, sur ce tabouret, et dites-moi ce que vous avez sur le cœur. »

Suzanne ouvrit la bouche pour dire : « Comment savez-vous que j'ai quelque chose à vous confier », mais elle sourit : « Bien sûr qu'elle le sait, puisqu'elle est une fée ! »

« Voilà : d'abord, il y a mes cousins qui sont empotés... Attendez... ils sont très, très gentils, très polis... très bien élevés, oh ! ça ! pas comme moi... Alors quand je les vois sages, sages, faisant bien leurs devoirs, se lavant les mains avant les repas, ne se faisant jamais une tache d'encre sur

les doigts, ne mangeant jamais trop de confiture, ni trop de bonbons, ne courant pas dans la rue, ne se décoiffant jamais, alors vous comprenez, madame la Fée, moi, j'ai envie de tirer mes cheveux, de courir après les chats dans la rue, de faire des pâtés sur mes cahiers, de salir mes mains...

– Oui, oui, je comprends, chérie, et...

– Attendez, continua Suzanne en joignant ses petites mains sur les genoux de M^{me} de Magloure, quand je suis avec vous j'ai envie d'être sage, tranquille, obéissante, autant que mes cousins... Oui... c'est ça.

– C'est parce que vous êtes une petite fille un peu vive, un peu indisciplinée.

– Non ! C'est surtout parce que vous, vous n'êtes pas pédante comme M. Rouzerolle, majestueuse comme M^{lle} Moule, bête comme Mariette... Antoine seul est gentil, et il fait mes trente-six mille volontés. »

M^{me} de Magloure sourit malgré elle.

« Alors, continua Suzanne, voilà, je voudrais

venir habiter ici, dans votre palais... Je serais si sage, si tranquille que vous ne vous apercevriez même pas de ma présence. Je resterais assise ici sur ce tabouret et je vous regarderais toute la journée. Je ferais vos commissions et quand le vieux Martin serait fatigué, je vous porterais moi-même votre dîner. Oh ! je vous en prie, ne dites pas non...

– Ma chérie, je ne puis vous prendre pendant l'absence de votre oncle et de votre tante. Mais, voilà...

– Oh ! madame, je resterai donc toujours méchante !

– Non ! non ! jamais de la vie. Au contraire. Écoutez-moi, nous allons faire un pacte, vous savez ce que c'est ?

– Non, répondit Suzanne.

– C'est une promesse réciproque. Bon. Alors, moi, de mon côté, je vous promets, quand M. et M^{me} Saint-Clair reviendront, de leur demander que vous veniez passer un mois chez moi.

– Oh ! quel bonheur !

– Seulement, de votre côté, vous allez me promettre d’être sage et d’obéir à M^{lle} Moule, à M. Rouzerolle, à Mariette.

– Même quand ils me demandent des choses bêtes ?

– Ils ne vous demandent rien de semblable, voyons ! En tout cas, pour l’instant, voulez-vous me promettre d’obéir ?

– Oui... oui... je vous promets, mais je viendrai ici ?

– Oui, ma chérie », répondit M^{me} de Magloure en attirant Suzanne vers elle.

La petite fille se pencha et M^{me} de Magloure l’embrassa tendrement. À ce moment la porte du salon s’ouvrit et les petits Saint-Clair vinrent prendre congé de M^{me} de Magloure.

Sur le seuil de la porte, Suzanne se retourna et envoya un baiser à la vieille dame.

Lorsqu’ils furent dans la rue, Suzanne, après avoir fait quelques pas, confia tout bas à son cousin Nicolas : « Dis donc, je suis sûre, tu entends, sûre que Martin, c’était un âne ; c’est

pourquoi la fée l'a transformé en serviteur et c'est pourquoi elle l'appelle Martin...

– Tu crois ? interrogea anxieusement Nicolas.

– J'en suis certaine... Mais, chut ! ne le dis à personne, tu entends, à personne, car ta tante me changerait en grenouille... Tu me le promets ? »

En prononçant ces mots, Suzanne serrait avec force le bras de Nicolas.

« Tu es sûre de ce que tu dis ? demanda-t-il encore à l'oreille de sa cousine.

– Oh ! oui. N'as-tu pas vu son air lorsque j'ai crié et les gros yeux qu'elle m'a faits ?

– Oui, oui, dit Nicolas, pensivement...

– Tu sais, je n'ai peur de rien... mais devant elle je tremble...

– Que chuchotez-vous donc tous les deux ? demanda Pierre en se rapprochant de sa cousine.

– Rien... rien... qui t'intéresse », répondit Suzanne en se mettant à courir avec Nicolas.

Elle arriva la première devant la maison des Saint-Clair, se pendit à la sonnette et la tira si fort

que des drelin ! drelin ! drelin ! résonnèrent dans toute la maison.

Effarés, Antoine et M. Rouzerolle se trouvèrent tous les deux ensemble à la porte, tremblant qu'un accident ne fût arrivé aux enfants.

Mais ils ne trouvèrent que Suzanne, qui riait aux éclats, et Nicolas, qui avait perdu son béret dans la rue tandis qu'il courait avec sa cousine. M. Rouzerolle prit une figure sévère.

« Nicolas, est-ce vous qui avez sonné de cette manière ?

– Non, non, monsieur Rouzerolle, s'écria Suzanne en riant, il n'y a qu'une mal élevée comme moi qui puisse faire une chose pareille. Alors, ne grondez pas Nicolas qui est déjà assez penaud de m'avoir suivie.

– Je vous loue de votre franchise, Suzanne, dit M. Rouzerolle, aussi je ne vous gronderai pas...

– Me gronder ? oh ! mais non, sans cela...

– Sans cela ?...

– Je me vengerais. »

En prononçant ces mots, Suzanne passa sous le bras de M. Rouzerolle, traversa l'antichambre en courant, monta l'escalier quatre à quatre et s'enferma dans sa chambre, au grand effroi de Mariette.

Mais ses cousins ne s'inquiétèrent pas d'elle, car, pendant leur absence, il était arrivé une longue lettre de leur père. Elle était adressée à MM. Saint-Clair ; « Messieurs » c'étaient eux quatre ! Quelle joie et quel bonheur ! car ils ne recevaient jamais de lettres. On allait enfin avoir des nouvelles de leur cher papa, de leur chère maman dont ils ne s'étaient encore jamais séparés.

Ils s'assirent tous les quatre sur leurs chaises, tandis que Pierre prenait la lettre, la décachetait et en commençait la lecture. M. Rouzerolle avait voulu s'éloigner, mais les enfants lui avaient demandé de rester avec eux.

Puis, Mariette et Antoine se glissèrent doucement dans la pièce. Ne s'intéressaient-ils pas eux aussi au voyage de leurs bons maîtres ?

Au bout d'un instant, voyant que personne ne

venait la chercher, Suzanne, à pas de loup, descendit l'escalier, ouvrit la porte de la bibliothèque où se trouvaient réunis ses cousins, passa sa tête dans l'entrebâillement et écouta.

Pierre lisait :

« Mes enfants... Comme notre voyage durera plus longtemps que nous ne pensions, nous nous décidons à vous faire partir pour la Camargue avec M. Rouzerolle à qui j'écris. Nous vous confions à Mariette et à Antoine, qui sauront prendre toutes les dispositions nécessaires et dirigeront la maison. (Ici, Mariette, très émue, se moucha « bruyamment.) Vous vous installerez dans notre propriété des Tamaris, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, comme si nous étions avec vous. Vous serez en vacances ; vous travaillerez chaque jour un peu, selon ce que réglera M. Rouzerolle, et le reste du temps vous vous amuserez comme bon vous semblera. Je vous recommande d'être toujours aussi sages et obéissants que vous l'êtes avec votre maman et moi, afin que nous trouvions à notre retour mes chers petits garçons toujours très raisonnables

et... »

« Hi ! hi ! hi ! Oh ! oh ! oh ! ils ne changeront jamais ! s'écria Suzanne de la porte.

– Tu écoutes ? dit Pierre. Viens donc, il y a quelque chose pour toi... »

« Que la petite Suzanne devienne parfaitement douce et obéissante, qu'elle trouve auprès de ses cousins toute l'affection de grands frères... »

« Oh ! oh ! oh !... »

– Pourquoi ris-tu ? demanda Pierre scandalisé.

– Ah ! ah ! ah ! parce que je trouve ça joliment amusant d'aller à la campagne, moi... On va pouvoir sortir, courir.

– Tu ne fais pas même attention à ce que papa dit d'affectueux pour toi.

– Oh ! ce que vous êtes ennuyeux tous. Je t'aime... tu m'aimes... Je suis sage... Tu es sage... Ils sont sages... Oui, Mariette, oui, papa, oui, maman... Oh ! quels garçons ! »

Suzanne, tout en parlant, imitait la voix de ses cousins et elle était tellement drôle que M. Rouzerolle ne put s'empêcher de sourire.

V

Aux Tamaris.

Suzanne s'est beaucoup amusée pendant que s'effectuaient les préparatifs de départ pour les Tamaris. Tandis que ses cousins continuaient à aller au lycée, elle ne quittait pas Mariette qui, aidée d'Antoine, faisait les malles et rangeait la maison. On dépendait les rideaux, on mettait des housses sur les meubles, on fermait les armoires et on descendait de grandes malles du grenier.

Le voyage devait se faire en automobile. Les bagages prendraient le train avec Antoine. Les Tamaris, la propriété que possédait la famille Saint-Clair, se trouvait, en Camargue, près des Saintes-Maries-de-la-Mer, c'est-à-dire à soixante-dix kilomètres environ d'Avignon. En partant le matin, point trop tôt, on pourrait être, après avoir déjeuné à Arles, dans l'après-midi aux Tamaris.

M. Rouzerolle avait pensé que cette manière de voyager était, non seulement la plus rapide, mais aussi la plus sûre quand on avait la charge d'un petit démon tel que Suzanne.

La fillette faisait beaucoup moins de bêtises depuis que le départ avait été décidé. Elle avait été chez M^{me} de Magloure pour lui dire adieu et lui renouveler sa demande de venir chez elle au retour des Tamaris. Elle avait voulu porter à la vieille dame un beau bouquet de roses cueillies dans le jardin. Mariette avait permis de prendre les roses de « Madame » puisqu'on allait partir, et M^{me} de Magloure avait été très touchée de l'attention de Suzanne.

M^{lle} Moule avait remis à M. Rouzerolle un plan d'études pour Suzanne, espérant qu'il parviendrait à la faire travailler au moins une heure par jour. Mais Suzanne avait déclaré à M. Rouzerolle qu'elle ne travaillerait pas aux Tamaris puisqu'on était en vacances et qu'elle voulait seulement se baigner et courir dans la Camargue. En lui-même, le professeur pensait bien que tant que M. et M^{me} Saint-Clair ne

seraient pas là, il n'obtiendrait rien de la petite indisciplinée.

Le jour où elle fit cette belle déclaration de ne rien faire aux Tamaris, M. Rouzerolle demanda :

« J'espère que vous connaissez l'histoire du pays où nous allons, et pourquoi il a reçu le nom de Saintes-Maries-de-la-Mer ?

– Oui, monsieur le professeur, je le sais, répondit Suzanne d'un air digne, mon cousin Pierre, qui sait tout, m'a raconté comment Marie, sœur de la Sainte Vierge, Marie Salomé, mère d'un des apôtres dont je ne me rappelle plus le nom...

– Saint Jacques le Majeur.

– C'est ça... et puis Jean, Lazare, Marie Madeleine... mais pas celle de Jésus-Christ.

– Bravo, Suzanne !

– Ah ! vous êtes joliment étonné que je sache si bien cette histoire ?

– Mais non ! mais non ! dit en souriant le précepteur, continuez.

– Enfin, ils étaient beaucoup... Il y avait aussi saint Maximin et puis une vieille servante noire, Sarah.

– L’histoire ne dit pas qu’elle était vieille, je crois même que c’était la plus jeune de toutes.

– Peut-être... enfin, ils sont venus de Judée, dans une barque, parce qu’on les persécutait ; ils ont débarqué là... où nous allons... Ils y ont bâti des huttes et y sont restés jusqu’à leur mort. Ils sont tous enterrés dans l’église des Saintes-Maries et...

– Et ?

– Et les bohémiens, les gitanes de tous les pays viennent chaque année en pèlerinage sur le tombeau de Sarah qui est leur patronne.

– Les gitanes élisent leur reine dans la crypte où est le tombeau de Sarah.

– Ah ! ça doit être joliment amusant. Est-ce que nous verrons ce pèlerinage ?

– Non, car il a lieu les 24 et 25 mai.

– C’est dommage... Nous le verrons l’année prochaine. Je demanderai à tante Marie et à mon

oncle de nous y conduire... Je suis sûre, ajouta la fillette, que mes empotés de cousins n'ont jamais eu envie de voir les bohémiens, les ours, les singes, les roulottes, les musiques et tout ça.

– Mais vous oubliez que vos cousins ne sont pas en vacances à cette époque de l'année.

– Non, monsieur Rouzerolle, je ne l'oublie pas, mais je n'oublie jamais non plus que mes cousins sont des empotés ! »

Là-dessus Suzanne se sauva pour aller aider Mariette à emballer ses robes et ses jouets dans sa malle.

Le voyage d'Avignon aux Saintes-Maries se fit sans accident. Suzanne s'amusa beaucoup de la rapidité avec laquelle l'auto franchissait les distances. Le vent soufflait sur ses boucles qu'elle n'avait pas voulu couvrir, au grand effroi de Mariette qui prétendait que la petite allait attraper un rhume ; mais elle avait déclaré qu'avec sa grand-mère elle voyageait toujours ainsi et qu'elle était habituée à recevoir sur sa tête le vent le plus déchaîné.

« Je ne me suis jamais enrhumée pour ça. Même un jour, j'avais gardé un feutre, par hasard, eh bien ! le lendemain j'ai eu le plus gros rhume de ma vie, tu entends, vieille tou...

– Chut ! pas ce vilain mot à Mariette, Suzanne, tu sais bien, interrompit Pierre en enfonçant sa casquette jusqu'aux oreilles.

– Oui, révérend prêcheur », répondit Suzanne en se redressant bien droite afin de recevoir un peu plus de vent sur la figure.

M. Rouzerolle avait eu soin de placer dans le fond de la voiture Mariette et les trois plus petits enfants, dont Suzanne. Lui s'était assis devant, avec Henri à côté de lui. Pierre s'était placé à côté d'Antoine qui conduisait. Il était donc impossible à Suzanne d'échapper à la surveillance de Mariette et du précepteur.

On fit halte dans un hôtel d'Arles pour le déjeuner. Selon leur habitude, les quatre petits garçons furent corrects et bien élevés. Suzanne voulut commettre quelques petites extravagances. Mais M. Rouzerolle veillait et, malgré elle, le ton et le regard du précepteur l'intimidèrent

suffisamment pour que ses velléités d'indépendance ne pussent se donner libre essor.

La traversée de la Camargue où paissent de nombreux troupeaux de chevaux, de taureaux, excita l'enthousiasme de Suzanne qui aurait bien voulu s'arrêter pour caresser une belle jument baie aux côtés de laquelle gambadait un petit poulain sur ses jambes frêles.

La villa des Tamaris était située à environ cinq cents mètres de la mer, à gauche du bourg des Saintes-Maries, au milieu d'un bouquet de grands tamaris. Son jardin était entouré de fils de fer tendus sur des pieux s'élevant à un mètre à peine, de sorte que, de la maison, il semblait n'y avoir aucune barrière entre le jardin et la belle Camargue qui s'étendait au loin à perte de vue. La maison elle-même n'avait qu'un étage ; le rez-de-chaussée était élevé de quelques marches au-dessus du sol.

La chambre destinée à Suzanne se trouvait à côté de celle de sa tante. Mariette, d'un commun accord avec M. Rouzerolle, y installa son lit afin d'être près de la petite fille.

Suzanne et ses cousins parcoururent toute la maison, dès leur arrivée, mais la fillette était bien fatiguée par le voyage et, en sortant de table, Mariette dut la prendre dans ses bras pour la monter dans sa chambre, la déshabiller et la mettre dans son lit.

« Mariette, surtout laisse la fenêtre ouverte. Je veux voir les étoiles dans ce beau ciel transparent... Mariette... laisse... que je... voie... les étoiles. »

Et Suzanne tomba endormie sur son oreiller.

VI

Premières désobéissances.

Toute la maison est endormie, car la chaleur est très forte, et Suzanne a envie de faire des bêtises. Elle regarde de tous les côtés cherchant évidemment ce qu'elle pourrait inventer. Elle n'a pas du tout sommeil.

La vieille Mariette, tout de suite après le déjeuner, est montée se reposer dans sa chambre, recommandant aux petits garçons de rester tranquilles jusqu'à ce que l'air se soit légèrement rafraîchi et que l'on puisse aller se promener dans la campagne.

M. Rouzerolle a disparu ; Pierre a pris un livre et, mollement assis sur le canapé d'osier du hall, il lit sans lever les yeux. Henri est couché à plat ventre sur la mosaïque ; Louis est allé dans sa

chambre, sans doute pour dormir ; Nicolas essaie d'attraper des mouches et Suzanne, étendue sur le tapis, regarde le plafond d'un air méditatif. Il règne un grand silence ; les deux chiens eux-mêmes font la sieste sur les dalles, les pattes bien allongées, pour profiter de la fraîcheur de la pierre. Et lorsque l'endroit où ils se sont couchés se réchauffe sous eux, ils se lèvent lentement et vont un peu plus loin chercher une place plus fraîche.

Tout à coup Suzanne tourne sur elle-même pour se rapprocher de Nicolas, qui est devenu tout à fait son ami.

« Psitt, psitt ! Dis donc...

– Quoi ? Que veux-tu ?

– On étouffe ici.

– Oh ! oui.

– Dis donc, si on sortait... Il ne ferait pas plus chaud dehors.

– Que fera-t-on ?

– Tu vas voir, viens, j'ai une idée étonnante. »

Nicolas se leva d'un bond. Du moment que Suzanne avait une idée, on ne s'ennuierait pas. Henri l'imita. Au bruit que firent les trois enfants, Pierre leva les yeux de son livre.

« Eh ! Où allez-vous ? Si vous sortez, vous allez faire sûrement quelque sottise, attendez donc un moment qu'il ne fasse plus aussi chaud...

– C'est bon ! C'est bon ! s'écria Suzanne en riant, tu crois que c'est drôle de sortir avec toi, escortés de ton cher Rouzerolle, suivis de la vieille Mariette, surveillés par le bon Antoine. Pas moyen de rien faire... Mais écoute, nous allons être bien sages et rester là devant la maison ; sois tranquille, nigaud...

En disant cette dernière phrase, Suzanne entrouvrait la porte-fenêtre, faisait passer Henri et Nicolas. Après avoir fait un magistral pied de nez à son cousin, elle disparut. Les deux chiens s'étaient levés et s'étaient glissés par la porte-fenêtre entrebâillée. Après tout, se remuer était plus amusant que de rester enfermés.

Il y a huit jours que les quatre Saint-Clair, leur cousine Suzanne, accompagnés de M.

Rouzerolle, de Mariette et du vieil Antoine, sont aux Tamaris.

Or, ce jour-là, au déjeuner, M. Rouzerolle avait recommandé aux enfants de ne pas franchir les fils de fer qui entouraient la propriété sans sa permission, et cela sous aucun prétexte. Les quatre petits garçons avaient promis d'obéir ; Suzanne avait hoché la tête et le précepteur avait été obligé de se contenter de cette demi-assurance ; mais Mariette, en elle-même, avait résolu de ne pas quitter de l'œil le « petit démon ».

Pour l'instant, le « petit démon », suivi de ses deux cousins, est dans le jardin. Suzanne a un air doux et tranquille.

« Nous allons faire des bouquets de fleurs, dites, jeunes goujons.

– Pourquoi nous appelles-tu goujons ? demande Henri.

– Je ne sais pas... comme je dirais canetons, ou serins, ou poussins.

– C'est bête ce que tu dis.

– Pas si bête que vous quatre réunis.

– Qu'est-ce qui te fait croire que nous sommes bêtes ?

– Parce que vous ne savez pas monter aux arbres, ni vous approcher d'un cheval, ni courir en liberté, ni sortir seuls, ni aller près de la mer sans être accompagnés d'une bonne, d'un domestique, d'un précepteur, d'un...

– Mais nous savons nager, nous savons courir, nous...

– Non, non, non, vous ne savez rien... parce que vous ne pouvez faire aucune de ces choses tout seuls... voilà. »

Suzanne s'était assise dans l'herbe et, couchée sur le dos, elle arrachait toutes les fleurs qui l'entouraient et les jetait sur la tête de Nicolas.

Celui-ci se leva, croisa ses bras et, d'un air indigné, s'écria : « Écoute, tu m'injuries. Dis une chose et tu verras que je la ferai...

– Tu es trop petit...

– Et moi, suis-je trop petit ? demanda Henri.

– Non, mais...

– Il n’y a pas de mais... Parle donc.

– Eh bien, dit enfin Suzanne, après s’être gratté le bout du nez avec un brin d’herbe, tu vois cet arbre-là, qui est en dehors des fils de fer, grimpe jusqu’à ses premières branches et cueille-moi une feuille, là, celle qui pend tout près de la grosse branche. Comprends-tu ? Réponds donc.

– Tu me demandes une chose impossible...

– Pourquoi impossible, poule mouillée ?

– Henri n’est pas une poule mouillée, s’écria Nicolas en se dressant devant Suzanne d’un air courroucé.

– Hé ! hé ! hé ! Que tu es drôle, petit bout d’homme ! Ce n’est pas à toi que je parle, mais à Henri... Parle donc, nigaudin.

– Je ne peux pas monter à cet arbre parce qu’il est en dehors des fils de fer et que j’ai promis ce matin...

– Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne, celle-là ! J’ai promis ! J’ai promis !... Mais, petit cruchon, l’arbre est tout près des fils de fer ; ce n’est pas

sortir du jardin que de monter à cet arbre collé à la barrière.

– Tu crois ?

– Bien sûr. Du reste, si tu ne veux pas, c'est moi qui vais monter. Tu n'es pas un homme, mais un bébé, un lièvre tremblant.

– Non, non, s'écria Henri en tapant du pied, je ne suis pas un bébé, ni une poule mouillée, ni un lièvre tremblant... Tu vas voir !...

– Ah ! ah ! Nous allons voir...

– Tiens, je quitte ma veste et... »

En disant ces mots, Henri enlevait sa veste, relevait les manches de sa chemise et, se glissant sous les fils de fer, il passa dans la partie du bois où il était interdit aux enfants d'aller.

Henri n'était pas très grand, mais il était souple et adroit. En quelques instants il fut en haut de l'arbre.

« Tu vois, cria-t-il à sa cousine, que je n'ai pas peur.

– Oui, je vois, dit tranquillement Suzanne. Tu

peux descendre maintenant. Je n'ai pas besoin de la feuille.

– Oh ! je peux la prendre... »

Tout en descendant avec agilité, Henri saisit une petite branche et, sautant à terre, il la tendit à sa cousine.

« Merci, tu es très gentil. Tu vois que le monde ne s'est pas écroulé parce que tu as franchi la barrière, et personne ne t'a vu. Maintenant, moi, j'ai envie de savoir un peu ce qui se passe derrière ce bouquet d'arbres. Restez tous les deux ici ; je reviens dans un instant.

– Non, ne va pas toute seule ; je vais aller avec toi.

– Moi, aussi...

– Oui... On ira vite, très vite », s'écria Suzanne ravie d'entraîner ses cousins.

Suzanne, Henri et Nicolas rampent sous les fils et les voilà tous les trois dans le pâturage qui s'étend au-delà du jardin. Ils courent vite, car ils veulent revenir tout de suite ; les petites jambes de Nicolas ont de la peine à suivre Suzanne et

Henri. Enfin, ils arrivent au petit bois. Ils le contournent, et, tout à coup, s'arrêtent net en poussant un cri de surprise :

« Oh ! le gentil petit poulain ! »

Un poulain bai clair se tenait juste à côté de sa maman, une jolie jument, dont les poils avaient une teinte plus foncée que celle de son fils. La mère ne bougea pas à la vue des enfants ; elle continua à paître tranquillement mais la jeune bête sembla effrayée et se colla au flanc de sa mère.

« Petit ! petit ! n'aie pas peur... Petit, psitt, psitt. Viens vers moi – petit, petit ! » Suzanne s'avancait à pas lents en tendant sa main. Le poulain courut de l'autre côté de sa maman.

Henri et Nicolas se tenaient à distance. Ils n'avaient pas peur, mais l'audace de Suzanne les stupéfiait et, comme ils étaient des petits garçons très obéissants, leur conscience leur reprochait ce qu'ils venaient de faire et ils auraient bien voulu ne pas être là.

« Eh bien, venez donc avec moi. Tenez, je vais

caresser la mère, elle est moins sauvage que son fils. »

Tout en parlant, Suzanne s'approcha de la jument qui leva la tête et regarda la fillette sans être effarouchée. Suzanne, hardiment, fit encore un pas en avant et passa sa petite main sur le museau de la bête qui continua à brouter. Un tel exploit ne pouvait qu'exciter les deux garçons à l'imiter, car, au fond, ils éprouvaient un peu de honte d'être devancés par une fille dans des actions si courageuses. Henri voulut donc aussi caresser la jument, mais, au moment où il allongeait le bras, énervée par une mouche, elle fit un brusque mouvement. Nicolas, qui suivait son frère, recula brusquement ; il buta contre une pierre et tomba presque dans les jambes du poulain. Henri s'élança pour aider son frère à se relever, effrayé à l'idée qu'il pourrait recevoir un coup de pied. Suzanne se mit à rire, car Nicolas s'était prestement remis sur ses jambes, n'ayant aucun mal. Mais Henri était très ému.

« Rentrons, rentrons... Vite, vite. Si Nicolas avait reçu un coup de pied ! Oh ! c'est horrible de

penser à ce qui aurait pu arriver. Jamais plus je ne sortirai avec toi.

– Oh ! que tu es bête, mon pauvre garçon. Nicolas a été un maladroit de tomber par terre. Il ne s'est pas fait de mal. Enfin !... tu n'as pas caressé le cheval comme moi.

– Oui, mais je le touchais presque quand Nicolas est tombé.

– Tu n'es pas hardi et lesté pour un garçon. »

Henri commençait à être vraiment piqué par les remarques et les manières de sa cousine. Il était encore trop petit pour discerner ce que ses propos contenaient de moquerie ou de vantardise ; il pensa qu'il demanderait à Pierre comment on devait agir avec une personne aussi extraordinaire que la petite cousine.

Au moment où les trois enfants rentraient dans le jardin, Suzanne, d'un air décidé, s'écria ;

« Je pense que vous n'allez pas être assez benêts pour raconter nos aventures à Pierre et à Louis. Tout ceci doit être caché. Du reste, nous n'avons rien fait d'extraordinaire que de caresser

le bout du nez d'un cheval !

– Le bout du nez d'un cheval, c'est bien cela...
Oh ! oh ! oh ! » se mit à répéter Nicolas en riant.

Les enfants avaient atteint le perron. Il faisait encore chaud. Personne dans la maison n'avait bougé en leur absence...

C'est ainsi que chaque jour, après le déjeuner, tandis qu'on les croyait bien sagement étendus dans le jardin pour dormir, ou assis, en train de faire des bouquets, Suzanne, Nicolas et Henri prirent l'habitude de franchir les fils de fer et d'aller à l'aventure dans les pâturages qui entouraient la propriété.

Il ne faut pas croire que Mariette, M. Rouzerolle ou Antoine ne surveillaient pas les enfants. M. Rouzerolle, qui se réfugiait dans sa chambre, après le déjeuner, pour fumer une pipe tout en faisant une lecture, entrouvrait de temps en temps légèrement les persiennes et jetait un coup d'œil sur les enfants. Leur tranquillité lui semblait de bon augure et il se disait que Suzanne se montrait insupportable devant lui, surtout par fanfaronnade, afin d'étonner ses jeunes cousins.

Un jour, il fut obligé de s'absenter pour une affaire qui le rappelait à Avignon ; il partit donc de très grand matin afin de revenir le soir même. Il fit à Pierre quelques recommandations et lui demanda de ne pas quitter sa cousine, surtout après le déjeuner. « Car, à ce moment, dit-il, elle s'échappe toujours avec Nicolas et Henri, et on ne sait pas ce que peut inventer cette petite bonne femme. »

Les craintes de M. Rouzerolle n'étaient que trop justifiées. À peine Suzanne eut-elle avalé son dessert qu'elle s'écria :

« Hé ! dis donc, Henri, on va ramasser des fleurs et voir le petit Kiki.

– Oh ! oui, bien sûr ! s'écria Nicolas, la bouche pleine de confiture.

– Qu'est-ce que c'est que Kiki ? demanda Pierre.

– Voilà !... devine, répondit Suzanne en mettant ses deux doigts dans son nez.

– Suzanne, continua Pierre d'un air sérieux, ne mets pas tes doigts dans ton nez, ce n'est pas un

geste d'enfant bien élevé.

– Ah ! ah ! ah ! Quel ton ! Ah ! ah ! ah ! Ne mets pas tes doigts dans ton nez, ce n'est pas un geste d'enfant bien élevé !... Ah ! ah ! ah ! Tu ressembles vraiment à ton pédant de maître ! »

Suzanne était si drôle en imitant Pierre que ses cousins, excepté Louis qui paraissait tout à fait choqué, se mirent à éclater de rire.

« Tu es, en effet, une petite fille mal élevée, Suzanne. En tout cas, si tu sors, je sors avec toi...

– Tu verras alors qui est Kiki. »

Suzanne sauta à bas de sa chaise et, en passant dans la pièce voisine, elle tira la langue à son cousin.

Pierre fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Mais comme il se retournait, il surprit Nicolas faisant, lui, un pied de nez.

« Tu sais, Nicolas, c'est très laid, ce geste. Si papa ou M. Rouzerolle était là, tu serais puni.

– Mais, justement, nigaud, mon oncle n'est pas là, interrompit-elle. Alors on fait ce que l'on veut... On n'est pas grondé. »

Et la fillette se mit à tourner tout autour de la table en mettant sa petite main sur son nez. Pierre se tut et se plongea dans un livre. Louis regarda par la fenêtre.

Lorsque Suzanne vit que personne ne faisait attention à elle, elle ouvrit la porte-fenêtre, et, mettant son chapeau qui traînait sur un fauteuil, elle s'écria :

« Nicolas, Henri, allons voir Kiki ! »

Les deux garçons se levèrent d'un bond et rejoignirent leur cousine.

Pierre leva la tête. Il était très ennuyé. S'il disait à sa cousine et à ses frères de rester, aucun ne lui obéirait et s'il les accompagnait, il était convaincu que sa présence exciterait Suzanne qui ferait, sans aucun doute, les pires sottises. Il se décida à agir habilement en les suivant de loin, sans en avoir l'air. Il dut hâter sa marche pour ne pas les perdre de vue.

Il les vit franchir les fils de fer et courir dans la prairie ; il n'hésita pas, il bondit derrière eux et les eut vite rejoints. Il saisit le bras de Suzanne.

« Veux-tu ne pas sortir du jardin ! Tu sais bien que c'est défendu.

– Laisse-moi ! Laisse-moi !... Je ne suis pas forcée de t'obéir... Je veux... »

D'un mouvement brusque Suzanne échappa à son cousin, Pierre voulut parler à ses frères, mais ils se cachèrent en riant derrière les arbres.

Décidément, c'était la révolte, et le pauvre Pierre s'arrêta, désespéré. Il ne pouvait que surveiller les enfants de loin afin d'être à leur portée s'il leur arrivait un accident.

Bon ! voilà les chevaux ! Aujourd'hui, on en voyait au loin une quantité. Quelques-uns avaient l'air paisible, mais d'autres, au bruit que firent les enfants, levèrent la tête et, bondissant, se mirent à galoper à droite et à gauche, comme affolés.

Pierre, dans une course rapide, essayait de rejoindre sa cousine. Si ces malheureux enfants allaient recevoir une ruade d'un cheval !... Suzanne ne cessait de rire et poussait des cris sauvages.

« Tu vois ! tu vois ! Comme c'est amusant !

Hip ! hip ! hurrah ! Ils courent, les chevaux...
Tiens, les voilà tous partis », criait Suzanne en
courant dans tous les sens.

En effet, une partie des chevaux avait disparu ;
les uns étaient allés s'abriter dans un boqueteau,
les autres étaient si loin qu'on les pouvait à peine
distinguer.

Profitant de ce que Pierre regardait les
chevaux et retenait ses frères près de lui, Suzanne
bondit encore une fois et se mit à courir de toutes
ses forces, suivie d'Henri et de Nicolas.

Pierre se lance à sa poursuite. Mais elle a pris
de l'avance et voilà qu'elle pénètre dans le bourg
des Saintes-Maries. Elle suit la rue principale,
effrayant coqs, poules, chiens, chats, tous les
animaux enfin qui reposent à l'ombre des
maisons. La voilà sur la place de la vieille église,
crénelée comme un fort.

Pierre n'est pas loin d'elle. Mais brusquement,
arrivé à un tournant, il la perd de vue, s'arrête,
regarde à droite, à gauche. Plus personne !

Il se retourne pour appeler ses frères. Plus de

frères ! Ça, c'est étonnant.

Où sont-ils donc passés ? Pierre revient sur ses pas, regarde derrière un mur, sous un porche. Personne.

Il est perplexe. Va-t-il les chercher encore ? Oh ! non, ils lui ont fait une farce.

Il va revenir lentement et lorsqu'ils en auront assez, eux aussi prendront le chemin de la maison. Mais ne seraient-ils pas entrés dans l'église ? Il n'y avait pas songé.

Il saisit le loquet de la porte. Elle est fermée. Donc, les petits mystificateurs ne sont pas là. Pierre s'éloigne lentement ; il fait le tour de la vieille église et se trouve sur la place où chaque année viennent en pèlerinage les bohémiens de tous les pays. Mais, aujourd'hui, elle est déserte, cette place, grillée par le chaud soleil de cet après-midi de juillet.

Tout à coup, une petite pierre tombe sur le chapeau de Pierre, puis une autre, puis une troisième.

Pierre, étonné, lève la tête. Il ne voit rien.

Bon ! encore une pierre et un cri.

« Holà ! holà ! »

Pierre dresse le nez et qu'aperçoit-il là-haut ? Sur le chemin de ronde de l'église qui fut fortifiée autrefois afin d'offrir un abri à la population des Saintes-Maries en cas de débarquement des pirates barbaresques, Suzanne, Henri et Nicolas qui, entre les créneaux, agitent leurs chapeaux joyeusement ! Pierre sent son cœur se serrer. Jamais on ne leur avait permis de monter sur ce chemin de ronde d'où l'on peut tomber si facilement, sans être accompagnés par une personne qui leur tenait la main. Et encore, jamais par un temps pareil à celui d'aujourd'hui, car le vent souffle terriblement. Bon ! voilà un chapeau qui s'échappe des mains de Nicolas ou d'Henri et est emporté bien loin par l'air. Que va-t-il faire ? Rien. Le mieux est de revenir ; il est convaincu que dès qu'il sera rentré, Suzanne n'aura plus envie de rester sur le chemin de ronde, exposé au vent, et que ses frères la suivront. Mais il est ému. Il tremble qu'un accident n'arrive. Ses jambes se déroberent sous lui

et, tout pâle, il rentre aux Tamaris. Mariette l'attend sur le seuil de la demeure.

« Qu'as-tu, mon petit ? Tu es tout troublé. Il n'est rien arrivé aux autres ? »

– Non, non, dit Pierre, rien, mais... »

En quelques mots, il met Mariette au courant de l'équipée de Suzanne ; Mariette commence à maudire la petite fille, puis, à la prière de Pierre, elle prend un tricot et feint d'être tranquille. Elle ne quitte pas des yeux le chemin qui mène au bourg ; Louis aussi est terrorisé.

Enfin, des cris joyeux retentissent. Pierre pousse un « ouf » de soulagement.

Suzanne, Henri et Nicolas entrent bruyamment dans la pièce.

« Tu sais, Pierre, c'est magnifique de là-haut. On a une vue admirable sur la campagne et sur la mer. Pourquoi n'es-tu pas venu ? Tu avais peur ? »

– Non, mais je ne suis pas un désobéissant.

– Eh bien, tu vois, nous ne sommes pas morts ! » s'écrie Suzanne en se jetant dans un fauteuil.

Mais Pierre ne répond rien ; il est furieux.

Le soir, M. Rouzerolle rentra juste pour le dîner. On se mit à table. Pierre était encore pâle de son émotion ; Henri et Nicolas craignaient qu'il ne fit part à M. Rouzerolle des méfaits qu'ils avaient commis ; Suzanne riait sous cape.

« Eh bien, dit enfin le précepteur, qu'avez-vous fait aujourd'hui, mes enfants ? »

Personne ne répond.

« Vous n'êtes sortis ni les uns ni les autres ? Voyons, Pierre, qu'avez-vous fait ?

– Nous nous sommes promenés.

– Tous ensemble ?

– Excepté Louis qui est resté à la maison.

– Où êtes-vous allés ?

– Dans la campagne », répond Pierre, d'un air évusif.

M. Rouzerolle voit bien qu'on ne lui rend pas un compte exact de ce qui s'est passé. Il ne pousse pas plus loin son interrogatoire.

« Enfin, dit-il en souriant, avez-vous regretté

ma présence ? Souhaitez-vous que je m'absente souvent ?

– Non, répond Pierre gravement, je vous ai regretté et je souhaite que vous ne quittiez jamais les Tamaris. »

M. Rouzerolle a saisi. Il y a eu quelque chose de grave, que Pierre ne veut pas raconter pour ne pas être un rapporteur. Brave Pierre !

Le précepteur voit bien qu'il a éprouvé une forte émotion ; il ne le laissera plus seul. Suzanne a dû faire quelque folie et entraîner ses cousins avec elle.

Après un moment de silence, tout à coup, la fillette s'écrie :

« Eh bien, monsieur Rouzerolle, vous ne savez pas où nous sommes allés aujourd'hui ? Nous sommes montés sur le chemin de ronde de l'église des Saintes-Maries. »

VII

Provocations à l'indiscipline.

Maintenant, Suzanne ne peut, après le déjeuner, franchir les fils de fer. M. Rouzerolle la suit dans le jardin lorsque la fillette s'y rend. Il prend un livre, lit, mais seulement d'un œil ; l'autre ne perd pas la fillette de vue. Quant à Henri et Nicolas, ils manifestent un esprit d'indépendance qui fait frémir le précepteur, forcé de constater à quel point le mauvais exemple est contagieux. L'autre jour, Henri ne s'est-il pas avisé de grimper sur un arbre qui touche la maison, de s'avancer le long d'une branche et d'entrer dans sa chambre par ce moyen inusité ? M. Rouzerolle s'est fâché ; alors Suzanne lui a dit d'un ton sec :

« Vous êtes injuste, monsieur, en le grondant, puisque c'est moi qui lui ai dit de monter à

l'arbre et d'aller dans sa chambre me chercher un mouchoir que j'avais oublié.

– Mais, a répondu sévèrement le précepteur, il ne doit pas se plier à vos caprices. »

Là-dessus, Suzanne est sortie de la chambre et derrière la porte lui a, selon son habitude, adressé un pied de nez.

Nicolas, habitué maintenant à ce geste, l'exécutait sans cesse à tout propos à l'adresse de Mariette, d'Antoine, du facteur, du boulanger et même de M. Rouzerolle. À la suite de quoi, celui-ci avait puni le petit garçon. Scandale ! car, jusqu'alors, aucun petit Saint-Clair n'avait encouru la moindre punition.

Quant à Henri, lui, à quels exploits ne se livrait-il pas ? Suzanne l'excitait en lui disant que les garçons ne devaient avoir peur de rien, que les garçons devaient obéir aux filles. Et Henri, qui avait lu quantité de livres de chevalerie et qui, nouveau Don Quichotte, ne trouvait rien de plus beau que les chevaliers du Moyen Âge qui se battaient en portant les couleurs de leur « dame », exécutait sans réfléchir tout ce que Suzanne lui

commandait de faire. La maison commençait à être sens dessus dessous.

Appuyés contre les fils de fer, Suzanne, Nicolas et Henri s'étaient amusés pendant un instant à lancer des touffes d'herbe sur la croupe des chevaux qui bondissaient sous les projectiles. Puis, les chevaux partis, Suzanne eut une idée :

« Écoute, Henri, nous allons faire quelque chose de drôle, quelque chose qui nous permettra de franchir les fils de fer sans désobéir.

– Je ne comprends pas, dit Henri.

– Moi non plus, affirma Nicolas.

– Naturellement, parce que vous êtes des garçons... Écoutez-moi, vous allez vous asseoir par terre devant un des pieux. Henri va se mettre devant celui-ci, Nicolas devant celui-là, et moi devant ce troisième ; avec nos mains, nous gratterons la terre pour les déterrer... Pas complètement, afin qu'ils ne tombent pas tout de suite. Ensuite, nous irons vers les suivants ; alors, quand six ou neuf ou douze pieux seront déterrés, nous secouerons le tout et la barrière tombera et il

n'y aura plus de limites au jardin. Que dites-vous de mon idée ?

– Ça, s'écria Henri, c'est non seulement admirable, mais astucieux... Tu en as de l'idée ! »

En prononçant ces mots, Henri regardait sa cousine avec une véritable stupéfaction. Quant à Nicolas, il tourna sur lui-même en criant :

« Oh ! là là, c'est joliment plus amusant de faire des farces que d'être sage ! »

Comme le mauvais exemple est funeste !

Les trois enfants firent ce que Suzanne avait imaginé. Après un travail assez opiniâtre, douze pieux tombèrent à terre ; puis les enfants, tout en ayant l'air de cueillir des fleurs dans les herbes, revinrent près de la maison.

M. Rouzerolle tenait une lettre à la main. Il venait de la lire avec Pierre.

« Qu'avez-vous fait au fond du jardin ? demanda-t-il.

– Nous avons fait des petits tas d'herbes », répondit tranquillement Suzanne.

Et encore une fois Henri admira son astuce.

« Vos parents reviendront bientôt, mais ils seront précédés de votre cousin Montal qui arrivera après-demain. Ce sera très agréable pour vous tous, car c'est un gentil garçon.

– Qu'est-ce que c'est que ce cousin ? demanda Suzanne.

– Un cousin comme nous le sommes avec toi, dit Pierre. Il est le fils d'une sœur de papa.

– Je ne le connais pas. Quel âge a-t-il ?

– Paul Montal a quinze ans.

– Est-il un empoté comme les Saint-Clair ? demanda dédaigneusement Suzanne.

– Voyons, Suzanne... », dit sur un ton de reproche M. Rouzerolle.

À peine avait-il prononcé cette phrase qu'un cheval au petit galop traversa le jardin et, rencontrant un banc sur son passage, sauta par-dessus ; mais ses sabots de derrière heurtèrent un vase de marbre ancien qui ornait une allée et le vase fut brisé en mille morceaux.

Tandis que M. Rouzerolle poussait des exclamations d'étonnement, Suzanne appela ses cousins :

« Psitt ! Psitt !... Allons ! »

Nicolas et Henri ne se firent pas répéter cet appel deux fois. Ils se mirent à la poursuite de Suzanne qui courait de toutes ses forces vers le pâturage. Pendant ce temps, d'autres chevaux pénétraient dans le jardin, attirés par la belle herbe verte des pelouses et les fleurs des massifs. Les petits poulains piétinaient les plates-bandes et arrachaient les feuillages des vases. Antoine, aidé de Pierre et de M. Rouzerolle, voulut chasser les chevaux, mais ils n'y parvinrent pas ; d'ailleurs il était trop tard : le désastre était complet. Enfin, des gens attirés par les cris des habitants des Tamaris en se groupant et en manœuvrant habilement, parvinrent à faire sortir les chevaux du jardin. M. Rouzerolle put alors examiner les pieux qui gisaient à terre et il n'eut aucune peine à comprendre ce que les enfants avaient fait.

Avant de songer à remettre les choses en état, il fallait retrouver les fuyards.

M. Rouzerolle commanda à Pierre d'aller d'un côté, tandis que lui se dirigeait dans un autre sens ; Antoine, escorté de Louis, chercherait dans une troisième direction. Mais Suzanne et ses compagnons avaient pris de l'avance ; ils connaissaient du côté de la mer une vieille cabane en ruine devant laquelle ils avaient maintes fois passé, et où Suzanne était même entrée un jour.

« Nous allons nous tapir là, avait dit la fillette, et personne ne pourra nous trouver...

– Si on nous appelle, nous ne répondrons rien...

– On nous croira perdus...

– Les cheveux de M. Rouzerolle se dresseront sur sa tête...

– Et quand nous reviendrons...

– Ce soir très tard...

– Il sera obligé de nous pardonner.

– Oh ! moi, s'écria Suzanne, je m'en moque bien qu'il me pardonne ou non... Je lui ai fait une bonne farce.

– Quelle farce ? demanda Henri en ouvrant tout grands ses yeux.

– Écoutez... écoutez... vous entendez Antoine qui appelle ?

– Oui... mais dis-nous ta farce.

– Attendez... Le voilà, le vieil Antoine !... Chut !... »

Il y eut un moment de silence. Antoine appelait, appelait. Il avait chaud, s'essuyait le front, soufflait.

« Pauvre Antoine ! murmura tout bas Henri, si on lui parlait...

– Bêta ! s'écria Suzanne en lui serrant le bras avec force... Bon ! le voilà passé...

– Maintenant, raconte-nous ta farce à M. Rouzerolle, murmura Nicolas.

– Voilà. J'ai mis dans son lit un tas d'aiguilles de pin, cela le chatouillera cette nuit... Il ne pourra pas dormir... Demain il aura mal à la tête... Ce sera bien fait...

– Tu es méchante, Suzanne ! s'écria Henri... Je

vais prévenir M. Rouzerolle.

– Ah ! quel rapporteur !... Va, tu n'es plus mon cousin !

– Tu sais, on le sera quand même cousin et cousine ; ça ne dépend pas de toi. En tout cas, je ne suis pas un rapporteur, mais je ne veux pas que tu fasses souffrir les gens... Tu es drôle, mais...

– Va-t'en !... Laisse-moi tranquille, je reste avec Nicolas qui n'est pas si bête que toi...

– Non ; viens, Nicolas... Ne reste pas avec cette méchante Suzanne.

– Je veux rester avec Suzanne ; on s'amuse davantage avec elle.

– Allons, va rapporter... Va raconter à ton pédant de professeur, à tes nigauds de frères que...

– Je ne dirai rien... Je te l'ai dit : je ne suis pas un rapporteur. »

Henri sortit de la cachette et prit le chemin de la maison. Il était atterré et avait envie de pleurer. Oh ! jamais de la vie il n'aurait pleuré devant sa

cousine. Que faire, maintenant ? Oh ! tout simplement rentrer et se taire. Tant pis s'il était grondé. Après tout, il en avait assez de sa cousine et de ses inventions. Le jardin entier était saccagé et il savait que ses parents tenaient beaucoup au vase de marbre qui avait été brisé... Et puis il n'avait que du respect pour son professeur et ne pouvait comprendre qu'on se permît de lui faire des farces... Comment prévenir cela ?... Ah ! une idée. Avant de se coucher, il se glisserait dans la chambre de M. Rouzerolle et enlèverait de son lit toutes les aiguilles de pin. Soulagé après avoir pris cette résolution, il entra dans le jardin avec moins d'appréhension.

M. Rouzerolle, lui aussi, rouge et essoufflé, revenait vers la maison sans avoir retrouvé les enfants. Quand il vit Henri, il poussa un cri de soulagement.

« C'est vous, Henri ? Où est votre frère, votre cousine ?

– Monsieur, là... mais... je... vous...

– Voyons ! voyons ! Il ne leur est rien arrivé ?

– Oh ! non, monsieur.

– Ah ! bon. Où sont-ils ?

– Pourquoi ne répondez-vous pas ? Henri, parlez.

– Monsieur...

– Encore une fois, répondez à ma question.

– Monsieur... je ne veux pas rapporter.

– Que voulez-vous dire ?... Je suis follement inquiet ; vous voyez dans quel état me mettent ces extravagances et lorsque je vous interroge, vous restez muet ! Qu'avez-vous ? Ah ! j'y suis bien décidé ce soir ; j'envoie une dépêche à vos parents pour qu'ils reviennent ; je ne puis continuer à vivre avec le poids d'une pareille responsabilité ! Avoir la surveillance d'enfants tels que Suzanne ! Oh ! non, c'est impossible. »

Pierre, navré, regardait son frère ; il comprenait dans quelle situation était leur maître. Lui-même était confondu de l'indocilité, de l'effronterie de sa cousine. Ces garçons qui avaient tant désiré aimer cette petite ne voyaient maintenant que le désordre qu'elle créait autour

d'elle.

« Écoutez, Henri, continua M. Rouzerolle, dites-moi où sont Suzanne et Nicolas. Songez, si un malheur allait arriver...

– Non, monsieur, non, je vous promets qu'il n'y a rien à craindre pour eux. Mais...

– Mais...

– Oh ! monsieur, je suis bien ennuyé... Je voudrais vous dire... C'est impossible.

– C'est bon ! c'est bon ! Laissons cela ! »

Vers six heures, quand Suzanne revint avec Nicolas, le précepteur les gronda et les punit sévèrement, ce qui révolta Suzanne.

Lorsque M. Rouzerolle alla se coucher, il remarqua que son lit était un peu en désordre. Il n'y prit pas garde, mais lorsqu'il se coucha, il sentit de petites pointes qui le piquaient de tous côtés. Il se leva, secoua ses draps et vit quelques aiguilles de pin éparses çà et là.

« Ah ! je comprends ! Henri connaissait cette farce de cette endiablée de Suzanne ; c'était ce qui le préoccupait ! Pauvre garçon ! Ah ! il a dû

essayer de les enlever... C'est pour cela qu'il est resté si longtemps hors du salon, après le dîner. Quel funeste exemple que celui de ce démon de Suzanne ! »

VIII

Le cousin Montal.

Le lendemain de cette équipée, très tôt, Suzanne entendit une voiture qui s'arrêtait devant la maison et des voix joyeuses qui souhaitaient la bienvenue à un nouveau venu.

Suzanne était curieuse. En chemise de nuit, elle s'élança sur le balcon, ses cheveux ébouriffés, et elle vit un jeune garçon très élégamment habillé qui descendait de voiture, entouré des petits Saint-Clair qui se précipitaient à sa rencontre.

Au même instant, l'arrivant leva les yeux et vit le petit fantôme blanc.

« C'est Suzanne ! C'est Suzanne ! s'écrièrent Pierre et Louis.

– Quel charmant tableau ! » dit en riant le

jeune garçon en soulevant sa casquette de voyage.

Suzanne fut honteuse d'être surprise dans ce costume, mais comme elle ne voulait jamais avouer une humiliation, elle se rejeta en arrière, ne laissant voir que ses petits bras blancs, ses mains mignonnes qui faisaient un pied de nez. Elle ferma la fenêtre vivement, pas assez pourtant pour ne pas avoir le temps d'entendre un rire moqueur.

Suzanne, furieuse, ne quitta pas sa chambre de la matinée. Elle resta d'abord dans son lit et, malgré les prières de Mariette, ne consentit à faire sa toilette que très tard. Elle voulut prendre dans son bain sa poupée, qui n'avait plus qu'une jambe et pas du tout de cheveux, et la laver à fond. Comme cette poupée était en étoffe, ce bain eut pour résultat de la rendre semblable à une loque. Alors Suzanne voulut la faire sécher au soleil, mais comme l'humidité ne disparaissait pas assez vite à son gré, elle eut l'idée de la mettre dans le four de la cuisine.

« Mariette, tiens, prends ma poupée et mets-la

dans le four à côté de ton gigot.

– Bon, encore une idée baroque, bougonna Mariette. Allons, je veux bien, mais habillez-vous vite.

– Oui, je me dépêcherai si tu fais sécher cette pauvre Sophie. Tu peux descendre, je vais m’habiller seule. »

Mariette consentit à aller faire sécher Sophie, ainsi que le réclamait la fillette.

Suzanne sortit de la salle de bain, les cheveux ébouriffés et toute rouge de la friction que lui avait faite Mariette.

« Oh ! oh ! s’écria Suzanne dès que la vieille bonne eut fermé la porte derrière elle, si tu crois que je vais mettre cette horrible robe couleur de poussière ! »

Ce que la petite fille appelait ainsi était une gentille robe en pongée gris perle que sa tante lui avait fait faire pour s’amuser dans le jardin.

« Non ! non ! je vais prendre ma robe... ma robe blanche, celle que j’ai mise pour aller chez M^{me} de Magloure. Je l’aime, celle-là. »

Suzanne ouvrit une armoire, grimpa sur une chaise et décrocha la robe blanche qu'elle désirait mettre. Quand elle fut ainsi vêtue, elle brossa ses cheveux avec soin, arrangea ses boucles devant la grande glace, tira bien ses chaussettes et même s'envoya, à l'aide du vaporisateur, un long jet de parfum. Elle avait à peine fini l'arrangement de sa personne que le premier coup de la cloche du déjeuner sonna.

Suzanne descendit l'escalier sur la pointe des pieds. Elle s'arrêta derrière la porte. Un joyeux bruit de voix se faisait entendre. M. Rouzerolle parlait gaiement. Une voix sonore – celle de Paul Montal – répondait.

Suzanne ouvrit la porte et entra dans la pièce. Elle ne voulait pas montrer qu'elle était au fond furieuse que son élégant cousin Montal – il portait de superbes *leggings* de cuir fauve, une cravate à rayes rouges et bleues, des culottes de cheval très bouffantes ! – l'eût surprise le matin en chemise de nuit. Au bruit que fit la porte les causeurs s'arrêtèrent.

« Ah ! voilà Suzanne ! s'écria Pierre.

– Comme tu es belle ce matin ! » interrompit Henri.

Suzanne pensa que cette réflexion était stupide. Comme si elle s'était habillée pour Paul Montal !

« Bonjour, ma petite cousine ! s'écria Paul Montal, je suis bien content de vous voir de près et si bien coiffée. Ce matin vos cheveux étaient bien plus ébouriffés.

– ... jour », répondit dédaigneusement Suzanne en songeant que le matin il avait ri de son geste de défi.

Et sans plus avoir l'air de s'occuper de lui, Suzanne s'approcha de la table : « Ils vont voir, pensa-t-elle, que je suis quelqu'un. » Les conversations avaient repris.

Suzanne donna un coup de pied dans une chaise, poussa brusquement une assiette contre un verre et cria à Nicolas, tandis qu'elle saisissait entre ses doigts des radis qui garnissaient un ravier posé au milieu de la table :

« Hé ! hé ! Nicolas, il est excellent ce petit

radis ! Comment trouves-tu le nouvel arrivant ?
Moi, je te le déclare, c'est un poseur, oui, mon
cher, un poseur. »

Un bruyant éclat de rire répondit aux paroles
de Suzanne, qui ne tourna pas la tête.

« Ma petite cousine, je suis enchanté de savoir
quelle est l'opinion que vous avez de moi. Moi,
je pense que vous êtes une gentille petite fille, un
peu sauvage, un peu gâtée... sans doute
insupportable...

– Ah ! ah ! ah ! insupportable... Ah ! ah ! ah !

– Il n'y a pas de quoi rire... Croyez-vous que
ce soit l'usage de se servir des radis avant tout le
monde ?

– Dites donc, répondit Suzanne en se plantant
devant Paul Montal et en tirant en l'air les
mèches de ses cheveux, est-ce que je vous
demande quelque chose, moi ?...

– Oh ! Suzanne, s'écria Pierre, sois polie.

– Oh ! Suzanne ! dit celle-ci en imitant la voix
de son cousin... Comme vous êtes crustacés, tous,
tous, même Paul avec ses beaux leggings jaunes !

– Eh bien, ma petite cousine, vous allez vous mettre à table, vous allez vous servir à votre tour, manger convenablement, sinon vous remonterez dans votre chambre où vous dînez seule. »

Les yeux de Suzanne lançaient des éclairs, puis brusquement elle se dressa sur ses pieds et tira une magnifique langue à son imposant cousin Paul. « Poseur ! » répéta-t-elle d'un air méprisant.

Très tranquillement, Paul, avec un imperceptible sourire sur les lèvres, s'approcha de Suzanne, la prit dans ses bras et, telle une plume, l'emporta hors de la salle à manger dont il ferma la porte.

Suzanne était médusée, mais elle ne s'avoua pas vaincue. Elle lança un coup de pied dans la porte dont Paul tenait la poignée, puis elle monta l'escalier et s'enferma à double tour dans sa chambre.

Pleine de rage, elle commença par tout mettre sens dessus dessous autour d'elle ; elle jeta à droite, à gauche, les couvertures de son lit, les coussins des fauteuils, ce qui garnissait la cheminée et la table. Puis, voyant que personne

ne montait, elle s'assit sur son lit et se mit à pleurer. Mais ses larmes étaient des larmes de colère ! Pauvre petite fille ! Elle était seule ! Personne ne venait la consoler ! Personne ne l'embrassait en cherchant à lui faire comprendre que ses manières n'étaient pas celles d'une fillette bien élevée ; seuls, ces garçons trop sages n'avaient fait que l'exciter par leur sagesse même !

Tout à coup, elle entendit un pas dans l'escalier. Elle écouta. Serait-ce Paul, ce méchant garçon qui l'avait transportée hors de la salle à manger ? Non, il aurait le pas plus léger... Ah ! c'était sûrement le vieil Antoine qui venait en cachette lui apporter de quoi déjeuner !

« Mademoiselle Suzanne ! Mademoiselle Suzanne ! dit une voix derrière la porte. Voulez-vous un peu de poulet, un peu de compote ? »

Suzanne avait faim. Sans essayer ses yeux – à quoi bon, car Antoine ne se moquait jamais d'elle –, elle entrouvrit la porte et montra sa petite figure rouge et encore ruisselante de larmes.

« Mon Dieu, ma pauvre demoiselle, faut pas

vous faire du mauvais sang. Les garçons, ça ne comprend pas... Tenez, mademoiselle, voilà une aile de poulet, et puis des champignons, et puis de la compote avec des gâteaux... Voilà... mangez... »

Antoine, tout en parlant, donnait à Suzanne ce qu'il avait apporté sur un plateau et la fillette écoutait le domestique en mangeant avec appétit.

« Pourquoi es-tu le seul bon ici avec moi, Antoine ? Est-ce parce que tu es vieux ?

– Oui... je pense que c'est pour ça, répondit Antoine après avoir réfléchi un instant... Oui, peut-être bien.

– La vieille Mariette est méchante... Pierre est méchant. M. Rouzerolle aussi. Louis un peu... Henri... non, mais il a peur de tout le monde. Alors... Nicolas est bien gentil... mais Paul, lui, il est féroce, tu entends, Antoine, il est féroce ; c'est un véritable loup, tu ne crois pas ?

– Si... si... (Tout en écoutant la fillette, Antoine remettait la pièce en ordre.) Voyez-vous, mademoiselle, je crois que vous les avez tous pris

de travers...

– De travers ?

– Oui... Ces petits, mes petits, ils sont gentils, ils sont bien élevés, ils sont polis avec les gens.. Alors, mademoiselle les a traités le premier jour de... de... sauf votre respect, d’empotés... et puis... Mademoiselle permet ? Mademoiselle tire la langue, fait des pieds de nez un peu trop souvent... Mademoiselle n’est pas fâchée de ce que je dis ?

– Mais non, va toujours, tu m’amuses... Au fond, il n’y a que toi d’intelligent dans la maison !

– Oh ! non, mademoiselle... Oh ! non... moi, je ne suis qu’une vieille bête.

– Écoute, continua Suzanne, je ne veux pas les voir aujourd’hui, ni ce poseur de Paul, ni Pierre, ni Louis, ni Henri, ni même Nicolas. Je veux me promener seule... Tu entends, seule. Alors, je vais me glisser dehors et je ne rentrerai que pour le dîner.

– Oh ! mais...

– Il n’y a pas de mais... Écoute, si tu ne me laisses pas sortir de la maison, je passerai par la fenêtre en m’agrippant aux pierres... Tu entends. »

En disant ces mots, Suzanne s’était placée en face d’Antoine et le menaçait de son petit doigt. Le vieil Antoine savait bien qu’elle ferait comme elle le disait. Il eut une idée.

« Je veux bien aider mademoiselle, mais il faut qu’elle promette de rentrer pour le dîner et de rester aux alentours. Mademoiselle me promet ?

– Oui », répondit Suzanne en riant.

Elle aimait bien ce vieil Antoine qui la gâtait et il en résultait que lui seul avait de l’influence sur elle.

Dans la salle à manger, on avait fini de déjeuner ; tous étaient réunis au salon ; on entendait les garçons qui discutaient bruyamment ; c’était le moment de s’échapper. Suzanne avait mis son chapeau de paille blanche que garnissait seulement une petite guirlande de fleurs. Elle prit une canne toute petite, faite juste

à sa taille, descendit tout doucement l'escalier, franchit la porte entrebâillée, longea le mur de la maison, se glissa à travers les arbres du jardin et la voilà dans la Camargue.

Elle marcha longtemps, suivant un petit sentier étroit où ne passaient que les bergers qui se rendaient aux Saintes-Maries.

Suzanne n'avait pas peur ; elle savait que les chevaux se sauvent à l'approche de ceux qu'ils ne connaissent pas ; quant aux vaches, elles lui étaient indifférentes ; elle les trouvait bêtes. C'était tout dire pour elle.

Elle cueillait, au passage, des petites fleurs, des œillets sauvages appelés aussi œillets de poète, et d'autres fleurs des champs. Elle s'arrêtait de temps en temps pour admirer de beaux papillons aux ailes de velours noir ou brun ou jaune.

Qu'elle semblait petite au milieu de la vaste Camargue !

Bon ! voilà un bouquet de pins parasols. Suzanne va s'asseoir à leur ombre pour se reposer

un moment, car il fait bien chaud au soleil. Mais il y a quelqu'un sous un des arbres. C'est une petite bergère. Elle regarde curieusement la nouvelle venue et, pendant un instant, les deux petites filles se dévisagent, puis Suzanne s'assoit sur une touffe d'herbe, en face de la bergère.

« Vous gardez des vaches, des chevaux ou des cochons ? demande d'un ton net Suzanne, tout en mordillant une tige d'herbe.

– Des vaches, ma petite demoiselle...

– Elles ne sont pas méchantes, vos vaches ?

– Oh ! non... pas pour l'instant, mais il y en a qui ne sont pas commodes, vous savez, par exemple, la Jeannette.

– Où est-elle, la Jeannette ?

– Là-bas... vous voyez... de l'autre côté de la route qui mène au chemin de fer... près de la maison où il y a tant de garçons.

– Ah ! oui... je vois...

– Et vous, qu'est-ce que vous gardez ?

– Moi-même, répondit Suzanne en riant.

– Oh ! alors ! »

Il y eut un petit silence, puis Suzanne reprit :

« Ça ne vous ennuie pas que je parle avec vous ? »

La bergère secoua la tête d'une façon négative. Elle ouvrait de grands yeux et ne comprenait pas ce que venait faire là cette petite fille élégante.

« Vous restez là toute la journée seule ?... Vous ne vous ennuyez jamais ? À quoi pensez-vous ? Que faites-vous ?

– Mon Dieu ! je ne comprends pas trop ce que vous me demandez. Regardez, je tricote des bas pour l'hiver, parce que, vous savez, l'hiver, on a froid aux pieds quand on garde les bêtes, alors je voudrais finir celui-ci aujourd'hui... J'ai beau me dépêcher, le temps passe vite et sûr que je ne l'aurai pas terminé... et puis je pense que la mère doit raccommoder les culottes de mon petit frère qui en a déchiré le fond hier. Et, en rentrant, il faudra que je pèle les pommes de terre de la soupe, que je donne à manger aux bêtes, que je

soigne mes petits frères, que je range la salle, que je raccommode ma jupe qui a un accroc, que je rince la lessive, que je...

– Oh ! oh ! interrompit Suzanne, jamais vous ne pourrez faire tout ça.

– C'est pourquoi les journées ne sont pas assez longues et que je ne m'ennuie jamais.

– Oui, je comprends, dit Suzanne d'un air un peu pensif.

– Et vous, ma petite demoiselle, que faites-vous ?

– Moi... rien.

– Rien ? s'écria la bergère s'arrêtant de tricoter pour regarder Suzanne.

– Oui, rien... Écoutez... et Suzanne éprouva tout à coup le besoin d'épancher son cœur. Je suis orpheline, alors on m'a envoyée chez mon oncle et ma tante qui sont très bons pour moi... Mais ils sont partis... il y a dans la maison quatre garçons, mes cousins, et puis un autre cousin.

– Ça fait cinq cousins.

– Oui... mais tous sont trop sages pour moi. Ils obéissent toujours ; ils ne font jamais de sottises ; ils ne mentent jamais...

– Mais il ne faut pas mentir ! interrompit la bergère.

– Alors, je m’ennuie. Voulez-vous que je vous aide et que je fasse la soupe ou raccommode vos bas, ou...

– Mais, ma pauvre petite demoiselle, vous ne sauriez pas et puis vous êtes bien trop mignonne pour faire des ouvrages aussi durs.

– Oh ! j’apprendrais, je vous assure. Laissez-moi vous aider, je vous en prie. »

Suzanne prenait un air tout à fait gentil en parlant à la jeune bergère.

« Eh bien, voulez-vous que je commence par vous apprendre à tricoter des bas ou des chaussettes ?

– Des bas ! des bas !

– Pour vous ?

– Oh ! non, des bas pour vous... Je veux vous

faire des bas...

– Mais... Oh ! vous êtes bien gentille.

– Dites, de quelle couleur les voulez-vous ?

– Je ne sais pas, mais...

– Quoi ! vous ne voulez pas m'apprendre à tricoter. Oh ! alors, que vais-je devenir ? »

Les yeux de Suzanne se remplirent de larmes. La bergère s'arrêta, stupéfaite.

« Mais ne pleurez pas, ma petite demoiselle. Je ne demande pas mieux que de vous apprendre à tricoter, pour me faire des bas, des beaux bas rouges... Ah ! j'en désire depuis si longtemps !

– Eh bien, vite, de la laine rouge. En avez-vous ?

– Il vaudrait mieux apprendre avec un peu de laine ordinaire...

– Attendez, attendez, je vais courir à la maison et demander à Mariette de la laine et je commencerai dès ce soir à apprendre. Puis demain je ferai acheter de la laine rouge vif et je vous tricoterai une paire de bas plus beaux que

tous ceux qu'on aura vus jusqu'ici aux Saintes-Maries. »

En terminant ces mots, Suzanne bondit et se mit à courir dans la direction des Tamaris, laissant la bergère complètement ahurie et se demandant si ce qui venait de se passer était un rêve ou une réalité.

Suzanne courait, courait sans s'arrêter. Au croisement de la route, elle ne vit pas un beau jeune homme qui, monté sur un cheval, s'avavançait en le faisant caracolier ; surprise, la bête fit un brusque écart qui faillit désarçonner son cavalier, celui-ci heureusement (c'était Paul) était un cavalier accompli ; il sut se remettre d'aplomb, mais quand il se retourna pour interpeller sa cousine, il ne la vit plus ; elle avait disparu dans la maison. Suzanne, sans s'inquiéter de son cousin et de l'effroi de sa bête, se précipita vers Mariette qu'elle trouva dans la salle à manger, en train de raccommoder des chaussettes, qui montaient en pyramide dans un panier placé devant elle.

« Mariette, Mariette, vite, vite, donne-moi de

la laine, de la laine de n'importe quelle couleur...
Vite, vite, c'est pour apprendre... Ensuite je ferai
des bas rouges, tu sais, pour la petite bergère...
Vite, Mariette, je suis excessivement pressée. »

Suzanne, n'ayant plus de souffle, fut
contrainte de s'arrêter.

« Je ne comprends rien à ce que vous dites,
mon enfant, dit Mariette en regardant l'enfant
par-dessus ses lunettes.

– Tu n'as pas besoin de comprendre ! s'écria
Suzanne en trépignant, donne-moi de la laine
pour tricoter et cinq aiguilles. Voilà.

– Mais...

– Me donneras-tu ça ! Oui ou non ! Eh bien, si
tu ne me donnes pas ce que je te demande, je ne
reviendrai pas à la maison ce soir, tu entends ? »

Tout en prenant cette menace pour une
plaisanterie, Mariette ne pouvait s'empêcher de
trembler un peu.

« Tiens, voilà une pelote de laine noire, voilà
des aiguilles, ne te crève pas les yeux. Attends
que je les mette dans un étui, là... et reviens, tu

entends ? petite folle !

– Oui... Oui... je reviendrai... pas tard... »
Suzanne était hors de la maison lorsque Mariette
prononça ces mots :

« Tout ça, tout ça, ce n'est pas clair ; je vais
prévenir M. Rouzerolle. »

IX

Suzanne et la petite bergère.

Quelle journée passa Suzanne ! Quelle leçon ! Et comme cela fut amusant de tricoter avec la petite bergère ! D'abord celle-ci était très gentille et elle tricotait très bien. Elle ne s'impatientait pas contre Suzanne, comme faisaient tous les autres. La bergère trouvait au contraire que Suzanne était une drôle de petite fille, et elle lui racontait des histoires comme elle n'en avait jamais entendu de sa vie. Marie (la bergère s'appelait Marie, comme toutes les filles aînées dans le village des Saintes-Maries) raconta l'histoire des saintes qui avaient abordé là, sur le rivage, à l'endroit même où on avait élevé l'église. Ensuite, elle lui parla de son père qui, chaque jour, partait en mer pour aller à la pêche, de ses frères qui étaient déjà placés chez des

propriétaires de chevaux, car ils n'étaient pas riches. Tous ces récits émerveillaient Suzanne qui n'avait jamais entendu des choses si extraordinaires.

Le soir, lorsque le soleil, après avoir lancé ses rayons éclatants, plongea dans la mer, juste en face de l'endroit où étaient assises les deux fillettes, Marie déclara qu'il fallait rassembler les bêtes et rentrer. Suzanne voulut l'accompagner.

Elle savait déjà bien faire ses mailles et elle pensa que, dès le lendemain, elle commencerait les beaux bas rouges. Les petites vaches reprirent le chemin de l'étable sans faire trop de façons et suivirent à la queue leu leu le sentier au milieu des ajoncs. Suzanne ne quitta Marie qu'à l'entrée du village.

« Vous venez jusque chez moi ? demanda Marie, la bergère.

– Non, répondit Suzanne. Je vous ai connue dans les champs, je ne vous verrai qu'au milieu des champs... Adieu, Marie, à demain... »

Marie continua son chemin tout en se

retournant de temps en temps pour envoyer un adieu à cette singulière petite amie. Comme elle lui semblait étrange cette fillette aux cheveux courts et aux doigts si agiles !

Suzanne resta au milieu du chemin jusqu'à ce que Marie eût disparu ; alors seulement elle se retourna et lentement, très lentement, elle revint vers la maison.

Dès qu'il la vit, Nicolas cria :

« La voilà ! » Et tous répétèrent : « La voilà ! »

Suzanne se mit à rire. Elle avait complètement oublié la colère de ce matin et son beau cousin Paul.

« Pourquoi es-tu partie sans moi ? lui demanda Nicolas en lui prenant la main, tu n'as pas été gentille... Moi je veux rester avec toi.

– Oui, tu es assez gentil... Pas les autres... Je te raconterai. »

Suzanne passa au milieu de ses cousins telle une reine ; elle n'adressa ni un salut, ni un sourire. Elle monta dans sa chambre, toujours

suivie de Nicolas et, à distance, d'Henri ; elle ne leur parla pas.

Au bout de cinq minutes elle redescendit ; elle avait changé de robe, s'était lavé les mains et avait peigné ses boucles ; ses yeux ne lançaient pas d'éclairs.

On se mit à table dans le plus grand silence. Lorsqu'on eut mangé le potage, Paul, se retournant vers sa cousine, lui demanda :

« Où courais-tu si vite, Suzanne, cet après-midi ; mon cheval a failli, dans sa surprise, me jeter par terre ?

– J'allais chercher de la laine pour tricoter, répondit Suzanne d'un ton d'impératrice.

– Ah !... pour tricoter des chaussettes pour toi, sans doute ?

– Non, pour une petite fée, daigna expliquer Suzanne. Cette petite fée ne me gronde pas, fait ce que je désire, me parle poliment et ne me dit pas que je suis insupportable. Elle est douce et je l'aime.

– Tant mieux pour elle, ajouta Paul.

– Mais elle m’aime aussi.

– Nous t’aimons aussi, Suzanne, interrompit Pierre un peu vivement.

– Tiens, on ne le dirait pas, continua Suzanne en mangeant du bout des lèvres.

– Oh ! comment peux-tu en douter ? Le premier jour de ton arrivée nous avons cru que tu allais être pour nous une petite sœur ; nous te l’avons dit, mais tu nous as traités de...

– ... Empotés, crustacés, etc..., etc... Oui, je sais, acheva Suzanne d’un air las. Eh bien, maintenant si mes manières ne vous plaisent pas, j’irai habiter chez Marie la bergère ! »

Tous les convives se regardèrent d’un air ahuri et, jusqu’à la fin du repas, Suzanne n’ouvrit plus la bouche.

En se levant de table, M. Rouzerolle dit ces quelques mots :

« Je viens d’écrire à M. et M^{me} Saint-Clair que je ne puis m’engager à rester seul pour surveiller cette petite indisciplinée. »

Entre ses cils Suzanne regarda le professeur et

tout bas murmura : « Tu ne sais pas t'y prendre comme Marie la bergère. »

Les jours suivants, les petits Saint-Clair essayèrent vainement d'amener la conversation sur la nouvelle amie de Suzanne, mais celle-ci ne semblait pas disposée à répondre à leurs questions.

Aux repas, elle mangeait tranquillement, sagement, lançant de temps en temps des coups d'œil sur le jardin que l'on apercevait à travers les hautes fenêtres ; ou bien dans le grand hall, enfoncée dans un fauteuil, elle regardait les images des livres qui ornaient la pièce.

Paul, qui voulait racheter son geste un peu vif du premier jour, la questionnait :

« Est-ce que tu as fait acheter de la laine pour tes bas rouges ? »

Suzanne, d'un ton sec, répondit :

« Oui.

– Tu sais déjà tricoter des bas ? continua Pierre.

– Peut-être.

– Combien de temps penses-tu mettre pour tricoter une paire de bas ? » demanda Henri.

Suzanne, sans répondre, se contenta de hausser les épaules.

« Suzanne, est-ce que tu voudras que j'aille avec toi ? » murmura tout bas Nicolas.

Suzanne bondit sur sa chaise.

« Non ! non ! je ne veux personne avec moi... Personne, vous entendez ! Et si l'un de vous me suit... Eh bien, je me sauverai ; je me jetterai à la mer. Voilà... »

M. Rouzerolle sourit.

« Voyons, Suzanne, personne ne veut vous suivre, ni vous empêcher de voir votre petite amie. Ce que vos cousins désiraient, c'était de vous accompagner pour s'amuser avec vous.

– Ah ! ils peuvent bien s'amuser sans moi ! S'ils venaient, ils gêneraient tout mon plaisir.

– Tu es dure pour nous, Suzanne ; nous n'avons jamais voulu que te faire plaisir et tu as toujours été insupportable.

– Justement, des enfants sages ne peuvent aller avec une enfant insupportable... Bonsoir... À ce soir ! »

En disant ces mots, Suzanne se leva de son fauteuil, alla prendre son chapeau et, après avoir envoyé, d'un air dégagé, un adieu de la main à ses cousins, groupés sur le perron, elle sortit du jardin pour rejoindre la bergère Marie.

Suzanne passait avec elle tous ses après-midi. Elle tricotait avec acharnement auprès de Marie qui continuait à lui faire des récits sur toutes choses qui lui étaient absolument inconnues : sur les troupeaux de la Camargue, sur les courses de taureaux, sur les chevaux que ses frères, cousins et amis montaient avec habileté, sur la pêche de son père, et, enfin, sur le célèbre pèlerinage des Saintes-Maries. Suzanne, de son côté, parlait de ses cousins et les dépeignait en les imitant, si bien que Marie connaissait chacun d'eux comme si elle l'avait vu.

À quatre heures, Marie tirait du fond de son panier un morceau de pain et des noix ou une pomme que Suzanne regardait avec tant d'envie

qu'un jour elle lui offrit son goûter ; Suzanne qui avait, elle, du chocolat, des gâteaux et des morceaux de sucre lui donna toutes ses richesses en échange.

Et Suzanne la difficile, la dégoûtée, Suzanne qui ne voulait jamais manger du pain rassis, mordait à belles dents le pain et les noix un peu rances de la petite bergère.

M. Rouzerolle, qui savait parfaitement où se tenaient les deux fillettes, semblait plus tranquille. Suzanne ne faisait pas de bêtises et il savait que Marie était la fille d'un très honnête pêcheur du voisinage.

Un jour que, comme à l'ordinaire, les deux fillettes causaient ensemble, elles virent passer à quelque distance Paul, monté sur son beau cheval noir, qui s'éloignait au galop.

« Il monte bien votre cousin ! s'écria Marie. Aimerais-il monter un de nos petits chevaux ?

– Ah ! bien sûr, c'est son plus grand désir.

– Ah ! s'il voyait mon frère César. C'est un fameux cavalier ! Sur son petit cheval Avenio, il

est capable de gravir les marches qui conduisent à l'entrée du Château des Papes ! »

Le lendemain, pendant le déjeuner, Suzanne, tout à coup, se tourna vers Paul :

« Paul, est-ce que tu pourrais gravir les marches qui conduisent à l'entrée du Château des Papes, comme fait César ?

– Oh ! je ne crois pas. Mais qui est César ?

– Un de mes amis.

– Tu ne veux pas me le présenter ?

– Oh ! si... si tu le désires vraiment, répondit Suzanne d'un petit air plein de condescendance.

– Et nous ? Pourrons-nous le connaître ? demanda Pierre.

– Nous serons très sages et très obéissants, s'écria Louis d'un air ironique.

– Tu sais, toi, tu feras bien de ne pas te moquer de moi. Si ça ne te plaît pas, personne ne te demande de venir.

– Oh ! Suzanne, Louis te disait ça en riant ; il ne faut pas te fâcher, fit remarquer Henri.

– C'est bon ! c'est bon ! Un jour vous viendrez tous voir César monté sur Avenio ! M. Rouzerolle, viendrez-vous ? Cela n'aura pas d'intérêt pour vous, du moment que vous ne pourrez ni gronder, ni punir... »

Il y eut un silence.

« Mon enfant, je ne punirai pas votre impertinence. J'ai écrit à M. et M^{me} Saint-Clair. J'attends à votre sujet leur réponse et je verrai alors ce que j'aurai à faire. »

Suzanne se mit à rire.

« Et s'ils allaient me mettre en prison ?

– Suzanne, tais-toi immédiatement. »

C'était Paul qui parlait. Il avait un ton si ferme, si décidé, il regarda Suzanne avec des yeux si sévères, que la fillette en fut saisie. Elle jeta sur la table le fruit qu'elle tenait à la main, repoussa sa chaise et sortit de la pièce en étouffant des sanglots qu'elle ne pouvait retenir.

« Ah ! je ne voulais pas la faire pleurer ! » s'écria Paul, ému à la vue du désespoir de la fillette.

– C’est attristant, dit le précepteur. En commençant j’ai voulu être sévère, elle m’a pris immédiatement en grippe ! À la douceur, elle a répondu par des moqueries... C’est, en tout cas, une enfant qui n’a pas été élevée du tout, qui n’a jamais obéi qu’à ses lubies.

– Avec les filles, il faut avoir de la méthode, prononça sentencieusement Louis.

– Elle est pourtant gentille », continua Paul, qui regrettait d’avoir provoqué la scène précédente.

Il sortit pour aller à la recherche de Suzanne, mais elle avait disparu. Quant aux autres garçons, ils ne prononcèrent pas un mot. Pourtant, Henri et Nicolas se jetèrent un coup d’œil et ce coup d’œil exprimait la même opinion : « Elle est bien drôle notre petite cousine ! »

X

En pleine révolte.

Paul ne revit sa petite cousine que le lendemain matin, car il n'avait pas dîné le soir aux Tamaris. Il la rencontra dans l'escalier, au moment où Suzanne descendait pour se rendre dans les pâturages auprès de sa nouvelle amie. Elle avait repris son air insouciant ; Paul posa une main sur son épaule.

« Suzanne, je suis fâché de t'avoir peinée hier... Tu comprends combien la tâche de M. Rouzerolle a été pénible en l'absence de mon oncle et de ma tante ; il ne te croyait pas si difficile de caractère. Il espérait...

– Personne ne le priait de s'occuper de moi... il n'avait qu'à me laisser tranquille.

– Mais mon oncle t'a confiée à lui... Voyons,

Suzanne, tu ne m'en veux pas ? Je ne voulais pas te faire pleurer. Dis... tu es consolée ? »

En disant ces derniers mots, Paul tapotait la petite joue rouge de Suzanne. Celle-ci éprouvait un sentiment qu'elle n'avait jamais connu. Elle avait honte des vilaines manières qu'elle avait manifestées jusqu'ici et pensait que son cousin devait avoir une bien mauvaise opinion d'elle. Ah ! si ce cousin avait été à la place de M. Rouzerolle, sûrement, ce séjour à la campagne eût été bien différent ! Ajoutez à cela que son oncle et sa tante allaient répondre à son sujet. Mais quoi ? Un instant Suzanne faillit se confier à son grand cousin et lui demander conseil, mais elle se raidit et, reprenant son air moqueur, elle glissa sous la main de Paul, descendit vivement l'escalier en criant :

« Je vais voir Marie et César... Eux, au moins, ne me font pas de peine ! »

Paul resta sur l'escalier, il vit la petite robe blanche passer au milieu des arbustes, puis disparaître derrière un pin.

« Cette petite révoltée finira par faire quelque

sottise. On aurait dû s'y prendre autrement avec elle. Je vais en parler aux petits et à M. Rouzerolle. »

Tandis que Paul et les quatre Saint-Clair s'entretenaient de Suzanne et discutaient avec animation pour savoir de quelle façon on pourrait amadouer son caractère, Suzanne courait au lieu du rendez-vous vers le bouquet de pins parasols, au-delà d'un espace vide où paissaient les petites vaches de Marie. Suzanne passait au milieu du troupeau sans crainte ; elle ne pensait pas qu'il pût y avoir des animaux méchants.

De loin, Suzanne vit que Marie n'était pas seule. Il y avait auprès d'elle un jeune garçon dont la taille dépassait la sienne, d'une tête environ.

« Qui est-ce donc ? se demanda la fillette en fronçant les sourcils. Mais que je suis stupide ! Ce doit être César. »

C'était bien César qui se trouvait auprès de sa sœur. C'était un beau garçon bien découplé, vigoureux, aux cheveux noirs bouclés, aux yeux brillants qui tendit une main brune à la nouvelle

arrivée.

« Mademoiselle, dit César, voulez-vous me voir monté sur Avenio, avec mon beau costume de guardian de la Camargue ? demanda le jeune homme.

– Oh ! oui, s'écria Suzanne en battant des mains.

– Pour cela, il faut venir dimanche à Avignon, il y aura une grande fête. Les gardians défilent dans les rues de la ville et sur la place du Palais. Ensuite, nous monterons, mes camarades et moi, sur l'escalier du Palais des Papes.

– À Avignon ? Il faut que j'aille à Avignon ?

– Bien sûr. Par ici il n'y a pas d'escalier ! s'écria le jeune César en riant.

– Oh ! oui. Seulement je ne sais pas si je pourrai aller à Avignon. Vous comprenez, nous sommes ici... Nous ne sortons jamais de la maison et des environs.

– Pour une fois...

– Oh ! je demanderai... Après tout, j'irai bien seule. Ce n'est pas loin, Avignon ?

– Non, dit Marie. En prenant le premier train du matin, on peut revenir avant la nuit.

– Une bonne idée. Venez avec moi, Marie.

– Je n'ai pas le temps... Dimanche, il faut que je reste à la maison. Je ne pourrai même pas venir ici. Mais demandez à vos cousins de vous accompagner.

– Non... oui... peut-être. Vous savez, mon cousin Paul, il monte très bien à cheval et il voudrait bien vous connaître.

– Dites-lui de venir dimanche avec vous. »

Suzanne hésitait. Comme ce serait amusant d'aller toute seule à Avignon ! Jamais elle n'avait pris un train sans être accompagnée d'une ou de deux personnes et toujours on lui disait de faire ceci, cela ; enfin, c'était ennuyeux. Oui, sa détermination était prise. Elle partirait seule.

Que pouvait-il lui arriver ? Elle retrouverait César. Le matin, elle laisserait une lettre sur la table de sa chambre pour que l'on ne s'inquiète pas d'elle. C'est entendu, elle irait seule à Avignon. Elle ne pensa plus qu'à cela jusqu'à la

fin de la journée tout en tricotant auprès de Marie.

Quand elle revint le soir à la villa, elle trouva sur le perron tous ses cousins qui l'attendaient. Le résultat de leurs délibérations avait été qu'il fallait adopter la manière douce.

« Bonjour, Suzanne, bonjour ! Viens vite, il y a un bon dîner.

– Des croquettes de pommes de terre.

– Du poulet.

– Et des œufs à la neige.

– Tiens ! tiens ! se dit Suzanne en elle-même, pourquoi sont-ils aussi gentils ? »

Pierre lui prit son chapeau, Henri lui présenta une chaise, Louis et Nicolas lui demandèrent ce qu'elle avait fait tout l'après-midi.

« J'ai vu César et son beau cheval blanc...

– Ah ! Comment est-il ce cheval ? demanda Paul aimablement.

– Tout blanc, tout blanc ! Il a une longue queue magnifiquement ondulée.

– Il a monté son cheval devant toi ?

– Non, parce qu’il ne voulait pas le fatiguer à cause... »

Là, Suzanne s’arrêta brusquement.

« À cause de ?... demanda Pierre curieusement.

– Oh ! rien...

– Mais, dis donc. »

Suzanne jeta un coup d’œil tout autour de la table. Tous les visages souriaient et même la physionomie de M. Rouzerolle exprimait la bienveillance.

« Voilà... Dimanche, César va en Avignon ; monté sur Avenio, il gravira les marches du Palais des Papes, avec des compagnons.

– Il n’est pas douteux, dit Paul, qu’il faut être un fameux cavalier pour accomplir cet exploit.

– Oui, s’écria Suzanne, je voudrais bien aller à Avignon dimanche...

– J’en suis bien fâché, mon enfant, dit M. Rouzerolle, mais en l’absence de M. et

M^{me} Saint-Clair, nous ne pouvons pas aller à Avignon.

– Alors, s'écria Suzanne subitement furieuse, puisqu'il y a tant de difficultés, je...

– Voyons, Suzanne, dit Paul, sois raisonnable ! Dès que mon oncle reviendra, nous irons avec lui à Avignon ; il sera sans doute ici le 15 août ; il n'y a pas de plus belle fête que celle-là.

– C'est dimanche que je veux y aller.

– Puisque c'est impossible, continua Pierre en souriant, ne voudrais-tu pas nous emmener un jour avec toi pour que nous fassions la connaissance de ton amie Marie et du beau cavalier César.

– Oui, si vous voulez », répondit Suzanne négligemment.

Elle venait de prendre la décision de réaliser l'idée admirable qu'elle avait eue dans l'après-midi. Puisqu'on refusait de l'accompagner à Avignon, eh bien, elle irait seule. Mais elle n'en parlerait à personne, pas même à Marie ; aussi

dissimula-t-elle sa rancune, satisfaite à la pensée qu'elle se vengerait d'une jolie façon et que tous allaient être dans une belle inquiétude, surtout M. Rouzerolle.

Dans l'après-midi, il y eut un violent orage, de sorte que personne ne put sortir. Les enfants s'amuserent dans la salle de billard. Paul, qui essayait de plaire à sa cousine, fut très gentil et, au lieu d'aller dans sa chambre pour lire ou pour écrire, il resta avec ses petits cousins afin de les amuser.

M. Rouzerolle crut que Suzanne ne pensait plus au voyage d'Avignon ; Paul songea que le caractère de la petite fille s'adoucirait, si on la traitait avec égards. Quant à ses quatre cousins, ils passèrent un très agréable après-midi. Suzanne riait sous cape tandis que Mariette terminait les beaux bas rouges de Marie la bergère.

XI

Une escapade à Avignon.

Le dimanche matin, il faisait un temps merveilleux, le soleil brillait, la mer venait mourir en petites vagues sur la plage ; les insectes voltigeaient dans l'air pur ; tout semblait se réjouir sur la terre.

Les garçons étaient sortis très tôt pour aller prendre leur bain, y compris Nicolas qui aimait particulièrement à barboter dans l'eau.

D'habitude, le dimanche, Suzanne se levait assez tard et il lui fallait se hâter pour être prête à onze heures afin d'entendre la messe à l'église des Saintes-Maries. Les garçons s'y rendaient avec elle. Mais ce dimanche, Suzanne avait été très matinale ; sans que Mariette eut à le lui répéter, elle était déjà prête à huit heures. La

vieille servante ne put s'empêcher de s'écrier en la voyant descendre d'aussi bonne heure, dans la salle à manger :

« Ah ! ma petite Suzanne, déjà habillée !

– Oui, je vais à la messe de huit heures.

– Sans vos cousins ?

– Mais oui, je n'ai pas besoin d'eux.

– Oh ! je crois qu'ils seront bien fâchés de ne pas vous accompagner et M. Rouzerolle ne sera pas content que vous sortiez seule comme ça le dimanche.

– Oh ! là là. Voilà qui m'est bien égal, M. Rouzerolle pensera ce qu'il voudra, j'en ferai à ma tête. »

Sans attendre les observations de Mariette, Suzanne, avec un petit air indépendant, traversa l'antichambre, le jardin et prit le sentier qui conduisait à l'église.

Elle entendit la messe, puis elle suivit la foule des paysans et des pêcheurs qui se dirigeaient en grand nombre vers la station du chemin de fer pour prendre le train qui conduisait à Arles.

Suzanne, après avoir regardé à droite et à gauche pour voir si personne ne la suivait, se glissa par la porte de la petite gare et, sans hésiter, s'approcha du guichet ; elle demanda un billet d'aller et retour en première d'une voix qui ne tremblait pas du tout. Puis, elle monta presque aussitôt dans le train déjà bondé. Les gens regardaient avec curiosité cette petite fille bien mise qui s'en allait toute seule et, entre eux, dans leur patois provençal, ils se questionnaient, cherchant à savoir qui elle pouvait être. Suzanne se rendait parfaitement compte que l'on parlait d'elle et ça l'amusait. Il faisait assez chaud ; elle enleva délibérément son chapeau, et ses cheveux courts, bouclés, provoquèrent des sourires admiratifs. Alors elle se retourna et, s'agenouillant sur la banquette du wagon, elle regarda le paysage se dérouler devant ses yeux. La plaine de la Camargue s'étendait à perte de vue avec ses herbages, ses espaces blancs de sel, où parfois, auprès de troupeaux de taureaux, galopait un cheval blanc ou un petit poulain.

On arriva à Arles, à la gare de Trinquetaille, point terminus du chemin de fer de la Camargue.

Suzanne traversa le Rhône et gagna la gare du P.-L.-M. où elle reprit un train pour Avignon.

Aux approches d'Avignon, une animation extraordinaire régnait sur les routes. Ce n'étaient qu'automobiles, voitures, bicyclettes. De tous les environs, on accourait pour assister à la fête. Bientôt, on vit se profiler sur le ciel les tours carrées et crénelées du beau Château des Papes ; Suzanne descendit du train et marcha lentement, cherchant dans la foule César et son beau cheval Avenio. Mais il n'y avait encore dans les rues que quelques jeunes gens et pas de chevaux. Chacun s'occupait de trouver une place pour déjeuner, car il était près de onze heures ; la fête devait commencer à une heure et demie.

Eh ! mais elle aussi, elle commençait à avoir faim la petite Suzanne, et elle n'avait pas pensé à son déjeuner. Que faire ? Sans doute, ce serait tout naturel d'aller chez M^{me} de Magloure, mais jamais celle-ci ne la laisserait se rendre seule à la fête. Ah ! non... elle irait plutôt y goûter, quand tout serait fini. En attendant, comment déjeuner ?

Tout à coup, elle se trouva devant une

magnifique pâtisserie dont la devanture était remplie de choses exquis : énormes babas, éclairs gonflés de crème au chocolat et au café, choux débordant de crème chantilly, tartes aux fraises, aux cerises, aux abricots, et encore d'autres gâteaux : des jalousies, des millefeuilles, des allumettes, des chaussons, etc. Il y avait là tout ce qu'on pouvait souhaiter savourer et pas une maman, ou une grand-maman, ou une gouvernante pour fixer une limite à la gourmandise et aux fantaisies.

Voilà une occasion unique pour Suzanne de donner libre cours à ces dernières ! Ne la laissons pas échapper. La fillette, d'un petit air tranquille, entre dans la boutique, et se dirige vers le comptoir ; une demoiselle s'avance vers elle :

« Mademoiselle désire ?

– Des gâteaux.

– Mademoiselle les emporte ?...

– Non, je les mangerai tout de suite... et Suzanne sourit à travers ses yeux mi-clos.

– Alors, voilà une assiette, une cuiller... que

mademoiselle choisisse. »

C'est ce que fait Suzanne. Elle s'assoit devant une petite table. Elle a pris un chou à la crème, deux éclairs – il faut bien, n'est-ce pas, goûter à la crème au chocolat et à la crème au café –, des tartes... Après, elle verra. Elle pense à cet instant à la tête que doit faire M. Rouzerolle. Il a dû être furieux, surtout après avoir découvert, piquée sur son chapeau, une feuille de papier sur laquelle elle avait écrit ces mots :

« Soyez sans inquiétude, je reviendrai pour le dîner.

« SUZANNE. »

Qu'ils sont donc niais ses cousins ! S'ils n'avaient pas été si empruntés, Henri et Nicolas seraient bien venus avec elle, et ils mangeraient de ces bons gâteaux. Lorsque Mariette fait une tarte ou une crème, ils ne finissent pas de se lécher les lèvres, pas les doigts parce qu'ils sont trop bien élevés pour cela. C'est justement ce

qu'elle est en train de faire en ce moment. Mais tous ces gâteaux donnent soif. « Ah ! je vais boire un verre de sirop... de sirop de groseille. Dieu ! Que c'est bon ! Et puis, pour terminer, une glace à la fraise et à la vanille. Oh ! quel délicieux repas ! » Elle n'en a jamais fait un pareil !

Elle paie avec un billet de vingt francs qu'elle tire d'une petite bourse que lui a donnée sa grand-mère, puis elle prend le chemin du Château des Papes.

Maintenant une foule énorme emplit la place du Palais. Au milieu, on aperçoit les gardians de la Camargue dans leur pittoresque équipement : grand chapeau de feutre et large ceinture rouge. Fièrement campés sur leur selle de cuir piqué, les pieds passés dans des étriers à la mauresque, ils montent des petits chevaux nerveux qui piétinent le sol avec impatience. À l'arrière de leur selle est fixé un lasso qui, en même temps que le chapeau aux vastes ailes, leur donne un aspect de cowboys ou de gauchos de l'Argentine.

Suzanne est si petite et mince qu'elle peut se glisser au premier rang.

Elle aperçoit César qui, la bride de son cheval passée au bras, cause avec une jeune fille. Quel magnifique costume il porte ! Elle s'approche de lui.

« Bonjour, César, comment allez-vous ?

– Bonjour, mademoiselle Suzanne, vous êtes seule ici ?

– Oui, mes cousins n'ont pu venir.

– Alors, permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir les couleurs de mon groupe. »

En disant ces mots, César arrache un bout de ruban à un « flot » piqué à son épaule et le tend à Suzanne. Celle-ci s'en saisit et le fixe sur sa robe.

« Merci, César, bonne chance !

César monte sur son cheval, s'éloigne dans un nuage de poussière et va prendre sa place en avant de ses camarades. Suzanne est très fière. La jeune fille qui parlait à César dit quelques mots en provençal à son voisin : aussitôt ce dernier appuie contre un mur une échelle qu'il tient d'une main ferme :

« Mademoiselle, montez avec nous sur

l'échelle ; vous verrez mieux. »

Suzanne n'hésita pas. Elle gravit quelques échelons et la voilà qui domine la foule.

Maintenant, les gardians se livrent sur la place à un « tournoi d'écharpes ». C'est une sorte de jeu de barres à cheval ; les cavaliers, divisés en deux camps, se poursuivent et cherchent à s'arracher une écharpe enroulée autour de leur taille et qui flotte en partie le long des flancs du cheval. C'est à qui rivalisera de hardiesse, de science et d'adresse. Suzanne agite son ruban et, lorsque le groupe de César a exécuté une savante manœuvre, elle bat des mains en criant ; « Bravo ! » Tous ceux qui l'entourent se mettent à rire.

Mais voici le moment émouvant. César, en tête de ses compagnons, gravit les marches du Château des Papes ; il le fait comme s'il marchait sur un terrain plat. Son exploit accompli, il fait demi-tour et redescend.

Des vivats éclatent, des cris retentissent.

C'est César qui obtient le premier prix !

« Vive César ! Vive Avenio ! » crie Suzanne du haut de son échelle, et toute la foule répète son cri. Puis, les jeux continuent...

Pendant que Suzanne s'amuse ainsi à Avignon, livrée à elle-même comme un petit animal sauvage, aux Tamaris, M. Rouzerolle, Mariette, Antoine et les cinq cousins étaient dans une anxiété indescriptible. Suzanne avait l'habitude de ne rentrer qu'à l'heure du déjeuner ; comme on savait qu'elle avait été à la messe, on ne s'étonna de sa disparition qu'en se mettant à table.

« Où est Suzanne ? demanda M. Rouzerolle, subitement inquiet.

– Je ne l'ai pas vue de la matinée, dit Pierre.

– Ni moi... ni moi... ni moi... ni moi !... »

Tel fut le cri de tous les convives.

« Moi, dit Mariette, je l'ai aperçue lorsqu'elle partait. Elle avait mis son plus beau chapeau.

– Oh ! si elle était partie pour Avignon ! s'écria Paul.

– Non, c'est impossible ! Seule à Avignon ! »

M. Rouzerolle était stupéfait à l'idée d'une pareille escapade.

« Tout simplement, dit Pierre, elle s'est attardée avec Marie la bergère ; elle va arriver.

– Commençons à déjeuner.

– Je ne le puis, dit M. Rouzerolle. Déjeunez sans moi, je cours chez Marie.

– Mais, monsieur, j'y vais, moi aussi, dit Louis eu se levant.

– Non, non, laissez. »

À ce moment, M. Rouzerolle qui était arrivé près de la porte et saisissait son chapeau poussa une exclamation :

« Ah ! voilà ce qu'elle a écrit. » Il lut à haute voix la phrase : « Soyez sans inquiétude, je reviendrai pour le dîner. Suzanne. »

« C'est épouvantable ! s'écria M. Rouzerolle. Pourvu qu'il ne lui arrive rien ! Serait-elle en effet allée à Avignon ? Écoutez, mes enfants, je cours chez Marie. Déjeunez ; je reviens à l'instant. »

Il rentra au bout d'une demi-heure, tout essoufflé, n'ayant trouvé chez Marie que le petit berger qui devait dans l'après-midi garder les bêtes. Marie avait été faire une visite à une cousine qui demeurait au village de Maguelonne ; César était à Avignon avec son vieux père. M. Rouzerolle avait questionné le berger afin de savoir si Suzanne n'avait pas accompagné Marie.

« Non, non, dit le berger, Marie est partie seule.

– Monsieur, dit Paul en voyant l'air consterné du pauvre précepteur, voulez-vous me laisser aller à Avignon ! Je suis convaincu que cette gamine y est. Rappelez-vous l'air mécontent qu'elle a eu hier lorsque vous avez décidé que nous n'irions pas à la fête pour voir César sur Avenio. Je vais m'y rendre en auto. Je la chercherai partout et, si je la trouve, nous serons bientôt de retour.

– Voyez-vous Suzanne, pressée, perdue dans la foule ! Mon Dieu ! Que penseraient M. et M^{me} Saint-Clair ?

– Moi, j'ai toujours jugé que Suzanne était une

méchante enfant », dit la vieille Mariette qui ne pardonnait pas à la fillette d'avoir apporté le trouble dans une si bonne maison et de les avoir traités tous avec si peu de politesse.

« Mon cher Paul, allez à Avignon, décida M. Rouzerolle. Nous, pendant ce temps, nous parcourrons les environs. »

Quelques minutes après, Paul filait en auto dans la direction d'Avignon. Bien qu'il sût parfaitement mener une auto, comme il était trop jeune pour avoir son permis de conduire, le vieil Antoine se tenait au volant.

Nous avons laissé Suzanne en haut de son échelle admirant les jeux qui se succédaient sur la place. Il faisait chaud, mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Elle avait soif, voilà tout. Le jeune homme qui tenait l'échelle lui tendit une grenade que la petite fille savoura avec délices.

Tout à coup, elle tressaillit. Qui donc là-bas la regarde avec stupéfaction ?

Mais c'est Paul ! « Ah ! là là, pensa Suzanne, serait-il venu à ma recherche ? »

La fillette tourne la tête, ferme les yeux pour ne plus voir le fâcheux. Elle reste immobile pendant cinq minutes. Elle croit par ce moyen se dissimuler à la vue de son cousin et elle résiste à la tentation de regarder s'il est encore là.

Tout à coup, elle entend son nom prononcé très fort : « Suzanne ! Suzanne ! descends !

Impossible de ne pas entendre. Du reste, la voix se fait plus impérieuse :

« Suzanne, réponds et descends. »

Il faut parler.

« Eh bien ! Pourquoi ? Je vois très bien d'ici. »

Suzanne sent que l'échelle s'abaisse légèrement. Un troisième appel est lancé sur un ton auquel elle n'ose résister. « Suzanne ! »

Cette fois-ci elle ne peut plus rester là-haut ; quelques personnes rient ; mais les yeux de Paul sont sévères et Suzanne perd soudain toute son audace. Elle descend un échelon, deux échelons... La voilà dans les bras de Paul qui l'emporte loin de la foule et ne la pose à terre que bien en dehors du cercle des spectateurs. Suzanne n'a pas eu le

temps de dire merci à celui qui lui a permis de voir si commodément les jeux ; elle se trouve sur ses pieds, tenue d'une main ferme, et, muette, marchant sans résistance. Elle tient serré contre elle le ruban que lui a donné César.

Ils arrivent place Clemenceau où Paul retrouve l'auto. Paul fait monter la fillette dans la voiture ; puis il s'assoit auprès d'elle. Ils n'échangent pas un mot. Le vieil Antoine, de son côté, n'ose pas prononcer une parole. Suzanne se sent intimidée par l'air mécontent de son cousin ; et celui-ci veut laisser l'enfant à ses réflexions...

La voiture roulait rapidement. Suzanne était fatiguée à la suite de toutes les émotions de cette journée. Peu à peu, son corps oscilla de droite à gauche, sa tête se pencha d'un côté, puis de l'autre, et tout à coup elle tomba sur Paul qui l'entoura de ses bras ; bientôt elle s'endormit profondément.

Elle dormait encore lorsqu'ils arrivèrent aux Tamaris. Sur le perron, M. Rouzerolle, Mariette et les quatre petits Saint-Clair s'étaient précipités en entendant le roulement de la voiture.

M. Rouzerolle poussa un soupir de soulagement. Dans quelle inquiétude avait-il passé cette terrible journée !

« La voilà ! dit Paul en descendant d'auto. Elle dort, laissez-la ! Que Mariette la couche. M. Rouzerolle, vous verrez demain ce qu'il faudra lui dire. »

Il portait la fillette et la monta jusqu'à sa chambre sans qu'elle se réveillât. Là, Mariette la prit tout doucement, la déshabilla et la coucha. Lorsqu'elle fut étendue dans son lit, Suzanne se retourna et, enfonçant sa tête dans son oreiller, murmura : « Vive César ! Quel beau costume ! »

Mariette descendit. Paul avait déjà raconté à M. Rouzerolle et à ses cousins comment il avait retrouvé la fillette. Tous étaient saisis à la pensée qu'une si petite enfant avait pu accomplir une telle expédition. Mais Henri en lui-même se disait :

« Tout de même, ce qu'elle a fait est vraiment étonnant ! Comme elle a dû s'amuser pendant cet après-midi et que de choses elle a vues ! »

Ce qui prouve que le mauvais exemple est toujours déplorable.

XII

Le lendemain de l'escapade.

Suzanne passa une excellente nuit et, le lendemain matin, se leva très tôt. Elle s'habilla rapidement et descendit au jardin où l'attendaient ses cousins Henri et Nicolas.

« Raconte-nous vite ce que tu as fait hier », dit Henri en se précipitant vers sa cousine.

Suzanne regarda à droite, à gauche, devant et derrière elle pour voir si personne ne les observait.

« Tout le monde est sorti, chuchota tout bas Nicolas à son oreille. Mes frères sont au bain...

– Avec Paul ?

– Oui... et M. Rouzerolle.

– Tu sais, il y a une lettre de papa, dit Nicolas.

– Ah ! répondit simplement Suzanne.

– Mais nous ne savons pas ce qu’il a écrit. M. Rouzerolle nous le dira à déjeuner.

– Bon... Nous avons le temps... Écoutez... »

Les trois enfants s’assirent sur le bord de la pelouse tout près les uns des autres ; ils parlaient à mi-voix, d’abord pour que personne ne puisse les entendre et puis les récits merveilleux ne doivent-ils pas toujours être dits à voix basse ?

« Alors, narrait Suzanne, j’ai mangé des gâteaux, des gâteaux, autant que j’ai voulu... À toutes les crèmes, et des tartes et des glaces et des bonbons... et encore des gâteaux. »

À chacun de ces détails, Henri et Nicolas ouvraient de grands yeux.

« Tu n’as pas été malade ?

– Mais non, on n’est jamais malade lorsqu’on est en liberté.

– Tu es sûre ?

– Puisque je te le dis... Du reste, tu le vois bien...

« Puis j'ai mangé des grenades... Oh... des grenades comme on n'en mange jamais... grosses, rouges, sucrées, avec un jus... Oh ! un jus !... »

Les yeux des petits garçons s'ouvraient encore plus grands.

« Voilà ce qu'on mange lorsqu'on est libre... Voilà ce que l'on boit lorsqu'on est libre... et ce que l'on voit... Écoutez : des chevaux qui grimpent des escaliers, des cavaliers comme on en voit au cinéma, des rubans qui flottent au vent, des fleurs qu'on lance aux cavaliers... des jeunes filles, de la musique... Voilà, voilà...

– Et où étais-tu pour voir ça ?

– En haut d'une échelle.

– Ah ! dit Nicolas.

– Tu n'avais pas peur seule ?

– Pourquoi ? Tout le monde était complaisant... Ainsi, le jeune homme de l'échelle, c'est lui qui m'a donné les grenades.

– Quand tu as vu Paul, tu as dû être bien étonnée.

– Oui... Paul est drôle », dit pensivement Suzanne.

Il y eut un silence.

« Mais raconte-nous encore tous les détails, tous.

– Oui, tous, insista Nicolas.

– Dans le train, les gens riaient, s’amusaient... moi je regardais le paysage, les chevaux s’effrayaient au bruit du train, les taureaux voulaient bondir...

– Oh ! ça ! dit Henri d’un air sceptique.

– Oui... oui... puisque je te le dis... Attends, à Avignon, les rues étaient pleines de monde... Oh ! quelle foule !

– Tu ne craignais pas d’être écrasée ?

– Bien sûr que non... Les gens ne me bousculaient pas du tout, au contraire, ils me laissaient toujours passer. Sur la place du Palais, tous les chevaux allaient et venaient. Ils portaient des selles magnifiques ; leurs crinières étaient tressées avec des galons rouges et près des oreilles un nœud de ruban indiquait à qui ils

appartenaient. Vous voyez, moi, j'ai gardé le ruban que m'a donné César... Ah ! voilà Pierre et les autres. »

En effet, à la porte du jardin apparaissaient Pierre, Paul et M. Rouzerolle qui revenaient du bain.

M. Rouzerolle avait l'air préoccupé ; Paul regardait Suzanne avec attention, sans malveillance pourtant ! quant à Pierre, il s'écria :

« Tiens ! tiens ! voilà Suzanne. Comment vas-tu, ma petite cousine ?

– Très bien, dit Suzanne en rougissant sous le regard que Paul fixait sur elle.

– Nous venons de prendre un bain. Vous êtes restés là sans bouger ?

– Oui, dit Henri. Suzanne nous racontait sa journée d'hier et ce qu'elle a vu à Avignon.

– Venez déjeuner, dit M. Rouzerolle aux enfants, puis, après, je vous lirai la lettre que j'ai reçue de votre père. »

L'air du précepteur était grave. Suzanne le regarda, et elle pensait : « Mon vieux, tu crois me

faire obéir, mais tu verras ! »

Paul considéra la fillette et lui, de son côté, se disait : « C'est par la tendresse qu'il aurait fallu prendre cette enfant et, malgré tout son bon vouloir, M. Rouzerolle s'est engagé sur une fausse route. »

On déjeuna ; les enfants ne parlaient pas beaucoup. Ils sentaient que l'équipée de Suzanne était désapprouvée par leur précepteur, alors il était impossible de lui faire raconter des histoires et pourtant ce n'était pas l'envie qui leur en manquait. Quant à Suzanne, elle n'ouvrit pas la bouche. Elle refusa des pommes de terre en robe de chambre.

« Mais Suzanne, dit Mariette, il faut manger.

– Je n'aime pas ces pommes de terre ; je n'aime que les pommes de terre frites.

– C'est moins bon évidemment que les choux à la crème que tu as mangés à Avignon ! » s'écria Henri.

Sous le regard sévère de M. Rouzerolle, Henri devint rouge et se tut. Le repas terminé, tous

passèrent dans la salle de billard comme chaque jour. M. Rouzerolle et Paul étaient les seuls qui prissent du café. Suzanne était allée s'asseoir dans une grande bergère où, mince et petite, elle disparaissait presque entièrement. M. Rouzerolle prit dans sa poche la lettre de M. Saint-Clair. Il se fit un grand silence.

« Mes enfants, voici ce que me dit votre père, et votre oncle, Suzanne », commença-t-il d'une voix grave.

Suzanne toussota comme pour s'éclaircir la voix. Ses yeux lançaient des éclairs, mêlés à des lueurs de moquerie. M. Rouzerolle fit comme s'il n'entendait pas la petite toux de Suzanne.

« Je passe les premières lignes qui me concernent seul...

« Ce que vous dites de Suzanne me peine infiniment ; j'espérais qu'en notre absence elle aurait été obéissante et qu'elle se serait montrée une véritable petite sœur pour ses cousins. Puisqu'il en est autrement et que vous ne voulez plus assumer la responsabilité de la surveiller, étant donné les désobéissances qu'elle a déjà

commises...

– Et mon oncle ne savait pas l’aventure d’Avignon, interrompit Suzanne d’un air narquois, en regardant M. Rouzerolle.

– Voyons, Suzanne, s’écria Paul.

« ... Voilà ce que nous avons décidé ma femme et moi. Comme notre absence doit se prolonger encore – nous ne reviendrons que dans un mois –... »

– Oh ! s’écrièrent d’une seule voix consternée les quatre petits Saint-Clair.

« ... Dès le reçu de cette lettre, vous voudrez bien vous rendre à Avignon avec Mariette et vous conduirez Suzanne chez M^{lle} Moule, à qui nous écrivons par le même courrier. M^{lle} Moule gardera Suzanne jusqu’à notre retour. Là, les accidents seront moins à craindre et elle ne pourra pas courir les champs en compagnie de bergères... »

– Il sait tout, mon oncle ; vous le mettiez bien au courant ! »

Le ton de Suzanne était amer.

« C'était mon devoir, Suzanne », répondit M. Rouzerolle.

Et il continua à lire : « Je regrette que cette enfant n'ait pas compris toute l'affection dont on l'entourait... »

– Ah ! ah ! ah ! l'affection de M. Rouzerolle pour moi ! »

M. Rouzerolle fil semblant de ne pas avoir entendu.

« C'est tout. Voilà donc ce que je décide, Suzanne, nous prendrons demain le train pour Avignon. Mariette préparera votre malle. Quant à vous, mes enfants – et le précepteur se tourna vers les jeunes Saint-Clair qui semblaient pétrifiés, car ils n'avaient jamais connu leur père aussi sévère –, je vous confie à Paul qui voudra bien me remplacer pour un jour. Du reste, je vous connais... je puis m'absenter sans inquiétude. »

M. Rouzerolle quitta la pièce, Suzanne n'avait pas bougé.

« Tout de même, ne put s'empêcher de s'écrier Paul, M. Rouzerolle est un peu sévère et...

– Mon oncle est dur ! Il ne m'aime pas !
s'écria Suzanne. Mais aussi M. Rouzerolle lui en
a raconté des histoires ! »

Paul regretta sa phrase. Mais il s'approcha de
Suzanne.

« Écoute, tu vas être docile, aller à Avignon ;
moi je vais écrire à mon oncle, je lui dirai...

– Tu lui diras ?...

– Tu n'as pas besoin de le savoir. J'espère que
lorsque j'aurai la réponse de mon oncle, c'est moi
qui irai te chercher. En attendant, tu vas me
promettre d'être sage ?

– Oui, répondit Suzanne après quelques
hésitations.

– Maintenant tu peux aller t'amuser avec tes
cousins.

– Henri, Nicolas, venez avec moi, voulez-
vous ? »

Les deux garçons, très tristes à la pensée que
leur cousine allait partir, ne se le firent pas dire
deux fois.

À peine arrivés tous les trois dans le jardin, Suzanne, les sourcils froncés, prit le bras d'Henri et la main de Nicolas.

« Écoutez, vous allez me promettre de ne pas me trahir. Vous entendez ?

– Oui, répondirent d'une seule voix les deux garçons.

– Vous savez ce que c'est que trahir ? »

Suzanne en prononçant ces mots s'était arrêtée. Elle regardait fixement Henri et Nicolas.

« Mais oui, s'écria un peu impatiemment Henri. Nous sommes des hommes. Trahir, trahison, traître, tu sais, tu ne nous apprends rien.

– Ne te fâche pas, Henri, mais souviens-toi... Un jour, tu as répété...

– Non, non, je n'ai pas répété ; j'ai dit seulement à M. Rouzerolle où tu étais, parce qu'il était inquiet... Ce n'est pas une trahison, ça...

– Oui... évidemment. Mais vous allez me promettre tous les deux... Asseyons-nous sur ce petit talus recouvert de mousse... Là... Écoutez-moi donc. »

Suzanne réfléchit pendant un moment.

« Vous avez promis de ne répéter à qui que ce soit ce que je vais vous confier ?

– Oui, nous jurons.

– Eh bien, je vais fuir, je ne veux pas aller en pension, je ne veux pas aller chez M^{lle} Moule. »

Suzanne cessa de parler pour jouir de l'effet que sa confiance avait produit. Il fut immense. Henri se leva tout droit ; quant à Nicolas, ses yeux s'agrandirent, puis il s'écria :

« Moi... je vais avec toi.

– Oh !

– Et alors moi aussi ! ajouta Henri. Il faut que je vous protège tous les deux. »

Suzanne se mit à battre des mains.

« Oh ! comme ça va être amusant ! Nous ferons tout ce que nous voudrons, nous...

– ... Mangerons des gâteaux.

– Nous découvrirons des choses que nous n'avons jamais vues...

– Nous courrons après les papillons. Nous...

– Nous coucherons dans une hutte.

– Mais nous reviendrons coucher aux Tamaris ? demanda Henri, un peu effrayé, soudain, du projet de sa cousine.

– Bien sûr que non ! Si tu crois que je rentrerai pour supporter les gronderies de ton cher Rouzerolle ! Non, non, nous resterons loin d'ici jusqu'à ce que mon oncle ait répondu à Paul.

– Mais si tu n'es pas là, comment sauras-tu que papa aura écrit ?

– Je t'enverrai... en ambassadeur, et, comme tu as promis de ne pas me trahir, tu ne diras pas où je serai et tu me feras parvenir ce que tu apprendras.

– Écoute, Suzanne, tout ça, ce serait bien amusant, mais je crois que c'est très mal ce que nous voulons faire.

– Oh ! repartit la fillette avec dédain, tu sais, je peux m'en aller seule ; je n'ai besoin de personne. Au contraire...

– Non, non, s'écria Nicolas en s'accrochant à

la robe de Suzanne, je vais avec toi. Je veux courir les champs, manger des gâteaux et que tu n'aïlles pas en pension ; c'est si amusant quand tu es là ! »

Que voulez-vous que fasse un garçon de huit ans, en face d'une petite fille aussi audacieuse. Il a l'air peureux, il a l'air niais, il a l'air d'une poule mouillée. Et Henri se rappelait toutes les injures que lui avait décochées sa cousine maintes et maintes fois, et, à la fin, sa fierté d'homme se révoltait. Oui, Suzanne croyait que lui et ses frères manquaient de courage et étaient incapables d'entreprendre quoi que ce fût de hardi. Elle croyait que, parce qu'ils étaient obéissants, ils manquaient de résolution, que, parce qu'ils ne sortaient jamais seuls, ils ne sauraient pas distinguer une route d'un sentier ; elle pensait qu'ils étaient sans esprit parce qu'ils ne répondaient jamais d'impertinences. Eh bien, c'était trop fort à la fin ! Elle allait voir, la cousine, s'ils ne sauraient pas se débrouiller livrés à eux-mêmes. Si encore leur papa ou leur mère avaient été là, ils n'auraient pas voulu partir sans les prévenir dans la crainte de leur causer un

grand chagrin. Mais l'inquiétude de M. Rouzerolle serait légère ; il ne pouvait pas avoir un cœur de papa ou de maman. Et puis leur absence ne serait pas longue... Un jour ou deux. Après ils forceraient bien Suzanne à revenir !

Suzanne continua, sans se préoccuper de l'air soucieux d'Henri :

« Alors, voilà ce que nous allons faire ! Nous irons voir Marie et je lui demanderai de nous conduire chez son cousin Marius.

– Qui est-ce ? demanda Henri hésitant.

– C'est un second César. Il monte aussi à cheval et habite de l'autre côté du Rhône...

– C'est là que nous coucherons ?

– Oui. Et puis nous verrons... Avez-vous quelque chose à manger dans vos poches ? demanda Suzanne.

– Non, non, répondirent les deux garçons en fouillant dans les poches de leurs culottes.

– Mauvais, ça. Henri, cours à la maison, prends du chocolat, du pain... Non, des gâteaux secs, c'est moins lourd. Ça suffit.

– Bon, je dirai à Mariette...

– Mais, nigaud, triple nigaud, ne parle pas à Mariette !

– Je ne peux pas prendre du chocolat et des gâteaux sans permission.

– Oh ! s'écria Suzanne en saisissant ses cheveux d'un geste désespéré, suis-je donc malheureuse d'être avec de tels emplâtres ! Devant un si beau projet, être arrêtés par une histoire de chocolat. Horreur ! horreur ! »

C'était le pauvre Henri qui était embarrassé ! Maintenant il n'avait plus du tout envie de fuir avec Suzanne, mais s'il laissait Nicolas partir avec sa cousine, quel danger n'allait-il pas courir. Ah ! une idée ! Comme il était le plus grand, il allait conseiller de laisser Nicolas à la maison parce que lui et Suzanne se débrouilleraient beaucoup mieux tout seuls. Mais à peine avait-il ouvert la bouche pour formuler sa proposition que Nicolas se mit à pousser des cris et que Suzanne déclara que si Nicolas ne venait pas, elle partirait seule.

« Tiens, ajouta-t-elle, il vaut mieux renoncer au chocolat. Partons sans regarder derrière nous et nous nous tirerons d'affaire. Allons d'abord voir Marie. »

XIII

La fuite.

Suzanne prit un petit sentier qui serpentait au milieu des roseaux. De distance en distance, au milieu des herbages, se dressaient des pins parasols. Suzanne marchait en avant, puis venait Nicolas, enfin Henri. Tout à coup, on découvrit la mer qui décrivait une grande courbe.

« Oh ! que c'est beau ! s'écria Henri, qui voulait se faire marin. La mer me semble beaucoup plus belle que d'habitude.

– C'est parce que tu es libre ! répondit Suzanne sentencieusement.

– Non... je pense que nous ne sommes jamais venus de ce côté, voilà tout...

– Tu es bête !

– Merci !

– Oh ! regarde, regarde ce beau papillon ! dit Nicolas en se mettant à courir.

– Nous voici presque arrivés chez Marie... Voyez, c'est cette maison-là, auprès de l'eau. Son père est pêcheur ; il s'appelle Costenède et il a une barque.

– Oh ! dit Henri, si on lui demandait de nous faire faire une promenade en mer. Quelle joie !

– Nous pourrions lui dire de nous conduire de l'autre côté du Rhône, au lieu d'aller en voiture. Oui, c'est une idée. »

Suzanne se réjouit astucieusement en elle-même en entendant Henri formuler ce désir, car une idée, de nature à favoriser leur fuite, était née en elle. Ils arrivèrent à la maisonnette du père de Marie. Un chien aboya à leur approche, mais il reconnut Suzanne et aussitôt il bondit vers elle et lui lécha les mains.

« C'est bon ! C'est bon, Calvus. Je te présente mes cousins, Henri et Nicolas. Ils aiment les chiens. Il n'y a personne ici ? Ah ! voilà le père Costenède... Bonjour, père Costenède. Marie

n'est pas là aujourd'hui ? »

Un homme âgé s'avançait. Il ressemblait à César, mais son visage était encore plus bronzé que celui de son fils. Il arrangeait un filet qui séchait au soleil. Il portait un chapeau à larges bords qui avait dû être noir autrefois, mais qui, maintenant, était tout roussi.

Henri et Nicolas étaient plantés devant lui et le regardaient avec curiosité.

« Nous voudrions vous demander quelque chose, père Costenède, continua Suzanne qui poursuivait la réalisation du projet ébauché dans son imagination.

– Quoi donc, ma petite demoiselle ? Vous êtes si gentille avec ma fille, Marie, que je ferai bien tout ce que vous désirerez.

– Eh bien, nous voudrions nous rendre en barque au phare de Faraman... Mes cousins voudraient tant faire une promenade en mer et moi aussi !...

– Mais c'est facile, dit en souriant le père Costenède. Vous ne resterez pas longtemps là-

bas ?

– Oh ! vous n'aurez pas besoin de nous attendre, la voiture de mon oncle suit la route des Saintes-Maries à Faraman. »

Suzanne avait parlé bas parce qu'elle ne voulait pas que ses cousins entendissent son mensonge. Mais elle pouvait être tranquille, le chien, la barque du père Costenède tirée sur la grève, ses filets occupaient tellement les deux garçons que ni l'un ni l'autre ne fit attention à ses paroles.

« Alors, c'est bon ! Mes jeunes messieurs, nous allons embarquer. »

Henri et Nicolas ne se tenaient pas de joie. Quelle belle partie de plaisir ! Enfoncés les goûters chez M^{me} de Magloure ! Enfoncés les chevaux de bois sur lesquels on faisait un tour, une fois l'an, à la foire d'Avignon ; enfoncées les grandes promenades dans les champs ; enfoncé tout le passé, les frères, le vieil Antoine, même la vieille Mariette et ses crèmes !

Henri s'était approché du père Costenède et

voulait l'aider à mettre la barque à l'eau tandis que le chien aboyait et gambadait, éclaboussant Henri et Nicolas qui poussaient des cris de joie.

Lorsque la barque flotta, le père Costenède saisit Suzanne et la posa délicatement sur un des bancs d'arrière ; il prit ensuite Henri par la ceinture, puis enfin Nicolas qui riait à gorge déployée. Quant à Calvus, il ne sauta dans la barque que lorsqu'il vit son maître y prendre place lui-même. Il s'installa près de Suzanne, ses pattes de devant appuyées sur le bord, le nez au vent. Nicolas vint se mettre à côté de lui. Henri aurait bien voulu essayer de ramer avec le père Costenède, mais celui-ci, tirant une bouffée de sa pipe, s'écria :

« Non, non, ramer est trop dur pour des petits bras comme les vôtres. Attendez d'être grand comme César ou vieux comme moi. »

La barque avançait doucement, côtoyant la plage des Saintes-Maries que le sel givrait de longues traînées blanches et laissant derrière elle un mince sillage que dorait le grand soleil de l'après-midi. Il commençait un peu à décliner

lorsque la barque fut à hauteur du phare de Faraman.

Les enfants, sous le charme de cette promenade en mer, ravis de sentir la brise qui rafraîchissait leur visage, oubliaient les Tamaris et M. Rouzerolle et ne ressentait aucun regret de leur fuite...

Les trois amis ont débarqué près du phare et du sémaphore de Faraman ; le père Costenède est reparti avec sa barque et son chien. Nicolas aurait bien voulu garder celui-ci, mais Calvus lui a léché les mains et, comme c'est un chien bien élevé, sans autre adieu, il est remonté avec son maître dans sa barque et bientôt celle-ci n'a plus été au loin qu'un petit point noir. Les enfants ne se sont pas retournés pour la voir, car Suzanne est pressée.

Elle a répondu rapidement aux questions du père Costenède qui voulait attendre l'arrivée de la voiture de M. Saint-Clair. Le père Costenède ne semblait pas, au surplus, étonné de voir ces trois enfants s'aventurer seuls sur cette côte solitaire. Ils lui avaient demandé de les conduire à

Faraman ; il l'avait fait avec plaisir. Il ne s'était pas préoccupé d'autre chose et s'en retournait tranquillement.

Les enfants s'engagèrent sur la route qui, venant des Saintes-Maries, passe près du phare et du sémaphore et se dirige vers Giraud en longeant les salins.

« Je veux des gâteaux, déclara tout à coup Nicolas.

– Mais il n'y en a pas, répondit Suzanne.

– Tu nous as promis des choux à la crème, des babas au rhum, continua Nicolas.

– Je ne pourrai pas t'en donner, s'il n'y en a pas.

– Alors tu es une menteuse ! »

Et Nicolas commença de pleurnicher.

« Mon Dieu ! Que tu es assommant ! Si tu crois que tu es un homme...

– Voyons, Suzanne, dit Henri, ne te fâche pas. Et d'abord où allons-nous ?

– Nous allons... nous allons à Giraud, pour

commencer.

– Eh bien, lorsque nous serons dans le village, nous chercherons une voiture pour nous ramener à la maison.

– Tu es fou ! s'écria Suzanne stupéfaite, je ne rentre pas à la maison ce soir. »

Henri se tait. Voilà le commencement des ennuis. Nicolas pleure, commence à être fatigué, et Suzanne semble de mauvaise humeur. Ils avancent en silence, tête basse, sur la route.

« Tu as de l'argent, Suzanne ? demanda tout à coup Henri.

– Naturellement, si tu crois que j'ai attendu que tu t'en inquiètes... »

Et Suzanne éclata d'un rire moqueur.

Très fatigués, mais sans s'avouer leur découragement, ils atteignirent enfin les premières maisons de Salin-de-Giraud et aperçurent une vieille paysanne qui, près de la porte d'un verger, venait de poser à terre des corbeilles remplies de fruits, surtout de figes.

« Madame, dit Suzanne, nous voudrions

acheter des figes.

– Mes fruits ne sont pas à vendre, répondit tranquillement la paysanne.

– Oh ! Madame, dit Nicolas, j’ai tellement soif.

– Tiens, mon petit, voilà pour toi... et ceci pour vous, ma petite demoiselle, et ces figes pour le plus grand. Non, je ne veux pas être payée... En voulez-vous encore ? Non ? Vous allez loin... Où ça ?

– Nous voudrions prendre le train pour Arles.

– Le train pour Arles ! Mais le dernier est parti à quatre heures cinquante-cinq, et il est plus de six heures. Maintenant il n’y a plus de train avant demain matin.

– Eh bien, dit Suzanne, nous irons à pied.

– À pied ! Vous n’avez pas perdu la tête ?

– Oh ! Nous avons de bonnes jambes, affirma Suzanne qui pourtant sentait fléchir son assurance. Quel est le premier village quand on se dirige d’ici vers Arles ?

– C’est le Sambuc, mais il est bien à quinze kilomètres par la route. »

Quinze kilomètres ! En entendant ces mots Henri pâlit légèrement et Suzanne sentit ses jambes se dérober sous elle, mais elle fit bonne contenance. « Ce n’est rien pour nous.

– Vous m’avez l’air bien décidée, ma petite demoiselle, dit la vieille paysanne qui commençait à s’étonner devant ces trois enfants qui s’en allaient à l’aventure. Surtout, attention, ne prenez pas les raccourcis, à cause des marais.

– Oui... oui... ma brave femme », s’écria Suzanne en s’éloignant avec rapidité.

Ils attendirent d’avoir dépassé les maisons qui étaient au bord de la route, puis ils s’assirent sur l’herbe pour manger leurs fruits.

« C’est joliment bon...

– Ça rafraîchit.

– Oui... regarde le soleil qui va plonger dans la mer ; il est juste sur le point de la toucher... Encore une pêche et une figue. Pouf ! Voilà le soleil couché. Il y a encore des lueurs rouges...

Mais cela s'éteint... Allons, dépêchons-nous », dit Suzanne en se levant.

Ils se remirent en marche. Le couchant flamboyait encore et teintait de vives couleurs l'étendue de la Camargue. Mais bientôt ce fut le crépuscule. Tout devint peu à peu sombre et triste et un léger vent s'éleva. Les trois enfants, involontairement, hâtèrent le pas.

« Dis donc, Suzanne, tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux rentrer à la maison ?

– Tu n'y penses pas, Henri ! Allons, un peu de courage. Atteignons toujours le Sambuc.

– Mais là, qu'est-ce que nous ferons ?

– Toujours des objections, reprit, impatiente, Suzanne.

– Si nous courions alors, dit Henri.

– Prends une main de Nicolas, moi l'autre, nous irons plus vite. »

Mais au bout d'une centaine de mètres, les trois enfants s'arrêtèrent tout essoufflés.

XIV

Perdus dans la Camargue.

Suzanne et Henri se regardèrent ; tout à coup ils sentirent une angoisse leur serrer le cœur. Henri comprenait combien il avait été imprudent de se laisser entraîner par sa cousine et en éprouvait un violent remords, mais, comme il avait entendu dire qu'un homme doit toujours dominer les situations et protéger les plus faibles, il ne laissa pas voir son inquiétude ; il dit simplement à Suzanne :

« Continuons à marcher, nous arriverons toujours ; il n'y a aucun danger ; ayons du courage. » Et serrant plus fortement la main de Nicolas, il continua à avancer sur la route. L'obscurité s'accroissait ; la route s'allongeait ; à droite et à gauche, les salins et les plaines marécageuses donnaient une impression de

tristesse infinie. Henri s'aperçut que Nicolas commençait à boiter.

« Écoutez, dit-il brusquement, Nicolas n'en peut plus ; toi aussi Suzanne. Voici ce que je propose. Je vais aller en avant pour atteindre le Sambuc où je trouverai sans doute une voiture, tout au moins un cheval ou un âne pour nous porter. Suzanne, je te confie Nicolas, mais tu vas me promettre de ne pas t'éloigner de la route...

– Non ! non ! je ne veux pas que tu me quittes, s'écria Nicolas, en saisissant son frère par son veston. Non, non, j'ai trop peur sans toi. Tu sais bien que Suzanne fait toujours ce qui est défendu. Non, non, emmène-moi...

– Il a raison, dit Suzanne, c'est moi qui vous ai entraînés, j'aurais dû partir seule... Eh bien, laissez-moi seule... je me perdrai et tant pis pour moi !

– Comment peux-tu croire, Suzanne, que je t'abandonnerai. Réfléchissons à ce que nous pouvons faire. »

À ce moment, une sorte de chant se fit

entendre dans le lointain. Les enfants s'arrêtèrent.

« Ah ! dit Suzanne, voilà quelqu'un sur la route.

– Oui... on chante la chanson des Saintes-Maries.

– Oui, l'autre jour Marie la chantait. Si c'était César !... »

Les enfants firent un effort désespéré pour avancer plus rapidement. Nicolas ne sentait plus son mal de pied. Le chant se rapprochait : tout à coup on vit apparaître un grand gaillard, vêtu du costume camarguais, un large chapeau posé de côté sur sa tête, une pèlerine jetée sur une épaule. Il chantait :

Et les Saintes vinrent un jour

Et les Saintes abordèrent un jour...

Elles étaient trois...

À la vue des enfants, il s'arrêta et les regarda curieusement. Suzanne, qui tenait Nicolas par la

main, s'approcha de lui :

« Monsieur, nous sommes égarés, pourriez-vous nous ramener chez nous. Nous habitons les Tamaris, aux Saintes-Maries. Si vous y allez, prenez-nous avec vous ?

– Oh ! oh ! Mais nous en sommes loin ! Il faut contourner tout l'étang de Vaccarès. D'où venez-vous, mes gaillards ?

– Nous venons des Saintes-Maries.

– Ah ! ah ! »

Et l'homme les dévisageait, de plus en plus intrigué.

« Si vous ne pouvez pas nous ramener, dit Henri, voulez-vous nous dire à combien de kilomètres nous sommes encore du Sambuc. Car nous sommes bien fatigués, du moins mon petit frère.

– Écoutez, les mioches, le Sambuc est loin, la nuit vient, et moi je ne vais pas plus loin que le Salin-de-Giraud. Mais il y a là, à quelques pas, une cahute où vous pourriez très bien passer la nuit. »

Sans attendre la réponse, il saisit Nicolas dans ses bras et, quittant la route, prit un sentier qui serpentait entre de petits étangs. Suzanne et Henri, se tenant par la main, le suivaient en courant presque, car il avait de grandes jambes et marchait très vite.

Au bout d'un quart d'heure, qui sembla bien long aux pauvres enfants, ils atteignirent une petite cabane, très basse, couverte de chaume, que l'on ne pouvait distinguer de loin vu son peu de hauteur et la couleur de son toit.

« Voilà un gîte où vous serez en sûreté, dit l'homme en s'arrêtant ; vous ne risquerez pas de tomber dans un marécage, vous serez au chaud et vous pourrez dormir. Du reste, le petit dort déjà à poings fermés. »

En effet, Nicolas s'était profondément endormi sur l'épaule du paysan. Celui-ci se baissa pour passer la porte de la cabane. Il poussa des feuilles avec son pied afin d'en former un tas sur lequel il coucha Nicolas.

« Allons, vous autres, mettez-vous à côté de lui pour lui tenir chaud, et voici mon manteau.

– Ah ! nous vous remercions bien, dit Henri en voyant tous les soins que leur rendait cet homme rencontré sur la route.

– Bah ! il faut bien sauver des mioches qui se sont enfuis de chez eux...

– Comment savez-vous que nous nous sommes enfuis ?

– Oh ! oh ! ça se voit. Vous n'êtes pas des pêcheurs, ni des paysans... vous êtes des petits bourgeois. Mais n'importe... Vous voulez savoir mon nom... Voilà, je m'appelle Lazare, comme celui qui est venu aux Saintes-Maries avec la Sainte Vierge et Marthe et Maximin... Alors, dormez et ne bougez pas jusqu'à ce que je revienne demain matin... Ce n'est pas bon pour les enfants de se diriger à travers ces marécages. Promis ?

– Oui, oui, monsieur Lazare... Nous ne bougerons pas. Oh ! que vous êtes bon ! » s'écria Henri, étonné des manières bizarres de leur protecteur.

L'homme était déjà sorti de la cahute et

bientôt l'on entendit son chant qui s'affaiblissait peu à peu dans le silence de la nuit :

Et les Saintes vinrent un jour

Et les Saintes abordèrent un jour...

Elles étaient trois...

Par l'ouverture de la porte, Henri et Suzanne voyaient les mares briller aux reflets de la lune et le ciel scintiller d'étoiles merveilleuses. Alors Suzanne se jeta dans les bras d'Henri en sanglotant :

« Henri ! Henri ! Crois-tu qu'on me pardonne jamais ce que je vous ai fait faire ? – Quelle méchante fille je suis ! »

Henri s'efforça de consoler sa cousine, mais, vaincus par la fatigue, sans avoir même séché leurs yeux, les deux enfants bientôt s'endormirent profondément...

On peut s'imaginer l'état dans lequel furent les habitants des Tamaris lorsqu'à l'heure du goûter

ils ne virent rentrer ni Suzanne, ni Henri, ni Nicolas. M. Rouzerolle semblait devenu fou. Il s'accusait, par son inexpérience, d'avoir causé cette nouvelle escapade et, dans son désespoir, ne prenait aucune décision. Paul seul gardait son sang-froid.

« Voyons, raisonnons. Qu'ont-ils pu faire ?

– Fuir, déclara Pierre.

– Mais où ?

– Ils ont dû aller à Avignon. Suzanne connaissait le chemin.

– Peut-être chez la tante de Magloure.

– Oui... car Suzanne s'imagine que c'est une fée.

– Alors, décida Paul, Pierre va y aller. À quelle heure le prochain train pour Arles ?

Pierre se jeta sur un indicateur. « À cinq heures quinze.

– Quand tu seras à Avignon, si tu trouves tes frères et ta cousine chez M^{me} de Magloure ; tu téléphoneras à la poste d'ici. Un gamin nous

apportera ton message. Fais pour lemieux. » Et Paul serra la main de Pierre. Mariette, dans un coin du salon, sanglotait.

« Et s'ils étaient tombés dans un marais ? s'écria tout à coup M. Rouzerolle. En entendant cette phrase alarmante Mariette ne put que gémir. Paul sortit sur le perron.

« A-t-on interrogé les gens du pays ? Il faut le faire ; nous recueillerons peut-être ainsi quelque indication. »

Paul et Louis questionnèrent tous ceux qu'ils purent rencontrer. Avaient-ils vu trois enfants se promener ? Jouer au bord de l'eau ? Non. Personne ne les a vus et pourtant on les connaît bien. La petite demoiselle aux cheveux courts et le petit garçon si gentil, et l'autre qui ressemble à monsieur son papa. Ah ! on les connaît bien. « Non, ils ne sont pas venus au village aujourd'hui. »

« Voilà le père de Marie... Oh ! il ne pourra nous donner aucune indication ; il est allé à la pêche toute la journée... Parlons-lui tout de même.

– Père Costenède, avez-vous vu aujourd’hui mes frères et ma cousine ?

– Eh ! ma foi oui... mais – ici le père Costenède enleva la pipe de sa bouche, ce qui était chez lui une marque de surprise et même de véritable émotion – vous n’êtes donc pas allés les prendre là-bas, du côté de Faraman ? Je les y ai conduits en barque ; ils devaient vous y retrouver en voiture. Comment...

– Oui... oui... il y a eu erreur... On s’est trompé », se hâta de dire Paul qui ne voulait pas avouer que les enfants s’étaient enfuis.

Et il se dépêcha de regagner les Tamaris.

C’était juste le moment où le soleil se couchait. Paul fit bondir M. Rouzerolle en lui annonçant que la trace des enfants était retrouvée. Il décida aussitôt de partir sur son cheval afin de les rejoindre au plus vite. Mais il lui fallait une bonne heure pour parcourir la route qui s’allonge entre la mer et l’étang de Vaccarès. Il ne serait là-bas qu’à la nuit noire. Impossible de se servir de l’auto, car il avait fallu changer les magnétos.

Paul s'éloigna au grand trot. Mais la distance était longue et ce ne fut qu'à la nuit qu'il atteignit Faraman. Il interrogea les gardiens du phare et du sémaphore, mais on n'avait pas remarqué le débarquement des enfants. Dans la bourgade, on ne put non plus lui fournir aucune information. Alors il poursuivit sur le Salin-de-Giraud. La lune brillait sur les étangs et sur les marais salants. Seul, le bruit des sabots du cheval rompait le silence qui régnait dans la campagne. Quand Paul arriva à Salin-de-Giraud il était tard ; néanmoins, il put interroger quelques habitants ; vainement d'ailleurs, car là encore personne ne put le renseigner. Alors, puisque les enfants étaient introuvables, Paul décida de rebrousser chemin et d'attendre le matin pour reprendre les recherches.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'ils ne soient pas tombés dans les marais ! »

XV

Un triste réveil.

Le lendemain matin, Suzanne se réveilla très tôt, presque au lever du soleil, parce qu'elle était transie. Les nuits sont fraîches près des marais et sous la brise de la mer. Au mouvement qu'elle fit, Henri, glacé lui aussi, se réveilla.

« Tu as froid, Suzanne ? demanda-t-il à sa cousine.

– Oui, mais ne réveille pas Nicolas et viens, nous courrons un peu pour nous réchauffer.

– Oui, mais pas loin. »

Les deux enfants sortirent de la cabane. La mer au loin semblait d'argent et l'on ne voyait pas comme la veille des flaques d'eau miroiter ici et là ; on aurait dit que la plaine n'était couverte que d'herbes vertes.

« Suis bien le sentier, cria Henri à Suzanne, il ne faut pas aller à droite et à gauche ; nous pourrions nous enfoncer dans les marais. Dis donc, Suzanne, tu n'as pas faim ?

– Oh ! si... Mais crois-tu que Lazare viendra bientôt ?

– Il nous a peut-être oubliés, répondit Henri.

– Et à la maison, que doivent-ils penser ?

– Ils doivent être bien malheureux. Si tu savais comme je me reproche de t'avoir suivie !

– Moi, j'aurais dû partir seule. Personne ne tient à moi. M. Rouzerolle aurait été bien content...

– Pourquoi dis-tu que personne ne tient à toi ? Nous t'aimons tous ; mais tu es si... drôle.

– Dis donc : insupportable, désobéissante... Oui, oui, je sais, mais vous étiez des garçons trop sages, trop raisonnables, alors tu comprends...

– Oui... mais regarde ce qu'a fait ce garçon si sage, si raisonnable ! Que dira papa lorsqu'il le saura ? »

Pendant qu'ils parlaient, Suzanne avait essayé de courir un peu pour se réchauffer, mais elle sentait ses jambes raidies, et puis elle avait faim et enfin le remords la tenaillait. Elle regardait Henri, ce petit garçon habituellement si bien habillé, dont les cheveux étaient partagés par une raie si nette, dont les mains étaient toujours propres et dont le nœud de cravate, le col blanc n'avaient jamais ni tache ni faux plis, et elle le voyait avec une figure sale, des aiguilles de pin et des feuilles entremêlées à ses cheveux, un col fripé, des habits froissés, des chaussures maculées de boue et ses chaussettes sur les talons.

En toute autre circonstance, Suzanne aurait ri au spectacle d'une semblable métamorphose, mais, malgré ses airs fanfarons, elle aussi était bien changée. C'était maintenant une pauvre petite fille, rompue de fatigue, qui sentait son courage l'abandonner ; elle tomba assise sur la terre et se mit à pleurer amèrement.

« Crois-tu, Henri, que nous allons rester ici et mourir de faim ?

« Oh ! non », s'écria Henri à bout de forces et aussi affamé que sa cousine. – Il s'était dit qu'il devait être plus courageux qu'une fille. – « Non... on finira bien par venir nous chercher...

– Oh ! si tu allais sur la route... Tu verrais peut-être passer des gens... Tu leur demanderais de venir...

– Oui, mais je ne veux pas laisser Nicolas.

– Je vais retourner à la cabane, je t'y attends... Je ne bougerai pas, je te le promets.

– Moi, je vais suivre le sentier. Je ne le quitterai pas afin de vous retrouver... J'agiterai mon mouchoir ; fais de même pour que je ne te perde pas de vue... Et puis, avant de partir, embrasse-moi... je te confie Nicolas. »

Suzanne entoura tendrement de son bras la tête de son cousin et, l'embrassant très fort, elle chuchota :

« Je te le jure, je ne quitterai pas Nicolas jusqu'à ton retour. »

Alors Henri s'éloigna en courant. Suzanne resta quelques instants à le regarder jusqu'à ce

qu'il eût disparu derrière un buisson ; puis elle se retourna et essaya de courir pour être au plus vite auprès de Nicolas, mais elle s'était blessée au pied et elle ne put avancer que très lentement. Tout à coup elle entendit son petit cousin qui criait : « Henri ! Henri ! »

C'était Nicolas qui s'était réveillé et qui, effrayé de se trouver seul, appelait son frère. Ah ! il ne pensait pas à l'appeler, elle !

« Henri ! Henri ! hurlait la voix désespérée.

– Voilà ! Nicolas ! Voilà ! attends-moi...

– Je veux Henri ! Henri ! »

Le sentier faisait un grand coude pour contourner un endroit très marécageux, de sorte que la cabane semblait être tout près d'elle. Suzanne voyait distinctement Nicolas qui pleurait en appelant son frère. Elle ne put s'empêcher de remarquer que si, la veille, pendant la nuit, ils n'avaient pas eu Lazare pour les conduire, ils seraient sûrement tombés dans ce marais. Cette idée la fit frissonner. À cet instant Nicolas aperçut sa cousine. Pour la rejoindre plus vite, il

monta sur le talus du petit sentier et se mit à courir sur l'herbe. Suzanne poussa un cri d'effroi.

« Nicolas ! Nicolas ! Ne passe pas par là. Arrête-toi, Nicolas ! Nicolas ! Ah... »

Soudain Nicolas est tombé et a disparu dans le marais. Il s'enfonce dans la vase ! Suzanne s'arrête comme anéantie ! Puis elle se dresse ; elle voit Nicolas qui s'est accroché à une grosse touffe de roseaux. Elle ne sent plus son mal, elle court. Elle veut sauver ce pauvre petit, car s'il était englouti c'est elle qui serait cause de sa mort ! Il va périr, si elle ne se dépêche pas de lui porter secours.

Elle a vite franchi la distance qui les sépare, et elle regarde autour d'elle ; elle voit des mottes de terre qui émergent ici et là !

Il faut que Nicolas ne lâche pas ses roseaux avant qu'elle ait pu le rejoindre en se servant de ces mottes comme de points d'appui.

« Nicolas, je viens... Tiens-toi toujours, tu entends... »

Elle pose un pied là... un autre ici... Non, son

pied glisse dans la vase... Mon Dieu ! Mon Dieu.

« Nicolas, tiens-toi bien, ne remue pas », crie-t-elle à son cousin.

Elle est maintenant tout près de lui, mais elle ne peut avancer, car il n'y a que de la vase, là, tout autour de Nicolas. Celui-ci commence à faiblir ! Son corps s'enfonce davantage.

Ah ! une idée ! Suzanne a une ceinture de cuir qui retient sa jupe. Vite, elle la dégrafe.

« Nicolas, attrape ! »

Elle lance la ceinture vers le petit garçon. Nicolas en saisit l'extrémité et Suzanne tire, tire tout doucement. Comme il est lourd Nicolas... et comme il est recouvert de vase... Il est tout près d'elle ; elle lui prend la main, le bras... Il était temps. Nicolas s'est évanoui. Et Suzanne est seule sur une petite motte de terre avec Nicolas dans ses bras. Mais elle ne le lâchera pas ! Ah ! non ! Elle le traînera jusqu'à la terre ferme.

De motte en motte, Suzanne fait un pas, puis un autre, enfin elle atteint une touffe d'herbes, mais cette touffe est bien loin du bord. Comment

a-t-elle donc pu faire pour enjamber un si grand espace ?

Ah ! elle se rappelle, elle a sauté. Elle ne le peut plus maintenant, car elle porte Nicolas, qui est lourd. Que va-t-elle faire ? Cette motte qui la supporte est-elle solide ? Ses forces ne s'épuiseront-elles pas ? Ah ! ça non ; elle se raidira jusqu'à ce qu'on vienne. Ses yeux sont troubles, elle serre de plus en plus Nicolas contre elle ; celui-ci reprend connaissance et serre le cou de sa cousine.

« Henri ! Henri ! Paul ! Paul ! » crie-t-elle désespérément.

Mais qu'est-ce donc ? Est-ce possible ? Elle entend un galop de cheval et une voix qu'elle reconnaît et qui n'est pas celle d'Henri.

« Suzanne ! Suzanne ! Me voilà ! »

Au moment où ses forces étaient à bout, elle voit Paul bondir vers elle ; elle entend crier encore Nicolas et glisse dans l'eau verte.

Pauvre petite Suzanne ! Lorsqu'elle ouvrit ses yeux, elle était étendue dans la cabane. Un bras

entourait son cou et une main s'efforçait de lui faire boire quelque chose.

« Nicolas ! tu es là ? murmura-t-elle faiblement.

– Il est là ! Tu l'as sauvé ! répondit la voix de Paul.

– Ah ! » et la fillette retomba épuisée.

Lorsque Henri avait quitté sa cousine, il avait couru jusqu'à la route pour guetter un passant. Mais pas un être vivant ne se montrait. Qu'allait-il faire ? Il se retourna et aperçut Suzanne qui courait dans la direction de la cabane. Puis il attendit quelques instants. À ce moment, il crut entendre des appels. Il écouta. Mais non, rien ! Un silence. Encore un appel, puis de nouveau, rien. Comme c'était angoissant ce silence dans la campagne et ces appels qu'il avait pourtant bien cru entendre ! Il se demandait s'il n'allait pas revenir vers Suzanne et Nicolas. Oui, après tout, il était préférable d'être tous ensemble à attendre les passants sur la grande route. Comme il jetait

un dernier coup d'œil au loin, il aperçut un cavalier qui arrivait à toute allure. Dieu soit loué ! C'était Paul !

Henri attend, il agite son mouchoir, le cavalier ralentit le pas.

« Paul ! Paul ! Va vite vers Nicolas... suis ce sentier. »

Paul, sans répondre, obéit et galope. Il entend les cris de Nicolas et de Suzanne et constate les efforts de celle-ci pour sauver son cousin. Comme elle est héroïque, cette petite ! Et il la voit disparaître dans le marais au moment même où il se saisissait de Nicolas.

Il a pu heureusement l'agripper par sa robe au moment où elle glissait dans l'eau et la porter sur la terre ferme. De son côté, Lazare n'avait pas oublié sa promesse et il arrivait avec une carriole, au moment même où Paul transportait Suzanne vers la cabane.

« Ah ! ah ! les petits oiseaux qui veulent voler seuls avant d'avoir des ailes !... Ça aurait pu leur coûter cher... Je leur avais bien défendu de sortir

de la cabane avant mon arrivée... Enfin... »

Il raconta à Paul comment il avait rencontré les trois enfants la veille, et comment il les avait conduits à la cabane pour y passer la nuit. Suzanne, portée par Paul, grelottait de fièvre. Lazare prit Nicolas sur un bras, Henri de l'autre pour suivre le sentier. On installa dans la carriole les trois enfants, enveloppés de couvertures. Paul remonta à cheval et Lazare fit partir sa bête au grand trot. Au bout d'environ une heure – on allait rondement –, on atteignit la villa des Tamaris où régnait la plus grande consternation. Il était à peu près huit heures du matin. Pierre n'était pas encore revenu d'Avignon, mais il avait donné de ses nouvelles par téléphone.

Paul sauta à bas de son cheval.

« Henri et Nicolas n'ont besoin que de dormir et de manger. Suzanne est très mal. Vite, un médecin. »

Ce fut Lazare qui courut en chercher un. M. Rouzerolle, qui semblait vieilli de dix ans, se chargea d'Henri et de Nicolas que l'on coucha après leur avoir fait prendre un bain. Quant à

Mariette, elle s'occupa de Suzanne qui délirait et ne cessait de crier :

« Nicolas ! Nicolas ! Tiens bon ! je viens...

– Oui, déclara Paul. Cette petite a sauvé Nicolas avec le courage d'un homme. »

Alors la vieille Mariette ne quitta plus ni nuit ni jour la pauvre Suzanne qui avait une fièvre cérébrale.

XVI

La métamorphose de Mademoiselle Trouble-Fête.

Un mois après cette aventure, nous retrouvons Suzanne étendue sur une chaise longue dans le joli jardin qui entoure la villa des Tamaris. Autour d'elle sont réunis Nicolas, Henri, Louis, Pierre et tout à côté Paul, le grand Paul qui lit d'une façon distraite un livre posé sur ses genoux. De l'autre côté de la chaise longue, M^{me} Saint-Clair tricote et, un peu plus loin, M. Rouzerolle semble très occupé à la confection d'une œuvre dont les matériaux sont du carton, de la colle et des allumettes. Sur le perron apparaît Antoine portant un plateau, suivi de Mariette qui tient une corbeille de fruits. Suzanne a toujours ses cheveux bouclés, mais sa figure amincie est encore très pâle, et ses mains, de

toutes petites mains, sont bien maigres.

« Voyons, Suzanne, dit M. Rouzerolle, comment voulez-vous votre maison ? Avec une balustrade ou avec un balcon ?

– Je préfère avec les deux, répond la fillette.

– Et les bas que je tricote pour Marie, les trouves-tu assez longs ? demande M^{me} Saint-Clair.

– Petite tante chérie, ils sont parfaits ainsi.

– Tu sais, Suzanne, Mariette a fait pour toi un gâteau.

– Tu entends : un gâteau, s'écrie Nicolas. Tu en as de la chance !

– Mais tu le partageras avec moi, gros nigaud. C'est vrai que j'ai de la chance ; je ne comprends même pas pourquoi, car enfin j'ai manqué de faire noyer Nicolas.

– Voyons ! Voyons, Suzanne, s'écrie M^{me} Saint-Clair en saisissant la fillette dans ses bras, tu sais bien au contraire que tu as failli périr en le sauvant !

– Et si vous aviez vu cette petite portant Nicolas ! Je ne puis en parler sans frémir », ajouta Paul.

Suzanne avait été pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. M. et M^{me} Saint-Clair, rappelés télégraphiquement, étaient accourus, affolés par les nouvelles qu'on leur avait annoncées. Chacun, aux Tamaris, s'attribuait une part de responsabilité dans les événements, mais M. Saint-Clair avait déclaré qu'il ne devait plus être question de rien, chacun ayant cru agir pour le mieux et qu'en tout cas la seule coupable était Suzanne qui avait réparé ses fautes bien au-delà de ses forces.

Lorsqu'elle avait enfin repris connaissance, Suzanne avait d'abord demandé pardon à M^{me} Saint-Clair, et la fillette, devant la tendresse de sa tante, avait senti son cœur se gonfler de reconnaissance pour elle. Puis, elle avait demandé à voir M. Rouzerolle. Le pauvre jeune homme ne savait quelle contenance prendre devant la contrition de la petite fille et il avait déclaré en sortant de sa chambre que décidément

il aimerait mieux diriger vingt garçons qu'une seule fille ! Ce qui avait fait rire tout le monde. Quant à la vieille Mariette, il n'y avait pas de gâteries qu'elle n'inventât pour faire plaisir à Suzanne, qui y répondait de la façon la plus gentille.

Chaque jour, les jeunes garçons venaient distraire leur cousine. Pierre ne lui semblait plus pédant et lui racontait les histoires les plus amusantes, les contes de fées les plus ravissants ; Louis lui lisait à haute voix ses livres préférés ; Henri confectionnait des corbeilles, des boîtes pour qu'elle y mît ses trésors, et Nicolas lui apportait des bouquets de fleurs. Mais Paul était le confident, l'ami à qui elle racontait beaucoup de choses qu'elle ne pouvait pas dire aux autres pour quantité de raisons très difficiles à expliquer, en sorte qu'il ne quittait guère la chambre de la fillette.

Un après-midi, M. Saint-Clair descendit dans le jardin pour rejoindre les enfants réunis au moment du goûter ; comme il était sur la dernière marche du perron, il entendit Pierre demander à

Suzanne :

« Que préfères-tu ? Être la Suzanne d'aujourd'hui, ou celle d'autrefois ?

– Je veux être celle que vous souhaitiez d'avoir : une petite sœur pour vous tous.

– Et tu l'es, ma chérie ! » dit M. Saint-Clair en venant embrasser Suzanne.

Cet ouvrage est le 431^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.